

60 Année - No 7

Juillet 1913

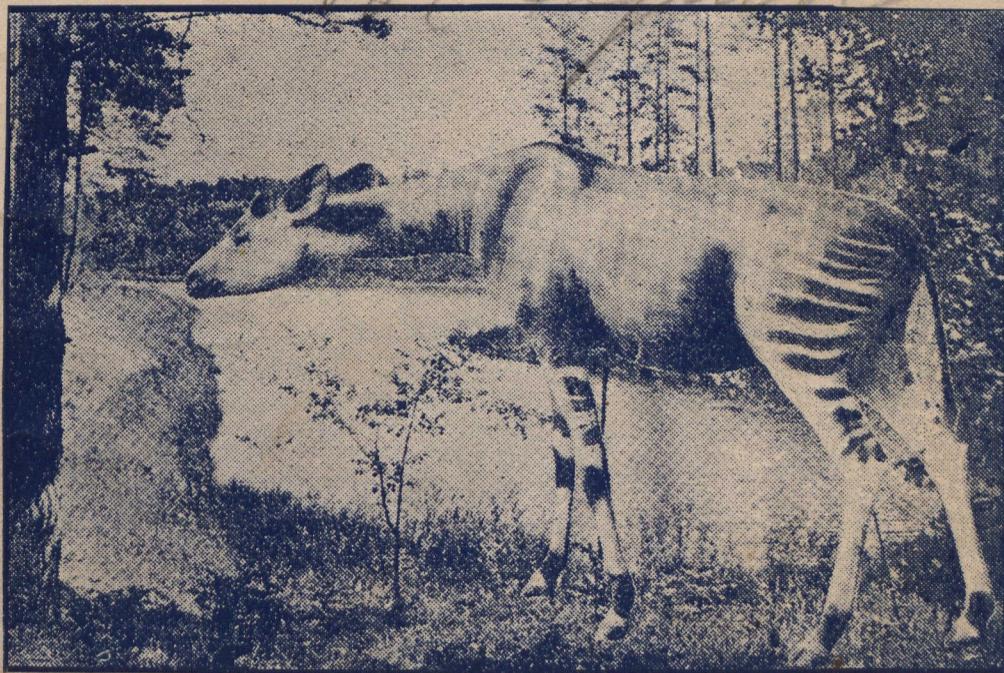
NOTRE ROMAN COMPLET :

K-77-5-
PAR LE DROIT CHEMIN

Par Henri Ardin.

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



L'Okapi, (Voir intérieur).

Sommaire: Sur la p'age. Une race qui meurt. Le navire du désert. Les animaux préhistoriques. L'Expiation suprême. A la clinique des animaux féroces. Les animaux terrassiers et mineurs. Un fruit nourrissant. La vie drôle; La guérison des sourds. L'ananas. Le verre magique. Les ventes extraordinaires. La photographie de la parole. Les serpents venimeux. Les danseurs de ballet. Maisons géantes. Nouvelle sentimentale. Monsieur Pierre. Un voyage en Tripolitaine. Un peu de tourisme. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Contre **L'ETAT NERVEUX**

Quand vous vous sentez fatigué, accablé, mal disposé, n'hésitez pas à prendre, suivant les directions, une ou deux

POUDRES NERVINES
de **MATHIEU**

exemptes d'Opium, de Morphine, de Chloral, ou autres Drogues dangereuses. Elles dissipent ce malaise en tonifiant le système nerveux. Il n'existe pas de préparation plus active contre le Mal de Tête, la Névralgie, la Fatigue, le Surmenage, la Grippe.



25 Cents
la boîte
de
18 Poudres
—
En
vente
partout

CONTRE LA
BRONCHITE CHRONIQUE
qui fatigue et débilite l'organisme, prenez du

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue, et autres Extraits Médicinaux. Il soulage, soutient, guérit.

EN VENTE PARTOUT

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

Contre les **MAUX DE TETE**

Quelle qu'en soit la cause, votre Mal de Tête bilieux ou nerveux cédera en quelques instants à l'action des

POUDRES NERVINES
de **MATHIEU**

exemptes d'Opium, de Morphine, de Chloral et autres Drogues Dangereuses. Recommandées contre Migraine, Névralgie, Etat fébrile ou nerveux, fatigue, Surmenage.



25 Cents
la boîte
de
18 Poudres
—
En
vente
partout

TOUSSEZ-VOUS ?

Prenez sans retard quelques doses de

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux. Il soutient et guérit.

EN VENTE PARTOUT

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous— il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est un spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES
548 Parc Lafontaine, Montréal.



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7 1/2 Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a. m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a. m., 9.40 a. m., 7.30 p. m., 0.30 p. m.

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—a8.45 a. m., b3.00 p. m., a7.25 p. m., a8.10 p. m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a3.31 a. m., a8.30 p. m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a. m., 9.10 a. m., b4.00 p. m., a8.05 p. m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-VILLE—a8.00 a. m., b4.16 p. m., a8.15 p. m.

a Tous les jours, b Tous les jours excepté le dimanche.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques, Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

Beaute et Fermete de la Poitrine !



Disparition des creux des Epaules et de la Gorge par l'emploi de la Méthode Scientifique

La Méthode Scientifique, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur les seins, sans faire grossir les autres parties du corps.

Bienfaisant pour la santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix de la Méthode Scientifique, \$1.00

PROF. FRED. ROBERT,
Dept. 18,

Boîte Postale 2244, Montréal, Qué.

Toutes les correspondances sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiés de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée en joignant un timbre de 2 cents pour frais de Poste.

LA SANTE PAR L'EXERCICE



La natation est un sport excellent surto ut si l'on dispose d'un ami possesseur d'une grosse bedaine permettant d'exécuter des plongeon aussi variés que fantaisistes.

La Revue Populaire

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

Parait
Tous les
Mois

POIRIER, BESSETTE & Cie.

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

AVIS AUX ABONNES

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Sur La Plage

V OICI la saison des bains de mer de retour une fois encore; c'est bien le tour maintenant de faire trempe dans l'eau salée après avoir si longtemps été trempé par l'eau douce descendue des nuages.

Beaucoup de personnes éprouvent un réel plaisir à se laisser "bercer par la vague" selon le vieux cliché démodé, d'autres enfin... pour être vues.

Les plages deviennent, au cours de la saison d'été, un lieu de rendez-vous intéressant à étudier et où l'observateur peut glaner de quoi noircir du papier pendant toute la fin de l'année...



A part les curieuses études de moeurs que l'on y peut faire et toute la comédie qui s'y joue, les plages présentent parfois un aspect de nature à mieux plaire à celui qui préfère la vie au grand air aux menées sournoises et les exercices athlétiques aux conversations vipérines.

C'est en Suède surtout que les amateurs de beaux plongeurs trouvent de quoi se satisfaire.

La Suède, pays de gars râblés et forts en gymnastique est aussi le pays où l'on rivalise d'ardeur à piquer des têtes savantes du haut des estacades et des planches.

Là-bas, la pratique du plongeur est poussée à un tel degré de perfection que certains baigneurs — et même certaines baigneuses — sont de véritables artistes.

Ils exécutent de véritables tours de force, décrivent dans les airs des courbes de trente pieds de développement, plongent de hauteurs fantastiques — cent pieds parfois — et sont, en un mot inimitables.

Il arrive même souvent qu'à Stockholm des fêtes de charité organisent des concours de plongeurs où l'on admire de véritables prouesses de la part des concurrents.

On a même vu des jeunes gens et des jeunes filles dédaigner le costume de bain comme trop pratique et plonger en habit de ville ou en robe de soirée.

Quand on prend du plaisir, on n'en saurait trop prendre.

Roger Francoeur.




SOUS BOIS

Le ciel est aujourd'hui couleur de ses grands yeux
 Comme après les hivers le bois feuillu qui chante,
 Mon âme a reverdi sous des appels joyeux,
 Et palpite au retour d'un passé qui l'enchanté
 Par des concerts harmonieux.

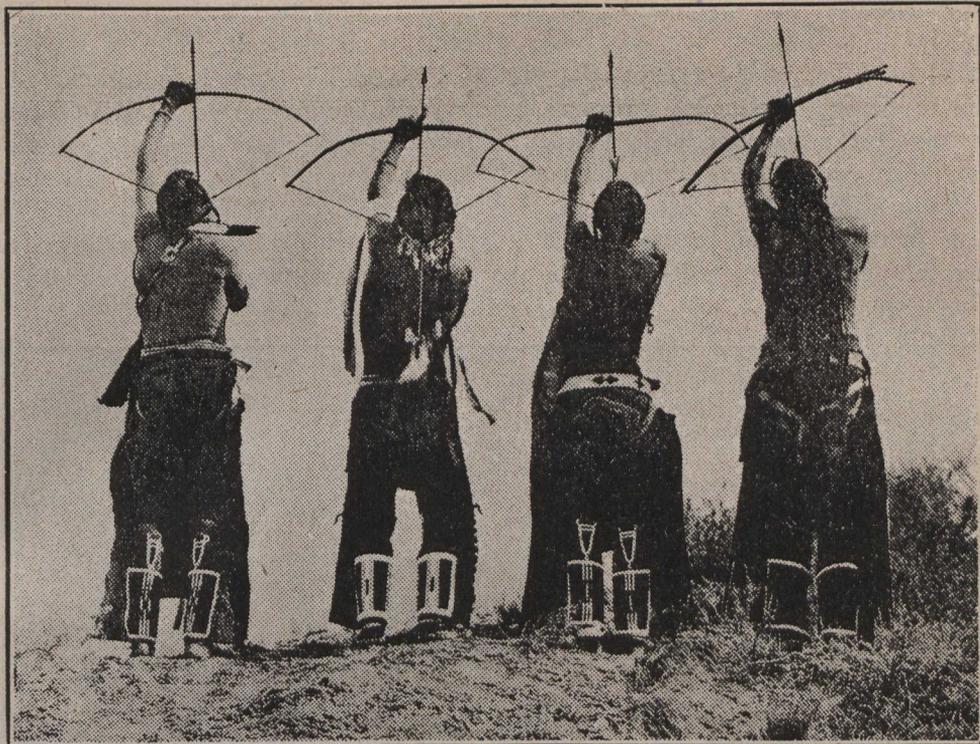
La source est aujourd'hui couleur de sa prunelle!
 Comme l'oiseau furtif qui se mire et qu'on voit
 Lustrant d'un bec rosé les plumes de son aile,
 Le souvenir revient boire en mon coeur et boit
 Les lacs purs qui vivaient en elle.

Le jour est aujourd'hui couleur de son regard!
 Comme l'air attiédi sous la paix des ombrages
 Etincelle à la cime où flottait le brouillard,
 Un calme embrasement m'éblouit des mirages
 D'un nom qui luit de toute part.

Fontaine, espace, azur, beaux yeux! tout vous ressemble!
 L'oiseau des jours charmants vole, boit, chante en vous;
 Il se pose en mon coeur, calice plein qui tremble,
 L'oiseau couleur du temps où vous m'étiez plus doux
 Que ciel, que source et jour ensemble.

LEON DIERX.





UNE RACE QUI MEURT

Par F. de Verneuil

Où ils
sont aujourd'hui

Une erreur largement répandue dans les pays d'outre-mer porte à croire à l'euro-péen que le Canada

n'est encore qu'une immense forêt où retentit le cri de guerre des indiens, que la civilisation y est à l'état rudimentaire et que dans les villes de création si récente, le confortable doit faire totalement défaut comme les progrès modernes y être absolument ignorés.

Nombre de touristes s'attendent à voir, dans les rues de Québec ou de Montréal, la légendaire coiffure de plumes des chefs

de tribus sauvages et grand est leur dé-sappointement quand ils n'aperçoivent, en fait de coiffure que le chapeau de feutre dur ou mou, au lieu de hache de guerre, la canne élégante ou l'utile parapluie et, en place d'Indiens et de squaws, d'élégants clubmen et de charmants minois féminins.

Un peu de désap-pointement se mêle à cette constatation...

Eh quoi! disent nos touristes, que nous ont donc raconté Boussonard, Gustave Aimard, Pierre Dur-



andal et autres auteurs pourtant bien documentés?

Pourquoi donc parlé-t-on du Canada comme d'un paradis pour les chasseurs de fourrures et les marchands de bois?... où sont donc les loups, les ours, les cerfs gigantesques, les loutres, les visons, les renards bruns, noirs ou blancs...

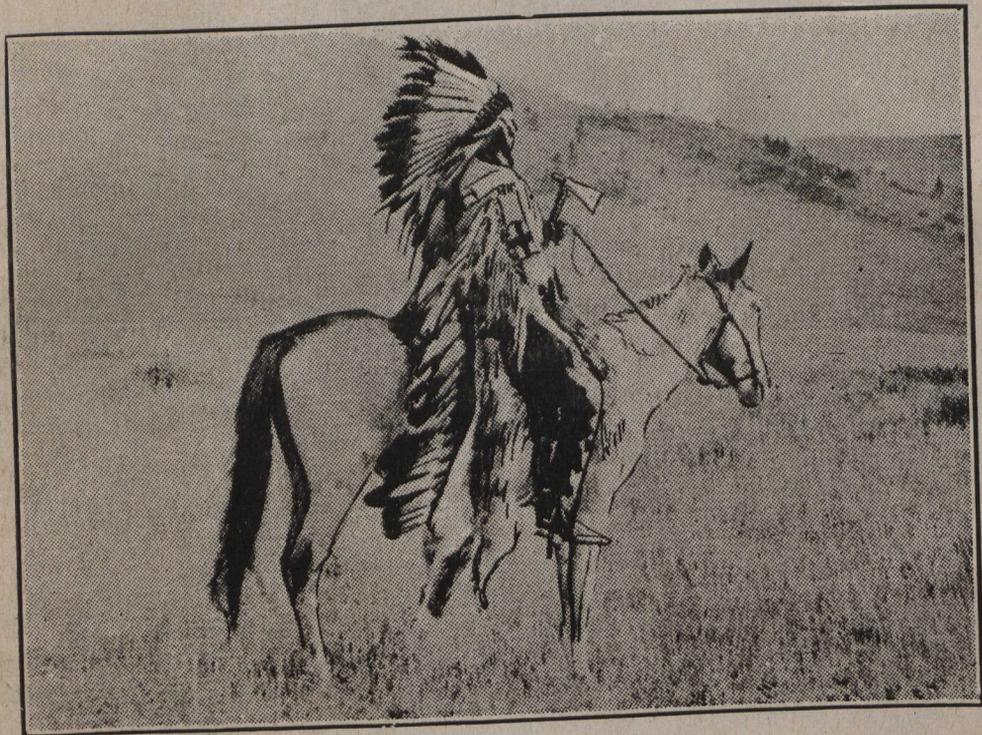
Nous n'apercevons rien de tout cela et

néral, comportent beaucoup plus d'agencements modernes...

Mais là n'est pas la question.

Vous demandez à voir des sauvages, des loups, des chevreuils, etc., etc., et surtout des sauvages... des vrais... avec des plumes...

Mettez-vous bien dans la tête que ce n'est ni au square Viger, ni au parc La-



Dans la prairie, il y a un siècle; un chef de tribu.

nous voyons, au contraire, des villes bâties à l'européenne, éclairées à l'électricité et ne différant pas du tout des villes européennes!

Pardon! chers touristes, vous n'avez pas bien regardé; nos grandes cités canadiennes diffèrent quelque peu des agglomérations d'outre-mer: elles sont bâties plus régulièrement et les maisons, en gé-

fontaine de Montréal que vous en verrez à moins d'occasions extraordinaires.

Dites-vous bien, ensuite, que le Canada est immense; il touche à trois océans et comprend, en dehors de sa partie habitée, de ses plaines et de ses forêts sans fin, une zone d'environ six cents millions d'hectares où vous pourrez vous promener tout à loisir et rencontrer tout ce que

vous désirez voir et peut-être même davantage encore...

Vous aurez à foison, là des ours blancs, des renards bleus, des orignaux, des loups, des lynx, des loutres, des ratons, des moufettes, des rats-musqués, de la bête puante, du castor, de la martre, du chat-sauvage, etc., etc., il y en a de tous poils, de toutes couleurs, de tous les prix et pour tous les goûts! Puis, vous y verrez des sauvages!

Seulement...—il y a un “seulement”—il vous faudra faire de longues et rudes étapes à raquettes sur la neige, coucher dans le bois et vivre pendant de longues semaines de lard et de conserves qu’il vous sera permis de “portager au collier” avec vos couvertures...

Cela ne vous enchante pas?

Dame! il faut bien aller trouver les sauvages où ils sont et encore, je ne vous garantis pas que vous n’éprouverez pas une nouvelle désillusion.

Sous la poussée de la civilisation, sous l’influence aussi d’autres causes, la race rouge célébrée par Fenimore Cooper tend à disparaître du continent américain.

Près des grands centres, les sauvages que l’on peut voir ne ressemblent plus guère au “Serpent noir”, à “Oeil-de-lynx,” au “Cerf agile” qui nous ont passionnés par leur extraordinaires aventures; vous verrez là, des êtres avachis, accroupis sur le quai d’une gare et regardant passer les voyageurs d’un oeil morne.

Drapés dans leurs couvertures bariolées, ils semblent écrasés sous le poids de la fatalité et n’avoir même plus assez d’intelligence pour regretter le temps des chasses merveilleuses, des courses insensées à travers la Prairie, des combats sanglants que leur ont racontés leurs pères et auxquels ils pensent vaguement

comme l’on pense à quelque chose d’imprécis et qui vous obsède continuellement l’esprit.

Vous en verrez d’autres que, pour un autre motif, vous ne voudrez pas non plus reconnaître pour les fils des “Hommes rouges”.



Géronimo, l'adversaire du général Nelson Miles

Ceux-là, vêtus à l'européenne n'ont plus guère conservé, comme signe distinctif, que les deux longues nattes de cheveux noirs et rudes qui leur tombent sur chaque épaule; ils ont des vêtements à la dernière coupe, des bijoux qui ne sont quelquefois pas en “toc” et souvent un

portefeuille bien garni car ils connaissent la valeur de l'argent et les moyens d'en gagner.

La race rouge est une race qui meurt.



Vaincus
par
le nombre

Il en est toujours ainsi dans la vie, c'est le puissant qui exploite le faible et le gros qui mange le petit;

dès que la race blanche eut mis le pied sur le sol américain ce fut le commencement de l'éternel combat.

Des deux races, l'une devait succomber et fatalement ce devait être la rouge.

Que faire, en effet contre des blancs mieux disciplinés et forts d'une expérience séculaire transmise de génération en génération pour la lutte pour la vie?

On a trouvé très naturel de déposséder les indiens de leur territoire sous le prétexte de civilisation et, devant le refus de ceux-ci de céder la place aux nouveaux arrivés, la race blanche a trouvé très logique d'appuyer ces revendications à coups de fusil.

Mettons-nous, un instant, à la place de ces indiens qui, habitués à la liberté complète et à la jouissance sans contrôle d'immenses territoires qui leur appartiennent par droit de premier occupant, se voient brutalement et brusquement expulsés par un adversaire exigeant parce qu'il est certain d'être le plus fort.

Le fermier qui fait de l'élevage sur une terre serait-il satisfait de voir un industriel se croyant plus civilisé que lui parce qu'il est plus riche et qui l'expulsera de son territoire pour y construire une usine ou une manufacture quelconque?

Toutes proportions gardées c'est un peu conduite de la race blanche vis-à-vis de la race rouge; qui donc, dans ces conditions oserait blâmer le fermier de défendre sa terre au besoin par la force?

Je ne viens pas faire ici le procès des



Une indienne de jadis

uns pour la justification des autres, je constate simplement que, comme toujours et ainsi que je le dis plus haut, c'est le plus fort qui extermine le plus faible et le plus gros qui mange le petit.

La race blanche a conquis la presque

totalité du nouveau monde et, devant l'envahisseur, les hommes rouges s'effacent. Ceux qui demeurent irréductibles et réfractaires à toute pression étrangère s'enfoncent de plus en plus dans la forêt; les autres s'avachissent, s'étiolent, s'abandonnent à la paresse, à l'engourdissement et malheureusement à l'alcoolisme qui fait parmi eux d'effroyables ravages.

Bien qu'elle soit encore importante par le nombre, la race rouge ne compte plus pour ainsi dire. Elle avait peut-être trop de qualités pour pouvoir subsister.

Que ceci n'étonne pas, c'est presque toujours le juste qui succombe en ce monde et sans gratifier les indiens de toutes les qualités et de toutes les vertus il faut reconnaître—tout au moins pour certaines tribus—que bien des blancs eussent pu leur envier leur loyauté et leur respect de la parole donnée.



Origine
mys-
térieuse

D'un autre côté, il faut admettre que l'accroissement continu de certaines races justifie l'occupation

de nouveaux territoires pour pouvoir vivre et que quelques essais ont été tentés à diverses reprises pour "apprivoiser" les sauvages et les amener graduellement à notre civilisation.

Sauf de rares exceptions, ce fut toujours peine perdue.

D'une part, en effet, une rage courageuse jusqu'à la témérité, des hommes entraînés physiquement jusqu'à l'aérobie, assoiffés d'espace et de liberté ce qui ne les empêchait nullement d'avoir un

cœur généreux et quelque chose de l'ancien esprit de chevalerie; d'autre part des conquérants qui sont venus tout bouleverser dans leur existence, construire des villes, des ponts, des routes, peupler les déserts, toutes choses aussi étranges que nouvelles pour eux.

Il était à prévoir que l'assimilation des uns aux méthodes des autres était impossible, que la fusion des deux races n'existerait jamais et que l'une d'elles était condamnée d'avance.

C'est l'évolution fatale de tout ici-bas;



Une indienne d'aujourd'hui

les peuples meurent comme les individus après avoir fourni une carrière plus ou moins longue; pendant de longs siècles les Hommes Rouges chevauchèrent en maîtres dans l'immense Prairie, aujourd'hui ils sont évanouis, demain, il ne seront plus...

Venue on ne sait d'où, cette race mystérieuse dont les ancêtres ont peut-être aidé à la construction des pyramides d'Égypte ou au creusement des gigantesques souterrains de l'Inde, cette race, dis-je, présente d'étranges caractères qui ne permettent pas de préciser son origine.

Il y a, chez eux, comme un mélange de types divers dans lesquels on croit reconnaître tour à tour le mongol, le tartare,

le kalmouk et même le nogaique d'Astrakan ou la race primitive des pays d'Égypte.

Au jourd'hui, leur destinée est accomplie, leur rôle est terminée; sortis de l'inconnu, ils rentrent dans l'oubli.



Quelques disparus célèbres

La conquête ne fut toutefois pas chose facile; il y eut de longs et sanglants combats dans lesquels

les blancs furent souvent vaincus mais aujourd'hui tout ceci n'est plus que souvenir comme les "grands chefs" ne sont plus que cendres eux-mêmes.

Il y a pourtant peu de temps que les derniers sont morts et le fameux Geronimo qui, pendant plus de trente ans battit l'estrade dans l'Arizona, le Nouveau-Mexique et la Sonora est allé depuis à peine dix ans retrouver ses pères dans les Prairies célestes du grand Manitou.

Chef de la tribu des Chiricahua, c'était un homme énergique et rusé, taillé en force et aussi cruel qu'impitoyable.

Adversaire acharné du général Nelson Miles, il fut malgré tout réduit à l'impuissance et enfermé dans une prison pendant vingt ans en attendant la mort qui ne vint le délivrer qu'à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Il y eut aussi "Red Cloud" ou Nuage Rouge qui en 1850 et en 1865 opposa une résistance opiniâtre à l'expansion des blancs.

D'une haute intelligence, Nuage-Rouge était secondé vaillamment par ses lieutenants Taureau-Assis et Cheval-Fou mais ce fut en vain, il devait succomber défi-



La race rouge a fréquemment inspiré les artistes sculpteurs comme le témoigne cette statuette entre mille autres. Mais les modèles de choix se font rares aujourd'hui.

nitivement en 1874 lors de la marche définitive en avant vers l'Ouest.



**Indifférents
à la
richesse**

Depuis il y eut bien encore quelques tentatives de révolte mais sans importance et surtout sans succès; la race rouge privée de ses chefs a perdu également la confiance qu'elle avait mise dans le grand Manitou qui n'a pas su la protéger.

Parquée dans les réserves, elle y jouit d'une grande liberté qui n'est assurément plus celle de jadis mais qui n'est pourtant pas à dédaigner.

Les terrains qui leur ont été abandonnés sont immenses et représentent aujourd'hui une valeur bien plus importante que jadis.

L'occupation du continent par la race blanche a fait monter le prix des choses dans d'énormes proportions; les sauvages ont été dépossédés de vastes contrées sans valeur marchande à cette époque et ils ont reçu en échange des réserves dont le terrain représente une véritable fortune pour chacun d'eux.

Sauf de rares exceptions cela les laisse complètement indifférents car ils n'ont pas une notion bien complète de ce que représente l'argent surtout en billets de banque pour lesquels ils auraient volontiers de la méfiance ou du dédain.

Ce sont de grands enfants préférant ce qui brille et l'or, à ce point de vue leur plaît beaucoup mieux de même qu'une étoffe voyante et d'un prix insignifiant les tentera davantage qu'un chiffon de papier commercial.

Là encore ils se font "rouler" par les blancs qui savent exploiter cette naïveté; au cours d'une longue randonnée dans la



**Un campement comme on en voit encore
dans certaines zones éloignées**

zone glacée du Nord, l'auteur de ces lignes a vu se conclure entre indiens et marchands quelques transactions dont les premiers étaient fort satisfaits mais qui arrondissaient singulièrement la bourse des derniers.

L'un d'eux, avec son fils, offrit un jour à un marchand un lot de fourrures comprenant trois splendides peaux de loutres, une demi-douzaine de peaux d'ours et un assez fort paquet de peaux de rat musqué, le prix d'achat débattu assez longtemps fut réduit finalement à quarante dollars pour le tout par le rapace commerçant qui paya ensuite son généreux client presque totalement en nature; il lui donna environ dix dollars en argent et le reste en marchandises qui valaient bien autant.

Acquérir pour vingt dollars ce qui en valait deux cents au minimum, c'était pour rien!

La race rouge est une race qui meurt mais avant de mourir tout à fait, elle aura singulièrement contribué à faire vivre la race blanche.

LE VAGABOND

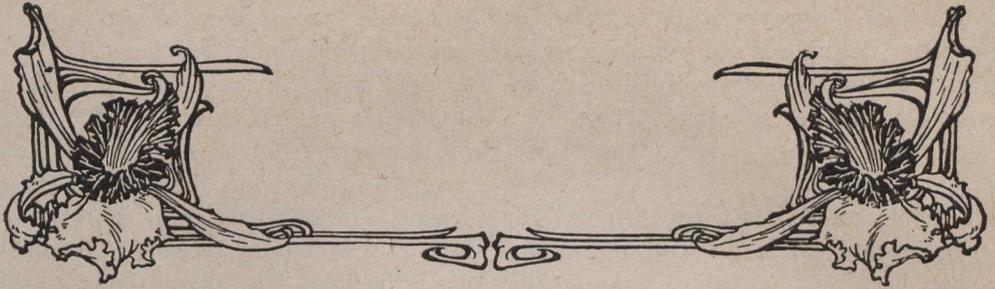
On dirait presque un homme, en dépit de
 [sa mine,
 Il a peut-être une âme, et peut-être un
 [coeur bat
 Sous ses haillons poudreux où grouille la
 [vermine,
 Et c'est partout, pour lui, l'insulte et le
 [combat.

Il eut pour compagnons la soif et la fa-
 [mine,
 Pour couche le sol nu,— quelquefois un
 [grabat.
 La fatigue l'accable et la fièvre le mine;
 Mais il marche toujours, se courbant sous
 [le bât.

Brûlé par le soleil ou trempé par l'orage
 Le lambeau d'être humain erre, sans nom,
 [sans âge,
 Dans la nature riche, où sont les gras trou-
 [peaux.

Un jour, le laboureur, finissant sa besogne,
 Au revers du fossé trouvera sa charogne.
 Alors, le paria connaîtra le repos.

P. Louis RIVIERE.



Un Animal Rare et Multicolore

— o —

L'Okapi d'Afrique.

— o —

L'OKAPI est certes un des plus curieux mammifères existants, comme il en est aussi un des plus rares.

Lorsque les explorateurs Schweinfurth et Stanley pénétrèrent dans les profondeurs de l'immense forêt africaine, peuplée de ces pygmées au teint marron et aux cheveux laineux qu'Hérodote avait dépeints quatre siècles avant notre ère, ils entendirent parler de l'animal étrange qui hantait les halliers obscurs peuplés par ces nains. Stanley le premier rapporta, avec le nom "d'Okapi", une description assez vague de l'animal mais qui suffit à exciter la curiosité des savants.

Cet animal, qui tient du boeuf et de la girafe, écrivait-il, est surtout remarquable par les couleurs éclatantes de son pelage.

Le front est d'un rouge vif; une étroite bande noire suit le nez et contourne les narines. Les oreilles sont d'un beau rouge, comme le cou et les épaules, avec des

taches cramoisies. Les jambes et les pattes sont rayées comme celles d'un zèbre, avec des taches orange sur les raies blanches.

Extrêmement farouche, il vit au fond des épaisses forêts que parcourent seuls des nègres de taille minuscule.

Le gouverneur de l'Ouganda anglais, sir Harry Johnston, reçut l'ordre de faire rechercher cet animal étrange.

Il recueillit de nombreux renseignements parmi les peuplades naines qu'il visita et dont beaucoup de guerriers portaient sur leur bouclier des fragments de peau du mystérieux mammifère.

Il réussit enfin à se procurer des crânes et ossements et même une peau entière d'Okapi qui furent expédiés et présentés en Angleterre à la Société Zoologique en 1901.

Cet envoi permit aux savants de reconstituer à peu près le bizarre animal.

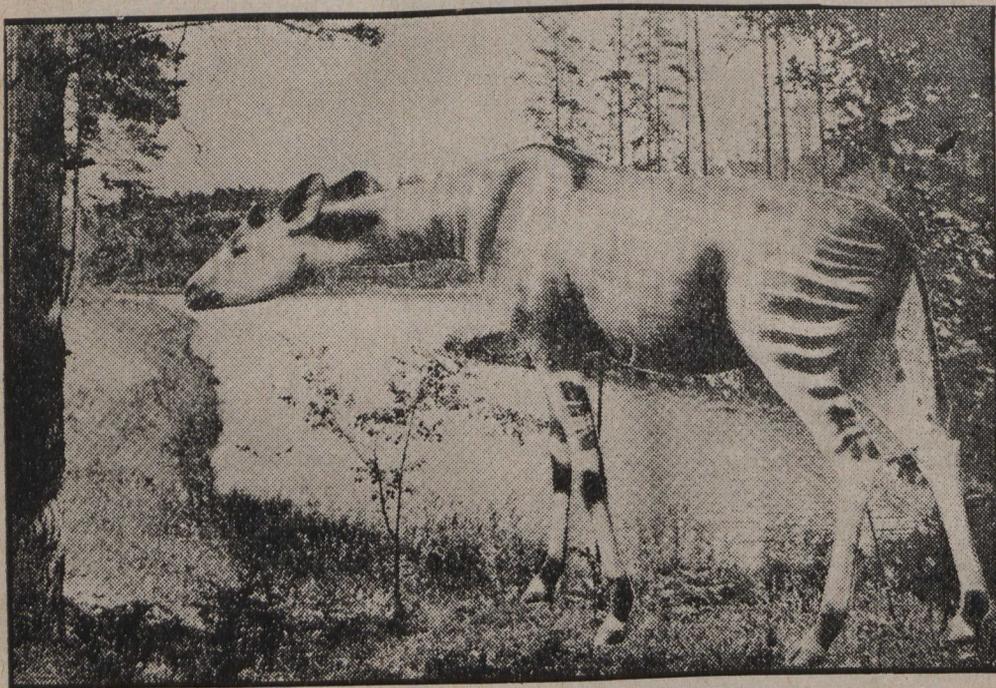
On put établir tout d'abord que l'Okapi ayant des pieds fourchus ne saurait par

suite, malgré les rayures de sa robe, se rapprocher des zèbres qui sont, comme les chevaux et les ânes, des solipèdes; ce caractère du pied rattachait plutôt ce mammifère aux antilopes et surtout aux girafes.

De même on constata qu'au point de vue de la couleur, la description rapportée par Stanley manquait d'exactitude,

ornés de larges zébrures alternativement crème et gris bleu très foncé.

Sans avoir la longueur de celui de la girafe, le cou est fort allongé et le crâne présente des rudiments de cornes; enfin, le caractère qui rapproche encore l'Okapi du grand ruminant africain, sa langue, longue et très mobile, lui sert à arracher sur les arbres les feuilles qui constituent son



Un animal à la robe chatoyante, l'Okapi qui est brun, bleu, blanc, crème, etc.

quoique le pelage offrit vraiment un ensemble remarquable, tel que ne le présente aucun quadrupède connu.

Sauf le front d'un rouge brun assez vif et le museau bleuâtre, la tête est d'un blanc jaunâtre ou crème.

La plus grande partie du corps est aussi rouge brun, d'un ton très chaud, tandis que la croupe et les membres sont

unique aliment et qu'il ramène sous les molaires pour les broyer.

Mais une des particularités les plus remarquables que présente l'Okapi et qui ont le plus excité l'intérêt du monde savant, c'est qu'on peut le considérer comme le seul représentant jusqu'ici connu d'une espèce animale ayant vécu aux temps préhistoriques de la Terre.

Par l'étude de son squelette, on a pu en effet l'identifier avec un mammifère qui vivait autrefois en Grèce et auquel, après l'avoir reconstitué, en 1860, à l'aide d'ossements fossiles trouvés à Pikermi, près d'Athènes, le savant français Albert Gaudry avait donné le nom de "Helladoterium". Comme l'Okapi, ce ruminant antédiluvien tenait à la fois du boeuf, de l'antilope et de la girafe.

On comprend, après cela, quel puissant intérêt il y aurait pour les zoologistes à pouvoir étudier, sur un spécimen vivant, les moeurs et les phénomènes physiologiques de ce représentant d'une faune disparue.

Aussi, dès 1904, plusieurs expéditions s'organisèrent à grands frais pour la capture d'un Okapi vivant. Toutes rentrèrent bredouilles.

Elles rapportaient bien, au prix de quels efforts! deux ou trois peaux qui permettaient de reconstituer le fabuleux animal et qui, habilement naturalisées, ornaient bientôt les galeries du British Museum et celles du Museum de Paris.

Mais les membres de ces diverses expéditions ne pouvaient même pas se vanter d'avoir aperçu un Okapi vivant ou mort durant leurs pénibles excursions à

travers les sous-bois pestilentiels de l'I-touri.

Les squelettes et les peaux rapportés leur avaient été livrés par les nains de l'immense forêt.

En 1906, huit expéditions se mettaient de nouveau en campagne sans plus de succès.

Enfin, en 1907, une expédition belge avait la gloire de capturer un jeune Okapi, qu'on eut la sage précaution de photographier sous toutes ses faces avant de le transporter vers la côte.

Il succomba bientôt à la perte de sa liberté. S'il eût atteint Londres, Hambourg ou New-York, il est probable qu'il eût trouvé un acquéreur disposé à l'acheter deux ou trois fois son pesant d'or!

En fixant à dix le nombre des expéditions organisées jusqu'ici dans le but de ramener en Europe ou en Amérique un Okapi, en estimant qu'elles ne dépensèrent pas moins de \$20,000 chacune, on peut se faire une idée de la valeur qu'acquerra, amortissement compris, le premier spécimen vivant transporté en pays civilisé: il vaudra bien cher!

Jusqu'ici, malgré tous les efforts, le voeu des savants n'a pu être réalisé.

L'"Ocapia Johnstoni" est encore un mythe pour nos Jardins Zoologiques.



LA COIFFE D'ÉTÉ !

—§—

Ou,
Quand il y en a pour
— Un, —
Il y en a pour
— Deux —

—§—



Lisette a le teint frais, grâce à ce truc facile
D'un chapeau vaste et blanc pour aller au soleil,
Luc est son amoureux, un amoureux docile
Qui, sans difficulté, sait suivre un bon conseil.
Or, sachant ce qui fit la beauté de Lisette,
Et voulant pour lui-même un visage laiteux,
Il voulut profiter de la coiffe coquette
"Ce qui, disait-il, est bon pour un l'est pour deux!"

.....
Voilà pourquoi souvent l'on voit la coiffe blanche
Servir d'abri commun, mais... non de talisman
Car les deux amoureux, c'est la vérité franche
Sortent de là-dessous bien plus rouges qu'avant.

DEMOCRITE. du "Samedi."



NOTRE FEUILLETON.

PAR LE DROIT CHEMIN

Par Henri Ardel

I

Simone, brusquement, arrêta sa bicyclette et jeta, à son jeune frère qui pédalait près d'elle, de la même allure rapide, pareil à un vol :

—Ah! décidément, il fait trop chaud, Jean! Je n'ai pas le courage d'aller jusqu'au bourg d'Ault!...

Elle avait sauté à terre; et ses gants prestement enlevés, elle appuyait d'un geste instinctif le revers de ses mains sur ses joues brûlantes, dont la course avait avivé l'éclat rose.

Devant eux, la route s'allongeait en un pâle ruban, éblouissant de soleil, qui fuyait à travers les plaines, suivant la falaise. Jusqu'à l'horizon, qui noyait la brume des journées très chaudes, la mer étincelait, toute bleue, pailletée d'étincelles, striée par le sillon clair de vagues nonchalantes dont la neige ne semblait distiller aucune fraîcheur. Pas un souffle ne venait du large ni des lointains boisés de la forêt d'Eu. C'était un après-midi de septembre, pourtant; mais dans l'air, dans la lumière, même dans les ombres, il y avait toute la flamme des jours d'été.

Le jeune garçon, à l'exemple de sa

sœur, avait arrêté sa machine et, un peu étonné, il regardait Simone qui, en effet, ne semblait pas du tout en humeur de promenade. Immobile sur la route, sa main distraite tenant le guidon de sa bicyclette, elle contemplait, avec de larges prunelles d'envie, les bouquets d'arbres d'un petit bois qui dévalait vers la mer.

Il s'exclama :

—Ah! ça, Simone, qu'est-ce que tu as aujourd'hui?... Tu recules devant le soleil! Toi... une intrépide! C'est la première fois que je vois une chose pareille... Qu'est-ce que tu veux faire? Retourner à Mers?

Elle eut une petite moue résolue qui souligna drôlement ses lèvres, fraîches comme une fleur :

—Je veux te laisser aller seul jusqu'à Ault, faire la commission de père, puisque tu as un amour de lézard pour le soleil, et t'attendre en paresseuse à l'ombre du bois de Cise, sur la falaise.

—Mais tu vas t'ennuyer, toi qui n'es pas patiente!

—Je ne m'ennuierai pas... Je réfléchirai... Ou je me raconterai des histoires pour me distraire...

Le reflet d'un rêve semblait tout à coup avoir passé dans l'eau verte de ses yeux

que les cils très foncés ombrèrent avec un charme étrange.

—Et si on t'assassine pendant que tu es seule?

—Sans ta protection?... Je crierais!... Je me défendrai en digne fille d'un colonel français! D'ailleurs, Jean, le bois de Cise n'est pas la forêt de Bondy!... Les villas y sont habitées par des mortels civilisés, très honnêtes personnes.

Jean n'insista pas. Il avait fait quelques objections, un peu dérouté par l'imprévu du projet de Simone, dont il était le dévoué chevalier; mais aimant fort à agir selon son bon plaisir, il trouvait tout naturel que chacun en usât de même. Pourtant, elle était si peu coutumière du souci de la température qu'il ne put se tenir de répéter:

—Tout de même, Simone, je ne t'ai jamais vue si paresseuse!... Si René Soraize était là, il ne te reconnaîtrait pas, lui qui est habitué à te voir pédaler comme un garçon, sous le soleil, le vent, la pluie!

Simone eut un léger geste d'épaules impatient; et si son frère avait été un observateur quelque peu attentif, il eût remarqué que le rose de son petit visage, irrégulier et charmant, était devenu plus vif quand il avait prononcé le nom de René Soraize. Mais tout en se mettant en marche, auprès de sa soeur qui avançait, dirigeant sa machine de la main, il remarquait simplement:

—C'est étonnant tout de même que René ne soit pas venu nous prendre!... Je l'ai rencontré ce matin sur la plage; il m'avait dit qu'il passerait à la villa vers deux heures pour savoir ce que nous faisons tantôt. Et il n'avait pas paru quand nous sommes partis à plus de trois heures!

—Eh bien! c'est qu'il avait eu mieux à faire, jeta rapidement Simone. Allons,

Jean, sauve-toi. Porte la lettre de père et reviens... Tu me trouveras en vue de la plage, sur le chemin de la falaise... Et à l'ombre!... Je te donne une heure.

Le jeune garçon inclina la tête et enfourcha sa bicyclette. Mais au moment de prendre son élan, il se détourna pour crier à sa soeur, avec une sollicitude de père de famille:

—Tu sais que la descente sur la mer est très raide. Fais-la à pied; ça vaudra mieux!

Mais elle eut un rire insouciant:

—Bah! j'en ai vu bien d'autres!

Son frère ne répondit pas. Il fuyait déjà, petite ombre noire sur la route blanche, poudrée de poussière et de clarté.

Avec des yeux qui ne voyaient pas, Simone le regardait s'éloigner. Au fond de ses prunelles, merveilleusement vivantes, la même expression de rêve flottait. Indifférente soudain à la brûlure du soleil, à l'appel des bois que l'automne approchant tachetait çà et là d'or roux, elle murmurait sans à peine remuer les lèvres:

—Pourquoi n'est-il pas venu? C'est pourtant notre avant-dernière promenade puisque après-demain, il part... Et quand nous nous reverrons, à Paris, ce ne sera plus la même chose!

Simone savait, à n'en pouvoir douter, une chose que Jean, par bonheur, n'avait pas soupçonnée; si, ce jour-là, elle trouvait insupportables la chaleur, la poussière, la route sans ombre, c'est qu'il lui manquait une présence qui, les jours précédents, lui eût rendu exquise la plus insipide des promenades.

Oh! les bonnes, les délicieuses semaines qu'elle venait de passer, enveloppée par le parfum d'une sympathie qu'elle sentait chaque jour grandissante, qui ouvrait à ce nouveau venu dans son existence, son

coeur de dix-huit ans que nul encore n'avait su appeler ainsi. Jusqu'alors, vraiment, ce coeur avait appartenu tout entier seulement à son père et à ses frères, à ses grandes soeurs, Marie, qui était religieuse, et Anne, l'aînée de tous; Anne qui, avec un dévouement si tendre, avait remplacé pour elle la mère qu'elle avait à peine connue.

Gâtée, adorée par tous les siens, elle avait, dans les diverses villes de garnison où était envoyé son père, grandi très heureuse, goûtant la vie avec une ardeur joyeuse de jeune créature que nulle entrave douloureuse n'a meurtrie; naïvement confiante en l'avenir dont l'inconnu ne l'effrayait pas du tout, encore qu'elle se sût une jolie fille sans dot, la véritable fortune de la maison étant représentée par le traitement du colonel. Mais elle se voyait partout si fêtée, que la pensée des jours mauvais ne l'effleurait même pas; l'âme illuminée par la féerie de sa jeunesse, elle vivait dans le présent qui lui était bon.

Et puis, tout à coup, le hasard, pendant sa villégiature à Mers, l'avait rapprochée de René Soraize, chez des amis communs. Ils s'étaient vus, ils avaient causé beaucoup, beaucoup, comme l'on se voit, comme l'on cause durant les longues promenades d'été, aux heures de flânerie sur la plage, pendant d'interminables parties de tennis. René Soraize n'appartenait pas à l'armée, lui; professeur libre, il se donnait tout aux lettres et collaborait à d'importantes publications, attendant l'heure où il pourrait enfin écrire pour le théâtre comme il en avait l'obsédante vocation. Car il n'avait pas la fortune qui permet de tenter la chance, ruiné par un père qui avait été un peu trop hardi et fertile inventeur, totalement dépourvu de sens pratique; ce dont sa fem-

me était morte désespérée, avec l'effroi de l'avenir ainsi préparé à leur fils. Mais il lui semblait bien taillé, de force à soutenir victorieusement la lutte pour l'existence, très résolu à se créer une belle voie. Et pour sa vaillance calme et simple, pour la volonté, l'énergie, la droiture délicate qu'elle lui devinait, Simone l'avait tout de suite estimé singulièrement. Bien vite, elle avait remarqué que son père et Anne le jugeaient comme elle-même. Anne avait dit de lui: "C'est un garçon de grande valeur!"... Anne, qui avait une expérience de "vieille dame", encore qu'elle fût une jeune femme; mais, dans le salon de son père, elle avait vu défiler tant de jeunes hommes!...

—Enfin, pourquoi n'est-il pas venu? murmura encore Simone. Nous aurions été si gaiement ensemble au bourg d'Ault. Pourquoi?...

Elle répétait les mots, nerveuse, les yeux fermés par sa déception à la fête éblouissante de ce jour d'été, indifférente au bleu tendre du ciel, au chant berceur de la mer dont les eaux semblaient épanche de la lumière. Elle ne voyait qu'un visage fermement dessiné, coiffé de cheveux châtain, hâté par l'air salin, où luisaient des yeux clairs, sous l'arcade avançante du sourcil, et des dents superbes voilées par la courte moustache fauve...

Absorbée par le songe intérieur qu'elle ne précisait point, elle allait très lentement vers le bois. Le coup de trompe d'une automobile la fit tressaillir. Elle tourna un peu la tête, aperçut le lourd véhicule avançant dans un nimbe de poussière blonde. Alors il lui déplut d'être vue, cheminant auprès de sa machine, comme une bicycliste en détresse. A quoi songait-elle de rêvasser ainsi sur une route, au lieu de s'en aller attendre Jean—et réflé-

chir à son aise—sous le couvert des arbres du bois de Cise, puisque sa dignité lui avait interdit de regagner bien vite Mers où, peut-être, elle aurait su quelque chose de... "lui".

D'un bond souple, elle fut sur sa machine et sûre d'elle-même, elle la lança à toute vitesse, comme prise d'un désir soudain de fuir sa pensée dans la griserie de la course.

Alors, tout de suite, elle retrouva cette sensation du vol qui l'enivrait. Une brise, maintenant, lui caressait le visage comme le souffle de quelque gigantesque éventail invisible. Sur ses pieds menus, chaussés de cuir roux, l'air soulevait les plis de sa jupe et les manches de sa blouse claire avaient des battements d'ailes...

La route tourna, s'enfonçant soudain entre les arbres et, d'une pente rapide, à peine atténuée par un semblant de détour, descendit vers la mer qu'une courbe voilait un instant. Et plus vite encore, la bicyclette roula, dirigée par une main expérimentée, mais aussi par une témérité d'enfant... Une seconde, la conscience en vint à Simone. Elle pensa :

—Ce n'est pas très raisonnable, ce que je fais là ! Mais que c'est amusant !... Je vole !

Elle allait, allait, emportée par sa machine, les tempes frémissantes, ravie, grisée, parce qu'elle avait dans le sang le même amour du danger qui avait jeté dans la carrière militaire son père, puis ses frères aînés. Comme des ombres fuyantes, elle apercevait les arbres dressés autour des villas, les promeneurs qu'elle distinguait à peine et qui saluaient sa course fantastique d'exclamations craintives.

Pourquoi?... Derrière elle, d'autres faisaient comme elle, car elle entendait, bien proche, le grelot d'une autre bicy-

clette qui dévorait l'espace comme la sienne.

La courbe était franchie. La route s'ouvrit sur l'horizon de la mer. Simone entrevit en bas de la côte qui s'arrêtait au bord même de la falaise, le parc en miniature, tout rose de la floraison des pavots, devant lequel stationnaient des breaks, des groupes de promeneurs avec des enfants qui jouaient sur la route. Et elle pensa, un peu impatiente :

—Comme il y a du monde aujourd'hui ! Pourvu que je n'aille heurter personne !

Sage enfin, elle eût voulu ralentir son allure ; mais elle n'en était plus maîtresse. Le frein que sa main mettait impérieusement était devenue une dérisoire entrave au formidable élan donné. Dans un éclair, elle pensa, très clairvoyante et calme, devant le danger possible :

—Si je rencontre un obstacle sur la place, je vais me tuer... Ce serait stupide ! Mieux vaut aller buter contre le talus de la route.

Elle inclina le guidon et, à peine arrêtée par l'effort de tous ses nerfs tendus sur le frein, la machine vint rudement heurter la pente gazonnée, tandis qu'elle-même sautait à terre avec une hardiesse folle. Elle sentit un grand choc qui l'ébranla toute si violemment, qu'elle ferma les yeux, comme attirée dans un abîme.

Ce ne fut qu'une seconde... Une main ferme la soutenait, tandis qu'une voix familière à son oreille, et pourtant altérée à en être méconnaissable, lui jetait, haletante :

—Simone ! Simone ! mais vous voulez donc vous tuer ?... Qu'est-ce que cette course insensée ? Vous n'êtes pas blessée, dites ?...

Avec effort, elle souleva ses paupières, soudain défaillante dans la détente de ses nerfs, et elle aperçut, penché vers elle,

le visage contracté par une expression d'effroi, René Soraize dont le regard cherchait éperdument le sien. Sous la moustache blonde, elle voyait trembler ses lèvres, et il était si pâle qu'elle comprit, avec une douceur délicieuse, combien il avait peur pour elle.

Il répétait, parce que dans le désarroi de sa pensée, elle ne songeait pas même à répondre :

—Vous n'êtes pas blessée?... Simone, dites un mot, je vous en supplie!

Simone! Il l'appelait ainsi par son nom, avec l'accent qu'avaient seuls ceux qui l'aimaient, comme le prononçait Anne... Elle secoua la tête, divinement ranimée, et dit, d'une voix assourdie qui tremblait un peu :

—Non, je ne suis pas blessée du tout!... J'ai seulement été étourdie une seconde; mais c'est passé... Allons-nous-en sur la falaise... Ici on me regarde en ce moment comme une curiosité, c'est ennuyeux!

—Oui, allons plus loin...

Il respirait profondément comme allégé d'un poids terrible, sans détacher les yeux de son exquise petite compagne dont les joues reprenaient leur éclat rosé. Elle cheminait près de lui, conduisait sa bicyclette un peu malmenée par le choc. Devant eux, à l'infini, la mer étincelait.

Il interrogea un peu brusquement :

—Mais où donc est Jean?

—A Ault. Il va venir me prendre.

—Et il aurait pu vous trouver tuée!...

Me direz-vous enfin le pourquoi de cette course... inqualifiable?

Un peu confuse, elle murmura :

—Je l'ai faite pour rien... Pour m'amuser... Mais je ne pensais pas faire une chose si absurde!

Elle avait dit "pour rien"... Et aussitôt elle se rappela que si elle avait pa-

reillement lancé sa machine, c'était avec la secrète volonté de se distraire du regret trop vif dont René Soraize était l'objet. Alors, comme s'il eût pu deviner sa pensée, elle continua hâtivement.

—Vous avez l'air tout prêt à me gronder, si vous l'osiez! Mais, en somme, vous avez fait tout comme moi et descendu la côte à la même allure! J'entendais tout près, derrière moi, le grelot de votre machine!

—Parce que je voulais vous rejoindre... que vous m'épouvantiez et que j'espérais vous arrêter... je ne sais comment!...

Une seconde, les paupières de Simone voilèrent son regard où il y avait une allégresse mystérieuse. Puis elle reprit avec la même crainte instinctive qu'il lut en elle :

—Vous saviez donc que j'étais sur ce chemin?

—Je vous avais aperçue de loin qui marchiez sur la route où, chez vous, l'on m'avait dit que vous deviez être. J'ai voulu vous rejoindre... Mais juste à ce moment, vous êtes remontée sur votre bicyclette et vous lui avez donné un tel élan que je n'ai pu regagner tout de suite la grande avance que vous aviez sur moi.

—Vous m'aviez reconnue ainsi, à distance?

—Je vous reconnaîtrais partout... dans la foule même...

Les mots avaient dû lui échapper, car elle vit qu'il mordait violemment ses lèvres coupables d'avoir laissé échapper d'inutiles paroles.

Elle s'arrêta et adossa sa bicyclette au talus de la route qui, tournant, les avait amenés sur la falaise, à l'ombre du bois. A leurs pieds, les eaux chantaient doucement dans la lumière, et le petit parc, sous la guirlande rose de ses pavots, avait l'air d'un riant jardin de poupée. Des mouettes

voletaient à travers l'espace limpide. Dans l'âme aussi de Simone, une clarté rayonnait... Sans relever les dernières paroles de René Soraize qui l'avaient troublée, elle interrogea, sceptique un peu, de sa jolie manière spontanée :

—Avouez que vous n'avez pas cru, pour de vrai, que je courais le risque d'être mise en miettes?

—C'est-à-dire que, tout simplement, j'ai cru que j'allais vous voir vous tuer là, sous mes yeux, sans que je pusse rien pour vous... Pour vous!

Sa voix s'altérait encore au souvenir... D'un geste irréfléchi, elle lui tendit ses deux mains et dit, très douce :

—Je vous remercie d'avoir eu peur pour moi... Cela me semble bon!... Je suis sans doute très égoïste, mais j'aime à me sentir un peu... précieuse à ceux qui m'entourent!

Il tressaillit; les petites mains tremblaient légèrement dans les siennes, et les claires prunelles réveillaient en lui la vision d'un bonheur possible qui transfigurerait sa vie de travailleur solitaire, sans foyer. Une ivresse lui montait au cerveau, culbutant toutes les sages résolutions qui lui fermaient les lèvres depuis bien des jours déjà...

Il murmurait sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut :

—Vous aimez à être chère à ceux qui vous entourent... Alors vous pouvez être satisfaite en ce qui me concerne, car vous m'êtes chère, ah! bien trop chère!

—Pourquoi "trop"? jeta-t-elle comme une prière.

—Parce qu'il y a des rêves qui sont interdits aux pauvres diables comme moi!

Elle répéta tout bas, sans en avoir conscience :

—Pourquoi?... mais pourquoi?...

—Parce qu'ils n'ont pas les moyens ma-

tériels de les réaliser! fit-il presque rudement, effrayés des mots d'aveu qui lui venaient aux lèvres avec une irrésistible puissance et qu'il n'avait plus le courage de taire.

Dans la terreur éprouvée une demi-heure plus tôt, alors qu'il la voyait fuir follement devant lui, il avait compris que nulle créature au monde ne lui était précieuse comme elle, et il s'était jugé insensé de n'avoir pas osé demander qu'elle lui fut donnée... Pourtant, il dit, essayant encore de vaincre la tentation chère :

—Soyez bonne, je vous en supplie! Ayez pitié de ma faiblesse! Ne me faites pas dire des choses que je ne dois pas vous dire...

—Que vous ne devez pas me dire parce que... à cause des stupides questions d'argent?... Est-ce pour cela?

Il inclina la tête. Elle eut un geste d'épaules qui rejetait l'obstacle bien loin derrière elle, avec le superbe mépris des jeunes. Leurs regards se rencontrèrent. Mille fois mieux que toute parole ils disaient l'éternel et double aveu... C'était la minute inoubliable, grave et divine comme un serment. Tous deux eurent la conscience que sans un mot, ils venaient de se donner leur vie l'un à l'autre, pour la joie et pour l'épreuve. Désormais, ils seraient deux en une seule âme, quelles que fussent les difficultés qui semblaient peut-être devoir les séparer... René prononça presque bas :

—Simone, vous comprenez ce que je rêve depuis que je vous connais?...

Elle eut un sourire où il y avait de la timidité et une joie si émue qu'une buée de larmes mouillait tout à coup ses yeux.

—Oui, je crois bien que je comprends. Mais ce que vous pensez ainsi, je voudrais vous entendre me le dire ici, devant la

mer, où le bon Dieu est seul à nous écouter...

—Simone, je rêve que vous deveniez ma précieuse petite femme, pour que j'emploie tous les jours de ma vie à essayer de vous rendre heureuse...

Naïvement, elle murmura :

—Moi aussi, je rêve cela...

Il tressaillit soudain de la voir si confiante. La conscience se réveillait en lui, impitoyable, des obstacles que la ruine de sa famille créait entre eux. Comment avait-il pu les oublier un moment?... Comment osait-il vouloir entraîner vers un avenir incertain, reposant sur son seul travail, cette enfant qui ignorait tout de la lutte pour la vie?... Cela, jusqu'à cet instant, où, devant elle, il n'avait plus vu qu'elle, le monde entier disparu derrière sa fine petite personne; tout cela, il se l'était répété tant de fois depuis quelques semaines!...

—Simone, Simone, j'ai peur de commettre une mauvaise et égoïste action en vous demandant de devenir tout mon bonheur, car, je vous le répète, je n'ai plus aucune fortune... A l'heure actuelle, je possède seulement ce que je gagne, et pendant trois ans au moins, peut-être plus, il en sera ainsi, puisque jusqu'à cette époque, les chétifs revenus qui me sont restés doivent être employés à acquitter une dette de mon père. Alors, seulement, je toucherai les intérêts de la maison qui constitue tout mon bien...

Elle le savait déjà. Et justement à cause de sa fière délicatesse, elle l'avait estimé plus encore.

Elle eut un beau rire insouciant.

—Qu'est-ce que cela fait que vous n'ayez pas de fortune?... Moi non plus, je n'en ai pas!... Vous serez obligé de m'accepter sans dot... Eh bien, nous serons un ménage pauvre, voilà tout! Il n'y

a pas que les gens riches qui se marient... Vous travaillerez et moi aussi...

—Travailler, vous, petite Simone?

Sur le jeune visage, une expression sérieuse passa, qui fit soudain une vraie femme de cette enfant rieuse.

—Et pourquoi ne travaillerais-je pas ? Du jour où j'ai été assez grande pour réfléchir, j'ai compris que notre seule fortune était le grade de père... Je me suis dit qu'un moment pouvait très bien venir où il faudrait me débrouiller dans l'existence et j'ai cherché ce que je pourrais faire. Anne a voulu que j'aie mes deux brevets, malgré les larmes que me faisaient verser les problèmes, et je suis très bonne musicienne, je pourrais donc donner des leçons... En travaillant encore mon dessin, il me semble que j'arriverais à pouvoir faire des illustrations passables, non pas avec le talent d'Anne, bien entendu... elle, c'est une vraie artiste!... mais enfin il faut toujours commencer!... Puis je suis très capable de faire mes robes et mes chapeaux... Je crois vraiment que je ne serais pas une femme trop coûteuse!

Avec une tendresse infinie, il murmura :

—Oh! mon aimée!... ma vaillante petite aimée...

Lui qui connaissait la vie, il savait bien qu'elle parlait comme une fillette qui n'a jamais été aux prises avec la réalité. Mais il sentait aussi qu'elle serait brave devant n'importe quelle difficulté, qu'il trouverait en elle la compagne par excellence, courageuse, tendre et dévouée... Et il la contemplait avec une sorte de joie éblouie, n'osant croire encore que tout à coup, de cette façon imprévue et merveilleuse, le rêve avec lequel il vivait depuis qu'il la connaissait, le rêve cru impossible se réalisait...

—Alors, Simone, c'est vrai, vous n'avez

pas peur d'accepter un avenir... gros de soucis que tout mon amour ne pourra peut-être vous éviter?

De nouveau, un lumineux sourire passa sur les lèvres de la jeune fille, laissant luire l'éclair nacré de ses dents.

—Je n'ai pas peur du tout, je suis une vraie fille de militaire... Et quoique vous ayez l'air d'en douter, je sais très bien que la vie est fort chère!... J'entends souvent Anne gémir sur le prix des choses... Eh bien, je gémirai comme elle, mais pas trop, soyez tranquille, et pas devant vous pour ne pas vous ennuyer. Anne ne gémit jamais devant papa. Je ferai comme elle... D'ailleurs, si je peux ainsi vous ôter toute inquiétude, écoutez ceci : je resterai votre petite fiancée fidèle, aussi longtemps que vous jugerez sage d'attendre pour que nous ne risquions pas de mourir de faim en ménage... Si vous voulez même, jusqu'au jour où la dette de votre père sera payée...

Il prit les mains fines et les porta à ses lèvres comme un trésor. Tous deux se sentaient heureux infiniment, si heureux que René, comme ceux à qui la destinée a été rude, avait peur du bonheur entré soudain dans sa vie.

—Simone, ma Simone unique, dites-moi que votre père ne va pas vous refuser à moi.

—Père me gâte bien trop pour m'empêcher d'être heureuse comme je le désire! Et puis il vous estime beaucoup, beaucoup...

—Mlle Anne...

—Anne, ma chère, chère Anne, ma maman, elle vous juge comme père... Aussitôt rentrée, je vais lui dire... ce qui vient d'arriver.

Inquiet un peu, il demanda encore :

—Elle ne sera pas mécontente que je vous ai parlé à vous, la première?...

C'est bien incorrect... Je m'en aperçois maintenant, trop tard!...

—Anne a l'esprit trop large pour être fâchée! Et puis elle a confiance en moi, comme j'ai confiance en elle... Toujours, elle m'a laissée très indépendante, sachant bien que je ne voudrais rien faire que je ne puisse lui avouer. Elle me verra... si contente!... qu'elle ne demandera rien de plus...

—Malgré ma pauvreté?... Votre soeur et votre père doivent avoir de si hautes ambitions pour vous!

D'un regard qui était un enthousiaste hommage, il enveloppait la svelte silhouette découpée par la blouse de linon rose et la jupe un peu courte, les cheveux noirs ombrés de reflets bleus, les yeux d'eau verte aux clartés changeantes, la bouche d'enfant, expressive dans le visage qui avait l'éclat d'une fleur fraîche ouverte.

Elle sentit la sincérité de cette admiration d'homme; et, en toute simplicité, elle en fut heureuse, parce qu'il lui semblait doux de plaire ainsi à celui qui lui donnait sa vie... Mais, un peu confuse tout de même, elle reprit vite, pour détourner la pensée du jeune homme :

—La personne la plus exigeante à mon sujet, c'est ma marraine, une vieille amie de ma grand'mère,—la mère de maman... Elle est bonne, mais très... volontaire, convaincue qu'elle fait toujours mieux que tout le monde. De tout temps, elle m'a déclaré qu'elle me doterait si je me mariais à son gré, mais seulement à son gré! Or, comme nous n'avons pas du tout les mêmes goûts, il y a bien longtemps que je ne la considère plus comme la marraine de Cendrillon!

Elle expliquait tout cela avec une vivacité joyeuse, insouciant de ce qui n'était pas l'heure présente.

—Alors, vous pensez que notre mariage ne lui plairait pas?

—Elle commencera sûrement par fulminer, d'abord parce que c'est son habitude; ensuite parce que ce n'est pas elle qui vous aura découvert; enfin parce qu'elle me voulait un époux pour le moins millionnaire. Mais, après tout, comme elle m'aime vraiment, je crois, à sa manière, peut-être elle s'apaisera... et me pardonnera de n'avoir pas pris un époux de sa main. En revenant de Mers, la semaine prochaine, je dois aller passer deux jours chez elle, à Amiens où elle habite... Je lui annoncerai la grande nouvelle moi-même. Si papa ou Anne la lui écrivait, elle serait exaspérée, et moi n'étant pas là pour essayer de plaider notre cause, tout serait perdu!...

Elle s'interrompit et répéta avec un rire frais:

—Tout serait perdu!... Vous devez trouver que je parle comme une personne bien intéressée... Mais c'est que si marraine voulait être généreuse tout de suite, nous ne serions pas obligés d'attendre des mois, et des mois, même des années!...

—Pour être heureux! finit-il doucement, emprisonnant de nouveau la petite main qui tourmentait la jupe de drap.

Il éprouvait bien un vague remords à l'idée que peut-être, réellement, à cause de lui, elle pourrait être privée de la dot promise. Mais de la voir si vaillante, il ne comprenait plus la terreur qu'il avait eue de faire son malheur en lui demandant de partager la destinée hasardeuse d'un homme sans fortune. Une foi merveilleuse lui venait en sa propre énergie, en son travail, en sa volonté, la foi qui transporte les montagnes.

Ils étaient à l'une de ces heures bénies où nulle difficulté ne paraît impossible à vaincre. Comme elle l'avait dit, s'il le fal-

lait, l'un et l'autre ils travailleraient pour alimenter leur foyer, puisqu'ils avaient la jeunesse et la santé, et le courage...

Aucune réalité brutale, en cet instant, ne les arrachait à leur rêve. Même nul indiscret passant ne les troublait dans la solitude de la falaise. A peine, un bruit de voix arrivait parfois jusqu'à eux, du jardin de quelque villa. Ils ne l'entendaient pas plus qu'ils ne voyaient, un peu au-dessous d'eux, les chalets étagés dans les arbres, le ruban clair de la route, même les vagues ourlées d'écume qui mouillaient les galets de la plage. Simone, confusément, pensait que son frère allait revenir la chercher et elle souhaitait qu'il tardât encore un peu, que l'heure exquise de ses fiançailles imprévues ne fût pas encore écoulée...

Avec une drôlerie émue, elle demanda:

—Je voudrais savoir quand vous avez commencé à vous dire que je pourrais bien devenir pour vous une bonne petite épouse?

—Je crois bien que cela est arrivé le premier jour où je vous ai vue!

—C'était quand?... Un dimanche, n'est-ce pas? à la sortie de la messe?...

—Oui, vous étiez arrêtée dans le petit cimetière, devant la porte de l'église, et vous regardiez la mer qui était bleue comme aujourd'hui, avec une mine d'extase, des lèvres gourmandes de brise saline, des yeux larges ouverts; et dans votre robe blanche, sous votre capeline de paille, vous étiez si... adorable que...

—Que...

—...J'ai pensé que s'il m'était permis de choisir une fiancée, je la voudrais telle que vous m'apparaissiez en ce moment-là!

—Oh! vraiment, vous avez pensé cela?

Elle levait vers lui de larges prunelles, candidement ravies, un peu incrédules. Mais dans le regard qu'elle rencontra,

elle vit une telle sincérité, qu'elle ne douta plus.

Elle devint très rose et dit un peu vite :

—Alors?... racontez encore...

Mais à son oreille, une voix résonna qui n'était pas celle de René Soraize.

—Ah! Simone, enfin je te retrouve!... Quelle idée de grimper à cette hauteur!

C'était Jean, les joues écarlates, qui arrivait tout haletant de la montée qu'il avait menée bon train, sans descendre de sa bicyclette, avec l'ardeur de ses seize ans.

Simone eut, vers lui, un regard de créature qui s'éveille. Était-il possible qu'à peine un peu plus d'une heure se fût écoulée depuis que son frère l'avait quittée... Pour elle, un monde nouveau s'était ouvert où elle entraît, heureuse et confiante infiniment. Comment son frère ne voyait-il pas que, tout à coup, le bonheur était venu à elle?...

Mais il ne s'apercevait de rien. Il expliquait à René, qui ne l'écoutait pas, le pourquoi de sa course solitaire à Ault. Il en racontait les menues péripéties et il ne s'étonnait pas du désir formel exprimé par Simone de revenir tout de suite à Mers. Là, elle trouverait Anne dont le coeur allait entendre son cher aveu...

Et tous trois reprirent la route ensoleillée qui, maintenant, semblait à Simone un beau chemin de lumière.

II

Devant la baie de sa fenêtre grande ouverte, Anne de Broye peignait.

Simone s'avait pas dit une parole vaine en qualifiant sa soeur d'artiste. Elle méritait hautement, de l'aveu même des maîtres qui avaient l'occasion de voir les illustrations qu'elle donnait à des revues artistiques, les aquarelles signées de son

nom qui figuraient dans les expositions et lui avaient mérité une véritable réputation parmi les connaisseurs.

Dès son enfance, elle avait aimé la peinture avec passion, peut-être parce qu'elle sentait en avoir reçu le don; et ce don, elle l'avait développé par un travail incessant, malgré la lourde tâche que lui avait apportée la mort de sa mère. Elle avait seize ans, alors. Ce que lui avait coûté son absolu dévouement aux siens, elle ne l'avait confié à nulle oreille. Elle avait été l'amie la plus sûre pour les deux frères nés après elle, maintenant en garnison au loin, pour sa soeur cadette, Marie, que la vie religieuse lui avait enlevée; elle s'était montrée une vraie mère pour Simone, sa fille selon la tendresse, et pour Jean dont la naissance les avait faits orphelins.

Son père se reposait entièrement sur elle. Il lui portait une tendresse, une estime et même une admiration profondes; mais, homme d'action, peu exercé à pénétrer les replis des coeurs féminins, il ne se demandait jamais si elle n'eût pas désiré une existence autre. S'il lui avait scrupuleusement transmis les quelques demandes en mariage venues à elle, fille du monde sans dot, insistant même pour qu'elle ne repoussât pas certaines, il avait été, dans le secret de sa pensée, satisfait de ses refus, car il sentait bien qu'elle était l'âme d'une maison où sa présence était indispensable. Si elle avait désiré avoir son foyer comme les autres femmes, elle n'en avait rien trahi.

Jamais, non plus, elle ne faisait allusion à la valeur pécuniaire de ses travaux. Seulement, bien des fois, les sommes gagnées avaient été, en silence, versées par elle dans la caisse commune pour équilibrer un budget difficile à établir dans une famille de six enfants, où les études des garçons,

leur vie dans les écoles et les garnisons étaient coûteuses.

Dans le monde, les occupations d'Anne de Broye étaient considérées comme un passe-temps de femme très intelligente que le mariage n'avait pas tentée et qui s'était créé une vie conforme à ses goûts. Prodigieusement active, elle menait de front une foule d'occupations, sachant être tout à la fois une femme du monde très élégante, une maîtresse de maison parfaite et une artiste fervente.

Si simple fût-elle et si profondément bonne, elle semblait imposante, peut-être parce qu'elle était grande, d'allure souveraine, avec des traits d'une régularité presque excessive, dont l'expression était un peu hautaine quand le sourire ne les éclairait pas. Comme Simone, elle avait des cheveux très noirs, ondes, qui eussent volontiers enserré son front de boucles capricieuses. Mais, fuyant toute singularité, elle les lissait sans pitié. Seule, une petite boucle rebelle regardait sa liberté vers l'une des tempes, donnant une grâce imprévue et originale à ce visage de vierge romaine.

L'après-midi qui s'achevait avait été pour Anne de Broye un vrai jour de congé, car elle avait pu travailler en paix, tous les hôtes de la villa étant partis en promenade. Et maintenant, l'oeuvre créée par elle prenant la vie sur le papier, elle se reposait un instant, la tête appuyée sur la main, regardant, les yeux mi-clos, le large horizon de mer qu'elle apercevait de sa fenêtre.

Mais tout à coup, un tintement clair de grelot la fit tressaillir. Était-ce déjà Simone et Jean?... Si tôt?... Un accident était-il donc arrivé?... Elle se leva vivement et se rapprocha du balcon. Oui, c'était bien les promeneurs. Ils paraissaient très gais et leurs machines roulaient du

même élan régulier. Pourtant, elle s'écria hâtivement.

—Comment, mes enfants, vous voilà de retour!... Vous est-il arrivé quelque chose?

—Rien de regrettable, Anne chérie. Je vais te raconter, jeta Simone, qui avait sauté à terre à la voix de sa soeur.

Du petit perron de la villa, l'aînée la regardait approcher, un peu étonnée de la voir pensive, si absorbée par quelque songe mystérieux, qu'elle ne remarquait pas la présence de sa soeur.

—Simone!... Eh bien, Simone?... Quelle mine rêveuse!

La jeune fille releva la tête et rencontra le regard tendre qui lui souriait. Elle abandonna sa bicyclette contre l'escalier du perron et bondit vers Anne qu'elle embrassa passionnément.

—Anne chérie, je voudrais te parler à toi toute seule... Père n'est pas encore rentré?

—Non, mon petit. Viens dans le salon où je travaillais. Qu'y a-t-il donc?

Son regard un peu anxieux interrogeait le visage de sa jeune soeur baigné d'une sorte de rayonnement. Jamais elle ne lui avait vu pareil éclat. Qu'était-il donc arrivé à Simone depuis qu'elle l'avait vue partir avec Jean?

Elles étaient entrées toutes deux dans la claire petite pièce tendue de perse à larges fleurs. Anne reprit sa place devant la porte-fenêtre. Mais elle ne contemplait plus la houle des eaux, ni sur la table, près d'elle, le papier où son pinceau avait amoureuxment fait oeuvre créatrice... Elle regardait avec une attention profonde, Simone restée debout, la même expression pensive dans les yeux, son chapeau jeté au hasard sur la table.

—Simone, mon enfant chérie, qu'as-tu?

La jeune fille, d'un geste instinctif, joignit les mains.

—Anne, il me semble que je viens de faire un rêve délicieux... Pourtant, ce que je vais te dire est une réalité... Tantôt, sans que nous l'ayons prévu ni l'un ni l'autre, René Soraize m'a demandé d'être sa femme... Et je veux bien... Oh! Anne, de toute mon âme, je veux... Toi aussi, n'est-ce pas, tu veux bien?

Anne, bouleversée par la surprise, avait pâli et ses beaux traits avaient pris une sorte de rigidité.

Elle demanda et sa voix frémissait :

—Simone, que dis-tu?... Qu'est-ce que ce soudain projet de mariage?... Où as-tu vu René Soraize?... Et comment se fait-il qu'il t'ait parlé ainsi?...

Rapidement, Simone expliquait les choses sans que Anne l'interrompit d'un seul mot. Les yeux pleins de prière, Simone la regardait.

—Anne, ne me gronde pas... Je comprends maintenant que je faisais une folie en lançant ma bicyclette de cette façon. Mais, vois-tu, je ne regrette pas, je ne peux pas regretter cette folie... Car, sûrement, si René n'avait pas eu à ce point peur de moi, il n'aurait rien dit et serait reparti ainsi pour Paris!

Anne passa la main sur son front. Ce qui était arrivé, elle s'apercevait qu'elle avait eu la prescience que cela serait; car elle était trop clairvoyante pour n'avoir pas vu l'impérieuse sympathie qui attirait l'un vers l'autre les deux jeunes gens. Mais ne pouvant les éloigner l'un de l'autre, elle avait espéré du moins que René Soraize ne prononcerait pas l'aveu qu'elle lui devinait aux lèvres; car elle redoutait son absence de fortune, sachant que l'homme, hélas! ne vit pas seulement d'affection. Elle reprit :

—Il n'aurait rien dit, pourquoi?

—Parce qu'il se trouvait trop pauvre pour me demander d'être sa femme...

—Eh bien?

—Il s'est trahi, malgré lui, dans son émotion d'avoir cru me voir tuée. Alors je lui ai dit que ça ne faisait rien du tout qu'il soit pauvre, que je l'étais aussi et que nous nous contenterions d'être un modeste petit ménage!

Oh! l'enfant qui parlait sans savoir, Anne l'enveloppa d'un regard de compassion et de tendresse.

—Ma Simone aimée, René Soraize avait raison de se taire et il aurait dû le faire jusqu'au bout.

—Oh! Anne!... Nous pouvons être si heureux ensemble!

—Et avoir tant de soucis que tu ne connais pas encore, mon enfant chérie, que tu ne soupçonnes même pas.

Simone secoua la tête. Son jeune visage avait une gravité résolue :

—Anne, j'ai été élevée par toi qui m'as toujours répété qu'une "vraie" femme ne devait pas être lâche devant les épreuves. Je t'ai entendu dire bien des fois qu'un jour pourrait très bien arriver où nous serions obligées de compter sur nous seules pour vivre, et tu as fait tout ce que tu as pu, ma chère grande soeur chérie, pour qu'alors je ne me trouve pas trop en peine. Tu m'as instruite et surtout tu m'as rendue brave. Alors Anne, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi les craintes, les scrupules de René Soraize ne m'ont pas fait peur? Comme je le lui ai dit, s'il le faut, nous travaillerons tous les deux. Anne, demain, il viendra te parler. Je t'en supplie, ne l'éloigne pas de moi et décide père, s'il hésitait.

Elle arrêta sur sa soeur des yeux qui l'implorèrent passionnément. Dans le coeur d'Anne une angoisse obscure palpait, la sensation bizarre et très doulou-

reuse d'une fin. Simone, son enfant, n'était plus à elle. Le petit oiseau battait des ailes pour s'envoler. Bien souvent déjà, elle avait pensé que cette heure-là viendrait; mais comme elle était arrivée tôt et soudainement!... Avec une imperceptible amertume, Anne songea tout haut:

—Tu désirais donc beaucoup te marier?

—Non... Je n'y pensais pas encore...

—Mais tu l'espérais?...

—Oui... Anne, tu as ta peinture, toi!

D'un indéfinissable accent, Anne répéta:

—Oui, c'est vrai, j'ai ma peinture... mais ne parlons pas de moi... Il s'agit seulement de toi et de René Soraize... Il y a deux mois, tu ne le connaissais pas... Et maintenant... tu l'aimes donc?...

Le rose des joues de Simone devint très vif.

—Avant cet après-midi, je ne le savais pas... J'étais seulement heureuse de voir que papa et toi l'estimiez autant que moi, car tu l'estimes beaucoup, n'est-ce pas, Anne?

Elle inclina la tête, très sincère.

—Oui, c'est un argon remarquablement intelligent et de beaucoup de coeur. Le souci qu'il a d'acquitter la dette de son père est tout à son honneur; mais c'est pour lui une si grosse charge que je comprends qu'il se soit effrayé à l'idée de t'en donner ta part...

—Dans trois ans, Anne, il aura fini de payer, pense-t-il. Il touchera les revenus de la maison que lui a laissée sa mère. Alors grâce à ses leçons, à ses travaux littéraires en plus, nous serons certains de n'être pas misérables du tout!

—Ainsi, tu attendrais deux ans, peut-être trois, pour que votre mariage fût possible?...

—J'attendrai ce qu'il faudra afin de ne

pas être pour lui un souci de plus... J'attendrai ce que vous voudrez pour que notre mariage ne soit pas déraisonnable... Anne, es-tu tranquillisée?... C'est si peu, en somme, trois ans, quand on a tout l'avenir devant soi...

Oh! l'admirable foi de la jeunesse et son mépris du temps qu'elle croit lui appartenir!... Anne ne répondit pas. Elle pensait quel mystère est celui des destinées... Pourquoi Simone avait-elle ainsi été conquise par cet étranger rencontré au hasard?... Elle était pourtant habituée à se voir entourée de jeunes hommes très occupés d'elle, car elle avait de grands frères qui amenaient leurs camarades, et elle avait été beaucoup dans le monde, déjà... Et il fallait que cet inconnu vînt pour prendre souverainement son jeune coeur, pour transformer la fillette insouciante, éveiller en elle une âme de femme, courageuse et tendre, que nulle épreuve n'effraie auprès de l'aimé...

—Anne, dit la voix caressante de Simone, à quoi penses-tu?... Dis, tu n'es pas fâchée après moi? ... Certes, M. Soraize aurait dû te parler à toi, d'abord... Mais tout cela a été si inattendu!

La soeur aînée se pencha et mit un lent baiser sur chacun des yeux qui l'interrogeaient ardemment.

—Non, ma petite aimée, je ne suis pas fâchée, mais seulement effrayée pour toi de cette brusque décision. Tu es très jeune, Simone, tu pouvais attendre.

—Je n'ai pas choisi, mon heure, Anne. Ce sont les circonstances qui ont décidé pour moi. A la grâce de Dieu maintenant, de Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut!

Anne sourit, bien que son coeur fût lourd d'une tristesse pleine de sanlots.

—Oh! petite fille, comme vous arrangez tout selon votre désir!... Ce qui vaudrait

mieux que vos longues fiançailles...

—Ce serait ?

—Ce serait que ta marraine trouvât ton fiancé à son gré et te donnât, comme elle te l'a promis, les moyens d'entrer en ménage.

—Oui, ce serait le mieux !... Seulement il est très difficile de faire vouloir marraine !

—C'est vrai... Mais elle t'aime. Vois comme elle a insisté pour que tu restes un jour, au moins, à Amiens, en revenant de Mers, pour que je promette de te renvoyer chez elle en décembre pendant quelques semaines...

Simone eut une moue sceptique.

—J'ai bien peur que ce soit surtout parce que je la distrais...

—Chut ; ne risque pas d'être ingrate !

Simone se pencha, un peu confuse, et baisa la main de sa soeur. Toutes deux restèrent silencieuses. L'enfant reprenait son rêve éblouissant. Anne, de nouveau, réfléchissait...

Toutes deux tressaillirent au bruit sec de la porte ouverte. C'était le colonel qui rentrait de sa promenade. Encore botté, éperonné, il s'arrêtait au passage pour embrasser sa benjamine. Il était de moyenne taille, maigre et nerveux, avec un regard clair et très bon, une bouche expressive, un peu impérieuse.

—Ah ! çà, il y a donc une conférence ici ? jeta-t-il gaiement. Jean m'a dit que depuis le retour de la promenade, Simone et sa grande soeur sont en conversation animée et que le salon est fermé aux profanes. Simone, ma petite fille, vous avez donc fait une sottise ?

Et tendrement, le colonel relevant le visage de la jeune fille, mit un baiser sur le front, puis sur les cheveux.

Ce fut Anne qui répondit :

—Père, ce n'est pas une sottise que cet-

te fillette désire te confier, mais une résolution bien grave qu'elle vient de prendre.

Le colonel eut un imperceptible tressaillement. Les années n'avaient pas guéri la blessure, ouverte dans son coeur paternel, le jour où sa fille Marie lui avait demandé de la donner à Dieu. Mais un regard sur Simone calma ses craintes. Cette enfant-là, si coquettement féminine, n'avait rien d'une future religieuse.

—Voyons, qu'y a-t-il ?

—Père, Simone a reçu tantôt une demande en mariage très soudaine et elle souhaite que, comme elle, tu consentes...

—Une demande en mariage de... ?

—De René Soraize...

—Ah ! c'est celui-là !... Je ne m'en étonne pas ; Simone, dis-moi tout.

Et attirant la jeune fille sur ses genoux, comme au temps où elle était une toute petite enfant, il écouta le récit qu'elle recommençait, serrée, câline contre lui, écoutée par Anne dont le visage tourné vers la mer avait une sorte de gravité douloureuse.

Ce soir-là, quand Anne de Broye fut remontée dans sa chambre, elle n'alluma pas sa lampe. Un impérieux besoin d'ombre, autant que de silence, criait en elle. René Soraize, mandé par un mot, était venu causer avec elle et son père. Elle savait maintenant quel amour il portait à sa petite soeur et elle ne pouvait plus regretter les rêves ambitieux qu'elle avait maternellement faits pour la jeune fille, car elle avait acquis la certitude que l'homme qui aimait Simone ainsi méritait qu'elle la lui donnât,—après des fiançailles qui seraient forcément longues, très longues...

Simone n'allait donc pas lui être enlevée tout de suite. Alors, pourquoi éprouvait-elle cette sensation de détresse qui

devenait une angoisse aiguë, maintenant qu'elle était seule?

Elle se rapprocha de la fenêtre ouverte sur la nuit. Au loin, la mer heurtait les galets, au pied de la falaise. Des étoiles tremblaient dans l'immensité paisible.

Les lèvres d'Anne articulèrent désespérément, tout bas :

—Comme c'est triste, la vie!

Mais il n'y avait pas de larmes dans ses belles prunelles noires. Depuis si longtemps, Anne connaissait la vanité des pleurs!... Immobile, elle demeura dans la nuit, les mains jointes sur l'appui de la fenêtre. Elle songeait, clairvoyante, comme toujours, sur ce qui se passait en elle :

—Je suis triste non pas seulement parce que je perds un peu mon enfant, mais parce que je regrette pour moi ce bonheur qu'elle connaît et qui m'a été refusé...

Sans pitié, elle précisait l'impression confuse.

—Je lui ai dit ce que me conseillaient la prudence, la misérable sagesse humaine... Mais comme elle a raison d'accepter même le travail, même la pauvreté, pour ne pas vivre seule... pour avoir et donner une affection plus précieuse que tout au monde.

Les mains d'Anne de Broye tremblaient un peu, tant l'obscur émotion la bouleversait. A l'âge de Simone, quand un dévouement maternel pesait sur elle lourdement, elle avait eu des heures de révolte que nul n'avait connues. Elle aussi avait passionnément désiré la joie des épouses et des mères que la destinée lui refusait... Et voici que ce soir, parce qu'elle avait senti le frôlement du jeune bonheur de Simone, tous les âpres regrets de ses vingt ans ressuscitaient en elle comme des oiseaux tristes qui voletaient étroitement autour d'elle pour l'enserrer

dans le cercle douloureux de sa vie solitaire... Quand son père lui serait enlevé, Simone partie, ses frères au loin, oui, elle serait seule, bien seule pour finir son chemin à travers la vie...

Oh! Simone avait raison de vouloir son foyer à elle, si humble dût-il être! Auprès de l'isolement parmi la foule des êtres, l'épreuve supportée à deux était encore un paradis!...

Anne ne pouvait sécher les larmes amoncelées enfin sous ses paupières et qui, lentement, glissaient sur son visage pâli... Mais quand elle en sentit l'amertume sur ses lèvres, un léger frisson la secoua. D'un impérieux effort, elle se ressaisit, tandis que sa bouche frémissante murmurait :

—A quoi bon tous ces regrets?... Je ne m'appartiens pas... Je ne dois vivre que pour les autres.

De toute son âme, elle avait accepté, elle acceptait qu'il en fût ainsi; mais elle ne pouvait empêcher qu'à cette heure, son pauvre cœur de femme ne tressaillit encore d'un regret éperdu...

III

Le train qui arrivait de Mers entra en gare d'Amiens et, à travers la vitre du wagon, Simone reconnut sur le quai, très grande et forte, haute en couleurs sous ses bandeaux gris, sa marraine elle-même qui venait la cueillir au passage. Anne continuant son voyage vers Paris, Jean, qui était aussi dans les bonnes grâces de Mme Dalbigny, devait demeurer jusqu'au lendemain dans la ville picarde et ramener Simone jusqu'à Paris.

Ouvrant la portière, il sauta à terre et prit le sac de voyage de sa soeur, tandis que celle-ci embrassait Anne comme si elles eussent dû demeurer séparées des mois et des mois.

—Voyons, voyons, chérie, lui dit cette dernière, il faut descendre, nous n'avons qu'un instant. Je vais te conduire à ta marraine. Vois, Jean, l'a déjà rejointe.

Simone, après un dernier baiser à Anne, se décida à descendre sur le quai et vint, avec son joli sourire, au-devant de Mme Dalbigny, qui s'exclamait d'une voix haute.

—Ah! ah! te voilà enfin, petite. Où donc étais-tu cachée?... Que tu es fraîche! Anne, ma chère, je vous fais compliment de cette petite. Elle a bien oublié d'être lade!

—Chère madame, mon amour-propre maternel vous remercie. Alors, jusqu'à demain, je vous abandonne cette enfant que son frère me ramènera.

—Soyez tranquille, ma chère, on en aura soin.

Un employé criait: En voiture pour Paris!

Vivement, Anne serra la main de Mme Dalbigny, embrassa Simone avec un rapide: "Bonne chance" et se dirigea vers son wagon, suivie par les regards d'envie de Simone qui acceptait, sans enthousiasme, son bref séjour auprès de sa marraine. La pensée la hantait de la difficile victoire qu'il allait falloir remporter.

Heureusement, Mme Dalbigny avait l'air de charmante humeur. Tout en sortant de la gare d'un pas lent, elle interrogeait la jeune fille sur son séjour à Mers, parlait copieusement de sa santé et, en fin de compte, annonçait à Simone que, le soir même, elle la ferait dîner avec quelques amis de choix. Elle répéta "de choix" avec un clignement d'yeux si plein de sous-entendus, que Simone en fut un peu saisie.

—Marraine, je suis bien fâchée de n'avoir pas su que vous auriez du monde, car je n'ai que ma robe de voyage dit-elle

d'un ton d'excuse.

—Vraiment? Ah! C'est fâcheux! C'est fâcheux! Tu n'as pas un corsage clair?

—Si, marraine.

—Eh bien, tu le mettras. Je t'excuserai auprès de nos hôtes... Et puis, tu as la chance d'avoir reçu du ciel une figure qui est encore la meilleure parure! Tu n'as pas le droit de t'en glorifier, mais tu peux en être satisfaite... Voyons, raconte-moi ce que tu as fait cet été?

Ce qu'elle avait fait! Le cœur de Simone se prit à battre à larges coups. Était-ce le moment de parler?... Mais comment livrer son cher secret dans cette rue banale où des passants les coudoyaient, où Mme Dalbigny s'arrêtait pour examiner les étalages des marchands de fruits, cherchant du raisin à sa convenance pour le dîner du soir?... Et Simone n'aborda que des sujets indifférents. Jamais plus, elle n'avait compris comment avec Mme Dalbigny il fallait choisir l'heure.

Cet après-midi, la vieille dame n'avait guère l'oreille ouverte à une grave confidence. Elle était toute à ses préparatifs de réception. A peine rentrée, vite, elle s'affaira, morigénant ses domestiques, s'agitant de façon à accentuer, de façon inquiétante, l'excessif coloris de ses joues.

—Marraine, est-ce que je ne puis vraiment vous aider en rien? proposa Simone, non seulement parce qu'elle était l'obligée même mais encore parce que la journée lui semblait un peu longue, enfermée dans cette grande maison de province, calme comme la rue étroite qui l'enserrait, à l'ombre de la cathédrale. Où était la charmante liberté de Mers? et les promenades inoubliables avec René Soraize, qui avaient été l'aube de son bonheur. Jean pérégrinait dans la ville; mais elle, comme de juste, était restée avec Mme Dalbigny, et elle n'osait même s'échapper pour

aller errer dans le jardin que dorait l'automne.

—Tu voudrais m'aider, mon pauvre petit. Tu ne connais rien aux choses de la maison. Laisse-moi faire. Dans un moment, nous allons sortir.

Simone étouffa un soupir de satisfaction. Tout lui semblait préférable à l'inaction où elle piétinait sur place :

—En m'attendant, puisque tu es toute prête, fais un peu de musique pour te distraire, ou regarde les photographies.

—J'aime mieux faire de la musique, si je ne vous gêne pas.

—Oh! pas du tout... Je vais surveiller mon personnel; j'ai des domestiques qui croient tout savoir et quand je ne suis pas derrière eux, ils ne font que des sottises!

Simone passa dans le salon, vaste et froid, dont les meubles de vieux Beauvais étaient correctement disposés en cercle. En toute vérité, elle avait pu dire à René Soraize qu'elle était bonne musicienne, non seulement parce qu'elle possédait la science acquise, mais surtout parce qu'elle avait le sens inné des harmonies et comprenait d'intuition la langue merveilleuse des sons. Sans réfléchir, elle se mit à jouer, puis à chercher les pages, les mélodies que René lui avait demandées le plus souvent... Et le doux passé, si proche et si vivant, la reprit, l'emportant bien loin de ce salon provincial tout glacé, la ramenant dans la gaie petite pièce, tendue de perse claire, où elle avait passé des instants que son coeur n'oublierait jamais...

—Eh! eh! petite fille, tu ne chanta pas comme cela au printemps dernier! fit Mme Dalbigny, qui était rentrée dans le salon sans qu'elle s'en aperçut. Ta voix s'est étendue; mais surtout tu n'avais pas l'air parçillement de croire à toutes les billevesées que tu chantes... Très bien, très bien... Tu deviens mûre pour le ma-

riage, petite. C'est parfait... Tu es d'âge!

Un frémissement secoua Simone. Était-ce cette fois la minute où elle devait parler? Ses doigts tremblèrent sur le piano... Mais entre les portières qui séparaient la salle à masger du salon, le domestique apparut, demandant discrètement :

—Si madame veut bien me dire quel vin je dois monter de la cave?

Simone respira, allégée et rieuse, à l'idée du prosaïque incident qui arrêta la confiance sur ses lèvres. Mme Dalbigny lui dit :

—J'en ai pour un moment, ma petite. Mets ton chapeau. Nous allons sortir. Ce soir, tu nous chanteras quelque chose. Ce sera à merveille!

De nouveau, elle clignait des yeux du même air entendu qui avait déjà intrigué Simone.

Comme elle l'avait annoncée, elle reparut bientôt, et après avoir encore distribué quelques mercuriales, elle partit, emmenant Simone, pour faire de menues courses auxquelles elle attachait une importance capitale. A travers les rues tranquilles, où parfois elles étaient les seules passantes, la marraine et la filleule circulèrent ainsi jusqu'au crépuscule, rencontrant parfois des personnes amies de Mme Dalbigny avec lesquelles celle-ci ne manquait pas de s'arrêter à causer, sans souci d'obstruer ainsi la circulation sur les trottoirs étroits. Quand elles revinrent, le crépuscule d'automne embrumait les lointains, les lueurs du gaz tremblaient déjà toutes jaunes, dans les réverbères, et les tramways étoilaient l'ombre de leurs lanternes éblouissantes.

Jean venait de rentrer; et très allègre, il conta à sa soeur sa visite à la cathédrale, ses promenades à travers le vieux Amiens découpé de canaux qui baignaient

le pied des maisons grises dont l'humidité rongea la pierre. Avec des yeux d'envie, Simone l'écoutait. Il questionna :

—As-tu, au moins, pu parler à ta marraine du grand projet ?

Simone secoua la tête.

—Elle n'avait guère le loisir de m'entendre tantôt. J'ai pensé qu'il serait plus sage d'attendre à demain matin, quand elle n'aura plus d'invités à recevoir. Maintenant il faut que je me fasse un peu belle, avec rien ! pour la contenter.

Simone passa dans sa chambre, et pour obéir au désir de Mme Dalbigny revêtit la blouse de soie souple, d'un rose de Chine, qu'elle avait, à tout hasard, glissée dans sa valise ; puis ayant soulevé d'un doigt alerte les ondes de ses cheveux sombres, capricieusement noués, pour dégager la nuque, elle descendit dans le salon où Mme Dalbigny la faisait appeler... Alors seulement, elle se demanda à quels inconnus elle allait être présentée et une moue plissa ses lèvres à l'idée que ces inconnus avaient bien des chances pour se pas lui sembler fort amusants. Vite, elle ouvrit la porte du salon, entendant résonner le timbre d'entrée qui annonçait quelque nouveau convive.

—Ah ! voilà enfin cette chère enfant ! s'exclama, une voix un peu forte, toute paternelle d'accent.

Et Simone, alors, se trouva en présence d'un prêtre d'une soixantaine d'années qui, sous ses cheveux blancs hérissés en brosse, avait l'air doux, paisible et bienveillant. Près de lui, étaient assis le docteur Lebreuil et sa femme, une grosse personne dont la toilette accusait de visibles intentions d'élégance. Tous deux Simone les avait entrevus dans un précédent voyage, et ils le lui rappelèrent avec force paroles aimables que Mme Dalbigny interrompit pour présenter sa filleule au vieux

prêtre, l'abbé Bourrien, chanoine à la cathédrale. La présentation fut d'ailleurs écourtée, car, de nouveau, la porte du salon s'ouvrait pour laisser entrer une petite femme maigre et blanche, l'air aimable, des bandeaux gris bien lissés sur un regard bleu pâle, comme lavé ; derrière elle, apparaissait un jeune homme élégant et correct de physionomie agréable.

Simone l'enveloppa d'un coup d'oeil satisfait, contente de penser qu'elle n'allait pas devoir passer la soirée uniquement avec des personnes d'âge, comme disait Jean. Celui-ci avait dû faire une réflexion analogue, car il accueillit avec empressement le jeune homme à qui Mme Dalbigny le nommait, après avoir présenté à Simone :

—Mon jeune ami, Guillaume Saran, tout récemment installé à Amiens comme avoué et neveu de notre excellent chanoine :

Le dîner était annoncé.

—Guillaume, vous offrez le bras à Mlle de Broye, n'est-ce pas, commanda Mme Dalbigny, très souriante.

Le jeune homme s'inclina et s'approcha de Simone pour la conduire dans la salle à manger. Sur la table les cristaux étincelaient sous la claire lumière de la suspension, voilée d'un globe rose.

Tous restèrent debout, tandis que le chanoine disait le "Benedicite". Puis, à l'exemple de Mme Dalbigny, chacun prit sa place. Guillaume Saran se trouvait auprès de Simone pour son grand plaisir, car, au premier regard, elle lui avait paru singulièrement charmante, cette Mlle de Broye ; et si correct qu'il fût, il ne put résister au désir de constater si son impression ne l'avait pas trompé. Décidément, il avait bien vu. La filleule de Mme Dalbigny était vraiment une jolie créature avec une drôle de petite figure dont l'expression changeait

à toute minute, lui donnant un imprévu un peu déconcertant, mais savoureux. Et puis comme le rose corail de son corsage allait à sa merveilleuse fraîcheur, éclairant la sombre épaisseur de ses cheveux couleur de la nuit et ses larges prunelles d'un noir velouté...

Simone était bien trop fine, trop femme aussi pour ne pas s'apercevoir de cette admiration qu'elle excitait; et son âme, délicatement aimante, en faisait hommage à l'absent que son souvenir ne quittait pas. Mais rencontrant le regard un peu impérieux de Mme Dalbigny, elle devina que sa marraine souhaitait qu'elle fût une aimable voisine pour Guillaume Saran, et avec son aisance de fille du monde, elle se prit à causer, très simple comme elle l'était toujours mais aussi avec sa vivacité spirituelle et primesautière, avec la fantaisie originale de sa jeunesse. Aussitôt, Guillaume Saran se mit de fort bonne grâce en devoir de lui donner la réplique, quoiqu'un peu dérouté parfois par la prestesse capricieuse et un brin gamine de cet esprit de jeune fille.

Il avait lu beaucoup, voyagé un peu, contemplant de préférence les monuments qu'il aimait en archéologue. C'était un garçon instruit, qui le savait, il disait des choses très justes, un peu banales, d'une évidence claire, bien exprimées, sans couleur. Simone, habituée maintenant à la conversation souple, frémissante d'idées, finement pittoresque de René Soraize, trouvait, à la causerie de Guillaume Saran la monotone précision d'un guide. Lui ne devait rien dire au hasard!

—Alors vous n'aimez ni les paysages?... ni la peinture?... ni la musique?... résuma-t-elle, stupéfaite parce qu'il lui déclarait détester la campagne et n'aller jamais aux grands concerts du dimanche, ajoutant qu'il se contentait de voir, en une

seule fois, le Salon chaque printemps.

Il sourit de l'impétueuse vivacité de l'exclamation.

—J'avoue que je ne suis pas compétent en peinture et que je m'aventure dans les deux Salons uniquement pour n'avoir pas l'air d'un sauvage si l'on en parle devant moi. Quant à la musique, elle m'est agréable dans les opérettes!

—Vous avez raison de ne pas dédaigner les opérettes. Il y en a qui sont, dit-on, de petits chefs-d'oeuvre.

—Vraiment! vous le pensez?... Vous ne vous moquez pas de moi? fit-il, un peu surpris.

Elle le devina perplexe, se demandant si elle plaisantait ou non, et elle eut un petit rire qui sonna tellement clair, qu'elle en fut confuse et regarda, inquiète, vers Mme Dalbigny. Mais celle-ci était, pour le moment, tout occupée à une verte critique du gouvernement, et elle ne semblait plus penser à rien d'autre. Parti en guerre, à son exemple, le docteur, lui aussi, tonnait contre les politiques arbitraires; et il avait l'air si furieux que le chanoine, plein de mansuétude, essayait de l'apaiser, disant des paroles conciliantes que le docteur n'entendait même pas.

—L'abbé, vous êtes faible, vous êtes mou! intervint Mme Dalbigny, courroucée de rencontrer une contradiction.

—Mais, chère madame...

—Il n'y a pas de "chère madame". Je vous dit que si des iniquités sont commises, c'est que le clergé est trop tolérant. Ah! que ne se trouve-t-il dans ses rangs, un nouveau Jacques Clément pour nous délivrer des chefs prévaricateurs!

Mme Dalbigny devenait tragique et les rubans mauves de sa coiffure s'agitaient éperdument sous l'effet de ses mouvements de tête indignés.

Le bon chanoine la regarda suffoqué et répéta.

—Mais... mais, ma chère dame, ce sont là des sentiments antichrétiens ! Notre Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse...

—Peuh!... peuh!... très beau cela, trop beau pour moi ! Je suis pour l'extermination du pécheur!... c'est le plus sûr quand on veut l'empêcher de nuire... Allons, reprenez un peu de pâté de canard et croyez-moi !

Le digne chanoine obéit en ce qui concernait le pâté. Il était de trop longue date le vieil ami de Mme Dalbigny pour ne pas savoir que c'était inutile de la contredire et de la convaincre si elle ne consentait pas à l'être. Doucement, avec le souci de trouver un terrain moins brûlant, il détouna la conversation et se prit à parler des abeilles qu'il élevait avec un soin fervent... Et les yeux pâles de la petite Mme Saran, un peu inquiets pendant que Mme Dalbigny prêchait la guerre sainte, retrouvèrent leur expression calme et souriante. De sa manière discrète, elle se reprit à dire, de temps à autre, des paroles sages que nul ne remarquait, car elle les articulait sans assurance. Les hommes causaient vignobles et cultures. La femme du docteur interrogeait Simone—qui n'en savait mais—sur les modes annoncées pour l'hiver, et Mme Dalbigny observait d'un oeil satisfait la jolie animation de Simone et le plaisir évident avec lequel lui parlait le jeune avoué. Entre les dents, elle murmura :

—Allons, ça va, ça va!...

Et se levant de table, elle donna le signal de regagner le salon. Le chanoine, en hâte, murmura une brève oraison, tandis que le docteur reposait la coupe de champagne dont la mousse trempait en sore son épaisse moustache. On repassa

dans le salon où toutes les lampes étaient allumées et aussi toutes les bougies des candélabres ; de telle sorte que la pièce avait un air de fête qui ravit Simone au point qu'elle confia étourdiment à Guillaume Saran, resté debout près d'elle :

—J'adore la lumière!... Quand je serai chez moi, je tâcherai qu'il y fasse toujours clair comme ici!... Une demi-clarté est étouffante et lugubre... Mieux vaut l'obscurité!

—Vous n'aimez pas l'obscurité cependant?

—Quand j'étais petite, elle m'oppressait absurdement... Maintenant que je suis grande, je la trouve quelquefois douce comme l'intimité...

Il la regarda encore une fois, ne la comprenant pas très bien ; et cela lui donnait un désir aigu et singulier de voir s'ouvrir pour lui sa pensée capricieuse.

—Je crois que vous devez aimer bien vivement des choses très différentes! dit-il.

—C'est vrai... j'aime... oh! ardemment!... la musique, les beaux tableaux, les livres,—ceux qui me prennent toute,—les longues promenades, les fraises, les jours de neige, quand le sel n'en a pas fait encore des jours de boue ; les soirs de printemps, les matinées d'été, les courses en bicyclette, rapides au point que je me sente voler...

Elle s'arrêta court dans son énumération malicieuse. Sa voix avait eu un frémissement car le cher souvenir de sa dernière course folle l'enveloppait comme une bouffée de joie.

Il la considéra, un peu surpris. Pourquoi avait-elle tout à coup ce visage de douceur grave et tendre ? A quoi songeait-elle, devenue silencieuse, sa pensée enfuie bien loin, évidemment?...

La voix de Mme Dalbigny l'arracha à ses réflexions :

—Guillaume, mon ami, allez fumer.

Il protesta :

—Madame, je n'y tiens pas !

—Mais si... mais si. Vous en avez l'habitude. Le docteur fume. Allez lui tenir compagnie un instant. Vous nous reviendrez ensuite et Simone nous fera un peu de musique avant la partie de "trente-et-un"...

Quand Mme Dalbigny avait parlé, bien audacieux eût été celui qui se fût rebiffé devant sa décision. Guillaume Saran, silencieusement agacé, dut accompagner le docteur au fumoir, mais il reparut si vite que les petits yeux fanés de sa mère en devinrent presque grands. Elle avait fait aseoir Simone près d'elle et lui racontait des choses puérides sur son fils qu'elle admirait avec une candeur touchante. De l'autre côté de la cheminée, où brûlait la première flambée d'automne, Mme Dalbigny témoignait au chanoine son mécontentement de la façon dont la chaisière de la cathédrale troublait les fidèles dans leurs prières afin de les faire payer leur chaise.

Elle s'interrompit pour dire à sa filleule, à la vue des hommes qui rentraient :

—Allons, ma petite, au piano. Jouez-nous quelque chose de gentil ou ce que tu chantais cette après-midi...

Dans le coeur de Simone, un désir éperdu jaillit d'échapper à cette exhibition sans intérêt, sûrement, pour ceux qui l'écouteraient et insipide pour elle-même... Mais un refus était impossible, et elle en avait la conscience si nette qu'elle n'essaya même pas de se dérober. Elle eut une moue expressive vers Jean qui la devinait bien ; puis, complaisante, elle commença, non pas ce qu'elle chantait à René Soraize, mais d'indifférentes mélodies, de vieilles chansons où elle ne mettait pas

son âme, mais seulement sa science et son esprit,

Tous d'ailleurs l'écoutaient avec une sorte d'attention recueillie que remarquait le regard malicieux de Jean. Le chanoine dodelinait un peu sa tête chenue au son de la voix fraîche qui le berçait. Le docteur mâchonnait sa moustache, et, tout autant que Guillaume Saran, il contemplait la jolie tête de la chanteuse, le jeu caressant de ses lèvres, l'ombre des cils sur les joues roses.

Mme Saran aussi la regardait, son coeur maternel tressaillant à de confus espoirs ; tandis que la femme du docteur se demandait si elle ne pourrait porter un corsage rose de Chine comme celui de Simone ; et que Mme Dalbigny se disait que la soirée marchait à son gré.

Pour tous, la musique n'était qu'un bruit, agréable parfois... Cependant des applaudissements nombreux remercièrent Simone qui se levait du piano, sa tâche remplie en conscience. Mme Dalbigny paraissait tout à fait contente et l'embrassa sur le front. La partie de cartes alors s'organisa, et ce fut une satisfaction générale. L'innocent "trente-et-un" épanouissait les hôtes de Mme Dalbigny. Guillaume Saran, lui-même, y apportait un tel entrain que, malgré elle, Simone lui demanda, incrédule :

—Cela vous amuse de jouer au "trente-et-un?"

—Oh ! oui, beaucoup, fit-il du même ton où il eût célébré quelque royal délassement.

Elle eut envie de rire et, un instant, elle se laissa distraire par l'enthousiasme des joueurs... Mais, très vite, l'ennui la prit et alors, pendant qu'elle faisait les gestes qu'il fallait, jetait les cartes au hasard, sans souci des complaisants conseils de Guillaume Saran qui s'indignait de ses

fautes, elle laissa tout son coeur s'enfuir vers l'absent; elle eut le ressouvenir de leurs soirées de causerie sur la plage ou dans le salon aux tentures fleuries...

—Simone, Simone! Mais tu ne fais pas attention du tout, gronda la voix mécontente de Mme Dalbigny. Tu entasses des sottises!

Elle devint toute rouge comme un bébé pris en faute et marmotta, confuse:

—C'est vrai, marraine, je joue très mal! Je vous demande pardon.

De son mieux, elle s'appliqua pour réparer ses méfaits. Mais comme Jean, dont les yeux s'ensommeillaient à cette partie monotone, elle eût volontiers jeté un cri de joie quand elle vit apparaître le chocolat qui annonçait la fin de la soirée.

IV

Mme Dalbigny n'était pas matinale, et Simone avait eu le temps d'arpenter maintes fois le petit jardin, énervée par l'idée de l'entretien qu'elle allait avoir, quand la voix de sa marraine l'appela d'une fenêtre du premier étage:

—Simone, Simone!... Viens donc me trouver dans ma chambre, ma petite. Je voudrais causer un peu avec toi!

—Je viens, marraine.

Si vaillante qu'elle fût, la jeune fille avait pâli. L'heure enfin était venue de lutter pour conquérir son bonheur. Elle eut une muette prière, puis elle monta comme elle y était invitée.

Souriante sous ses papillottes, Mme Dalbigny paraissait, heureusement, en excellentes dispositions.

—Ah! ah! petite fille, les jardins de province vous séduisent, ce me semble. Je suis allée vous chercher dans votre chambre et l'oiseau s'était déjà envolé! Pourtant, ma petite fille, j'ai une communica-

tion à te faire. Car, tout à l'heure, je viens de recevoir une lettre de mon vieil ami le chanoine... Tu as fait sa conquête, ma chère.

—Ah! tant mieux, dit Simone distraitement, trop émue pour chercher de vaines phrases de politesse. Il a été bien aimable pour moi.

—Dame! tu as fait sa conquête, je te le répète, et qui plus est, qui mieux est en la circonstance, celle aussi de son neveu, le fils de ma bonne amie Saran... ce que je souhaitais fort!

Simone devint pâle comme une petite vierge de cire. Sa confuse intuition ne l'avait pas trompée la veille. Ce qu'elle avait redouté se réalisait. Mme Dalbigny avait un projet pour elle... La situation s'aggravait.

—Marraine, commença-t-elle.

Mais une exclamation de Mme Dalbigny l'interrompit:

—Bonté du ciel, ma petite fille, comme te voilà sans couleur! Il n'y a pas de quoi te saisir ainsi. Je ne veux que ton bonheur... Toujours je t'ai dit que, quand l'heure serait venue, je le préparerais... C'est pourquoi, hier, j'ai tenu à te faire dîner avec Guillaume Saran. Il vient d'acheter à Amiens une bonne charge d'avoué; il est d'excellente famille, parfaitement élevé; il a fait de brillantes études chez les Pères et a des sentiments irréprochables. Je l'ai connu gamin et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'ai étudié et je suis convaincue qu'il sera un mari modèle. Aussi, je te le destinais depuis longtemps déjà, tout en craignant que sa mère n'eût pour lui des projets arrêtés... Par bonheur, il n'en est rien! Elle t'a trouvée charmante, hier soir... J'ai un mot d'elle, ce matin; elle me prie de m'enquérir de ta propre impression.

Simone, bien des fois déjà, avait eu

l'occasion de constater que ce que Mme Dalbigny voulait, elle le tenait pour réalisé, sans nul souci de ce qu'en pouvaient penser les autres. Pourtant il y avait une sorte de stupeur dont le regard qu'elle attachait sur la vieille dame qui disposait d'elle avec cette désinvolture, sans même lui demander si elle souhaitait faire ainsi le don d'elle-même... Tout à coup, il lui semblait qu'en elle, toute affection était morte pour Mme Dalbigny... Courageusement, elle tenta de dominer cette impression pour se souvenir seulement de la preuve d'intérêt que lui donnait, somme toute, sa marraine, en cherchant à lui faire un mariage honorable.

—Marraine, vous êtes bien bonne de vous être ainsi occupée de moi... Je vous en suis très reconnaissante... Mais...

—Mais quoi? interrompit Mme Dalbigny, stupéfaite que cette enfant se permit d'élever une objection. Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que Guillaume ne te plairait pas? Tu serais bien difficile, ma petite. Hier, d'ailleurs, tu m'avais l'air de causer assez volontiers avec lui!

—Il paraît, c'est vrai, très aimable, très bon; sa conversation est agréable et je suis bien désolée, marraine, de ne pouvoir accueillir sa demande comme vous le souhaitez... comme elle le mérite...

Mme Dalbigny se redressa dans son fauteuil et mit fiévreusement ses lunettes. Ses sourcils s'étaient froncés; elle avait l'air furieux.

—Tu ne peux pas?... Comment! tu ne peux pas?... Et me feras-tu la grâce de me confier pourquoi?... Est-ce que, par hasard, tu imaginerais de te faire nonne comme ta soeur?

Elle était très rouge, un peu haletante sous le coup de son irritation.

—Non, marraine, je n'ai pas le moindre désir d'entrer au couvent... Mais le ma-

riage auquel vous avez eu la bonté de penser pour moi est impossible... parce que c'est un autre que je désire faire.

—Ah! un autre... Vraiment?... vraiment?...

Mme Dalbigny respira avec force. Elle contemplait Simone d'un oeil foudroyant, suffoquée que cette petite fille osât avoir un avis à elle, autre que le sien...

—Vraiment, tu arranges ainsi ton avenir, à ton gré, sans daigner même me demander avis. Ma parole! c'est inouï ce que sont les enfants aujourd'hui!... Et quel est l'heureux mortel que tu as distingué?

—Il est professeur et écrivain.

—Des métiers de meurt-de-faim... Ecrivain, une jolie profession!... A notre époque, les écrivains ne savent être que des corrupteurs, des agents de démoralisation... Bien entendu, tu vas me dire que ton héros fait exception... Enfin où as-tu trouvé ce merle blanc?...

Les traits de Simone s'étaient un peu contractés et ses yeux semblaient plus noirs et plus larges encore dans son visage sans couleur.

—J'ai rencontré M. Soraize cet été à Mers.

—Ah! bien... Une amourette de bains de mer que tu prends au sérieux. Il a de la fortune ton professeur?

—Non, marraine, pas du tout; pas plus que moi!... Son père qui était ingénieur s'est ruiné avec des inventions scientifiques, et lui, il vit de son travail. Dans quelques années seulement, il touchera les revenus d'une maison qui lui appartient, mais dont il emploie, en ce moment, les intérêts à acquitter une dernière dette de son père.

—Et c'est un pareil mariage que tu imagines de vouloir faire?... Mais tu es

folle, mon enfant. C'est insensé, insensé!!! Tu en as parlé à ton père et à Anne?

—Oui, marraine, ils savent...

—Et ils approuvent?

—Ils regrettent comme vous et comme moi que M. Soraize n'ait pas plus de fortune, car c'est toujours bien plus commode et plus agréable d'en avoir!... Mais ils pensent que...

—Que je te doterai et qu'ainsi tu pourras aider ton professeur à se nourrir?... Eh bien, ma chère, oubliez vos petits arrangements, car je ne m'y prête pas... Jamais, tu m'entends, "jamais", tu n'auras de moi, même un sou, pour un stupide mariage que je désapprouve absolument! Et si, contre mon opinion, tu persistes à le faire, tu peux être certaine que j'annulerai toutes mes dispositions testamentaires à ton égard!... Je t'en prévient carément!

Simone se redressa. En cette minute, même dût-elle à ce prix, renoncer à devenir la femme de René Soraize, elle n'eût pas accepté un centime de Mme Dalbigny. La voix frémissante, elle articula avec effort:

—Marraine, je vous en prie, ne dites pas des choses qui me rendraient impossible à l'avenir de vous témoigner de l'affection. Il me semblerait que dans tous mes actes vous verriez toujours de l'intérêt. Je ne vous demande rien... oh! rien!! et je n'ai pas fait les misérables calculs que vous me prêtez, je vous le jure bien! Il ne s'agit pas de votre fortune en ce moment, mais seulement d'un mariage que je souhaite de tout mon coeur avec un homme que...

Elle s'arrêta un peu, redoutant d'évoquer son jeune amour devant cette femme prête à le bafouer. Mais elle se domina et, fièrement, elle acheva:

—Avec un homme que j'aime et qui mé-

rite toute la foi que j'ai en lui. Marraine, consentez à le voir et vous en serez convaincue!

—Ah! ça, tu perds la tête!... Moi, que je voie ce garçon?... Jamais, jamais, je ne t'encouragerai, même de la façon la plus indirecte, à faire un mariage inqualifiable!... Alors que j'avais la bonté de t'en préparer un autre que tu ne pouvais rêver meilleur... Un mariage parfait, qui aurait été ma joie, qui t'assurait un avenir plein de sécurité et te fixait à Amiens, près de moi, de façon à ce que tes enfants grandissent sous mes yeux... Et à tout cela, il me faudrait renoncer parce qu'il a plus à une fillette de s'amouracher d'un garçon qui lui a fait de la littérature en regardant la lune... Ah! mais non!!! Ma chère, tu m'écouteras ou tu t'en repentiras, c'est moi qui te le dis!

Les mains de Simone se joignirent instinctivement. Une sorte d'indignation la faisait frémir, jetant dans tout son être le seul désir de s'enfuir loin de cette femme brutalement égoïste et autoritaire. Pourtant, elle murmura suppliante:

—Marraine, je vous en conjure encore, ne parlez pas sans savoir à qui...

—Ah! tu trouves que je parle sans savoir, interrompit Mme Dalbigny avec violence, ne laissant pas Simone achever sa phrase imprudente... Alors, tu me prends pour une vieille femme stupide?... C'est complet... Dans ce cas, il est bien inutile que nous poursuivions davantage cette conversation. Si tu t'entêtes dans ton projet ridicule...

—Marraine, il n'est pas ridicule de vouloir son bonheur!!

Mme Dalbigny, avec des mains qui tremblaient, frappa la table de son journal plié.

—Ton bonheur!... Tu peux y compter sur ton bonheur, dans un ménage misé-

ble, avec des enfants à élever, à faire instruire, soigner, etc., etc. Ah! ma petite, laisse les vieilles gens être sages et prudents pour les jeunes... Crois-en mon expérience... Renonce raisonnablement à ta fantaisie de gamine sentimentale et accepte le mariage que je veux pour toi, ne cherchant que ton bien. En somme, puisque tu ne peux avoir une bien grande affection pour lui... Mets-y un peu de bonne volonté et tu oublieras aisément avec Guillaume Saran.

Les prunelles étrangement sévères, Simone contemplait Mme Dalbigny.

—Alors, je reprendrais ma parole pour faire un riche mariage?... Ce serait tout à fait honorable et me mériterait votre estime et celle de tous les gens dont l'opinion compte!...

—Ta parole?... Tu as donné ta parole?... sans me rien demander, me rien dire à moi, ta marraine, qui me suis toujours généreusement occupée de toi et ne songeais qu'à ton avenir!... Tu avais un mariage décidé et tu n'as pas daigné m'en faire part, comme c'est l'usage, même à l'égard des étrangers!

—Marraine, dès hier, je voulais vous parler de mes fiançailles, toutes récentes, mais vous étiez trop occupée... Je vous aurais alors raconté comment, il y a quelques jours à peine, M. Soraize m'a parlé. C'est moi qui ai demandé à père de me laisser vous annoncer moi-même un projet de mariage qui me rendait très heureuse.

—Parce que tu savais bien, et ta famille aussi, que je le désapprouverais complètement et m'y opposerais de toutes mes forces... Pour conclure, ma chère, retiens ceci :

Elle s'interrompt encore, cherchant à renouveler le souffle qui lui manquait, tant la colère la bouleversait.

—Ecoute-moi bien, Simone... Tu me connais; tu sais que je ne change pas d'avis à tous les vents... Je n'ai pas d'autorité sur toi; je ne puis donc t'interdire d'épouser cet écrivain sans le sou si ton père a la faiblesse de donner son consentement... Mais si tu négliges ainsi ma désapprobation formelle, je te préviens, une dernière fois, que ni d'aujourd'hui, ni dans l'avenir, tu n'auras rien à attendre de moi!... Au contraire, si tu consens au mariage que je désire, je te déconsidérerai dès aujourd'hui comme ma fille et mon testament te le prouvera dans la suite... C'est bien clair.

Simone eut un faible geste d'épaules. Son jeune visage, altéré par l'émotion, semblait mûri de quelques années, tant l'expression en était grave :

—Me croyez-vous donc assez vile, marraine, pour faire de mon mariage une affaire d'intérêt?... Sans doute M. Saran a toutes les qualités, tous les mérites que vous dites; mais, pour moi, c'est un étranger, rencontré alors que j'aime un homme que je considère comme mon fiancé, et à qui, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne ferai pas l'injure de me reprendre parce qu'il est pauvre!

—Folie!... Billevesée que tout cela ! C'est du roman tout pur et la vie n'est pas un roman... Que tu penses vraiment tout ce que tu viens de me déclarer, c'est de ton âge, ça t'amuse... Mais plus tard, —trop tard! peut-être... — tu comprendras que c'était pur enfantillage de te buter sur de pareilles idées! Je n'insiste plus... Tu vas retourner chez toi; tu répéteras mot pour mot à ton père et à ta soeur ce que je t'ai dit et, dans huit jours, tu m'enverras la réponse définitive, après avoir réfléchi et causé avec eux... J'attendrai, moi, cette réponse, pour ôter toute espérance à ma vieille amie et à

son fils. Tu peux maintenant te retirer... Je te retrouverai au déjeuner, dans une demi-heure.

—Bien, marraine, dit Simone avec effort. Puisque vous le souhaitez, je vous écrirai dans huit jours.

—Mais tu penses que ta réponse sera la même qu'aujourd'hui? fit Mme Dalbigny, avec emportement.

—Heureusement pour moi, oui, marraine.

—A ton aise, ma fille. Mais je te jure que tu le regretteras!

Simone ne répondit pas un mot et sortit. Elle était brisée comme jamais peut-être elle ne l'avait été de sa vie. Pourtant il n'y avait pas une larme au fond de ses yeux étincelants; et tout son cœur s'élançait avec une tendresse passionnée vers le père, la soeur aînée qui avaient si généreusement accueilli son rêve. Désormais, elle ne pourrait traverser d'heure plus pénible que celle qu'elle venait de connaître. Elle le sentait bien... C'était pour l'amour de celui à qui elle avait donné sa vie, qu'elle venait de souffrir ainsi; si elle en éprouvait une sorte d'amère douceur.

Jean la trouva dans le jardin où elle marchait d'un pas machinal, toute pâle encore, la même fièvre dans les yeux, ses traits ardant leur étrange expression de sévérité... Il s'exclama, saisi:

—Simone, qu'est-ce que tu as?

Elle eut un sourire amer qui crispa ses lèvres.

—J'ai causé avec marraine.

—Et ça n'a pas marché comme tu voulais, ma pauvre chérie!

Il y avait tant d'affection dans l'accent du jeune garçon que, soudain, les yeux de Simone s'embrumèrent de larmes, dans une détente brusque de ses nerfs. Jean

s'en aperçut et il passa la main sous le bras de sa soeur.

—Simone chérie, ne te fais pas de chagrin, va! Vous vous tirerez bien sans elle, René et toi. Il a beaucoup de talent et il va gagner vite assez d'argent pour que vous puissiez entrer en ménage!...

Il parlait avec tant de conviction que Simone sentit sa détresse moins amère... Mais de toute son âme douloureuse, elle souhaitait la présence d'Anne. Elle eût voulu se blottir dans ses bras, sangloter contre sa poitrine, entendre ses paroles fortifiantes, pleines de tendresse... Ce viatique, il le lui fallait attendre quelques heures encore.

Le déjeuner fut pénible; Mme Dalbigny très rouge, les sourcils froncés, mangeait sans un mot. Simone faisait semblant de goûter aux plats qui lui étaient présentés; et Jean, après quelques essais courtois pour entamer une conversation, se tut devant le mutisme de Mme Dalbigny et dévora l'excellente cuisine du "cordon bleu" amiénois...

Jusqu'à l'instant du départ, la vieille dame ne fit plus même allusion au dissentiment qui s'était élevé entre elle et sa filleule. D'ailleurs, le déjeuner à peine achevé, la visite de Mme Saran avait été annoncée et Simone, tout juste, avait eu le temps de s'échapper, après avoir reçu, pourtant, un chaleureux bonjour de la bonne dame que sa fuite paraissait désorienter fort.

La conférence entre Mme Dalbigny et son amie était à peine achevée quand Simone et son frère apparurent pour prendre congé. Avec une politesse glacée, Simone commença quelques paroles de remerciement. Peut-être, si sa marraine avait trouvé un mot à lui répondre, elle aurait eu un élan qui les eût rapprochées. Mais Mme Dalbigny paraissait être sor-

tie plus farouche encore de sa conversation avec Mme Saran. A peine, elle effleura le front que Simone lui tendait correctement; et la voix dure, elle dit seulement à la jeune fille:

—J'attendrai ta décision d'aujourd'hui en huit.

V

—Une dépêche pour Mlle Anne, annonça discrètement l'ordonnance, entrant dans le salon où Simone accueillait René Soraize qui arrivait pour le dîner.

—C'est bien. Mlle Anne n'est pas encore rentrée. Posez la dépêche sur la table, fit Simone un peu impatiente.

Depuis vingt minutes que René était là, elle n'avait pu encore "l'avoir à elle toute seule", comme elle disait. Le colonel était resté un moment à causer; et maintenant qu'il venait de passer dans sa chambre, c'était l'ordonnance qui les dérangeait. Or, Simone était jalouse des instants qui lui étaient donnés par son fiancé, car ces instants étaient toujours comptés. En effet, la vie de Paris, occupée, plus même qu'occupée, de René Soraize, l'avait repris; et dans son impérieux désir d'arriver aussi vite que possible à se créer son foyer, il avait, en plus de ses travaux habituels, accepté un poste de secrétaire dans une importante revue littéraire. De telle sorte que ses heures de liberté étaient bien rares.

—Vous vous tuerez!... C'est insensé de travailler comme cela! répétait Simone, consternée de voir son incessant labeur.

Mais lui riait, fort de son énergie d'homme de volonté devant la lutte; et baisant les mains de sa petite fiancée, il disait.

—Mais non, mais non, chérie... Ne vous tourmentez pas. Je suis capable d'en faire bien d'autres. D'ailleurs, en ce moment,

avec l'espoir que vous m'avez donné, il me semble que je soulèverais des montagnes.

Et elle, heureuse, tranquillisée par son assurance, riait aussi, en murmurant:

—N'essayez pas, René, surtout!... Et si je peux vous aider, dites-le-moi.

Ce n'était pas seulement en paroles qu'elle s'appropriait à aider son fiancé, et plus tard son mari. Comme elle était une femme courageuse et résolue, dès son retour à Paris, elle avait demandé à sa soeur de lui faire travailler le dessin assez sérieusement pour qu'elle devint capable, elle aussi, dans la suite, de faire des illustrations. Ainsi, elle apporterait sa part dans les modestes revenus de leur ménage.

A la suite de son pénible voyage à Amiens, elle avait scrupuleusement raconté à Anne toute sa conversation avec Mme Dalbigny. Et Anne, comme elle-même, comme le colonel, n'avait pas même, une seconde, mis en question la possibilité de satisfaire à l'égoïste volonté de Mme Dalbigny. Son opposition, tous l'avaient d'ailleurs prévue, dès la première heure; mais, comme ils la tenaient pour mauvaise, ni le colonel ni Anne ne s'y étaient arrêtés, ayant jugé René Soraize digne de la confiance que lui avait accordée Simone. Comme Mme Dalbigny l'avait voulu, dans la semaine après son retour, la jeune fille lui avait écrit une lettre où elle avait mis tout son coeur, disant et son désir d'obtenir l'approbation de sa marraine et son regret de lui avoir causé une déception, mais aussi sa résolution de devenir la femme de René Soraize. Elle n'avait pas reçu de réponse. Et depuis lors, près de deux mois avaient passé...

—Ma petite fiancée chérie, je vous prive peut-être d'une fortune! avait murmuré René, quand elle lui avait, confiante,

raconté la scène avec sa marraine. Si j'avais été moins égoïste...

—Si vous m'aviez moins aimée, avait-elle corrigé doucement, avec un regard de joie.

—Si je vous avait moins... adorée, petite Simone, c'est vrai, je n'aurais pas parlé au bois de Cise et vous auriez pu épouser le jeune et riche avoué...

—Et vous vous seriez bien consolé, n'est-ce pas, de n'avoir pu avoir, pour femme, Simone de Broye!

—Jamais, vous m'entendez, "jamais" je ne me serais consolé de vous avoir perdue!... C'aurait été, je le sais, le regret de toute ma vie!

—Alors tout est parfait ainsi! concluait-elle, joyeuse. Si seulement, vous ne vous fatigiez pas autant!

Cette idée de la fatigue de René, qu'elle voyait toujours menacé de fièvre cérébrale ou de méningite, était la hantise de Simone. Et ce soir-là, tandis que délivrés enfin de toute présence étrangère, ils bavardaient intimement, assis devant le feu, elle examina avec avidité à la lueur des flammes, le visage de son fiancé.

—Alors, René, vous me promettez, la vérité "vraie", que vous n'avez pas eu mal à la tête cette semaine?

—Pas du tout, ma petite aimée, je vous le promets. Soyez en paix et parlons de vous, que je n'ai pas vue depuis quatre jours. C'était bien long!

Avec amour, il la contemplait, toute rose d'avoir été battue, dans l'après-midi, par l'air glacé de novembre. Le reflet du foyer frôlait sa blouse de soie blanche, allumait des éclairs sur les menus souliers vernis qui cherchaient la flamme, baignait de clarté les beaux cheveux d'ombre, le menton résolu et fin, les lèvres souples que le sang empourprait. Et tous deux se sentaient très heureux, seuls dans ce

salon hospitalier, fleuri de violettes, où la lumière était discrète sous le voile rose de l'abat-jour.

Brusquement, Simone releva sa tête un peu penchée vers les braises incandescentes; car, encore une fois, quelqu'un entra dans le salon. C'était Anne, en tenue de sortie, enveloppée dans sa veste de fourrure. Sous la voilette, ses yeux et ses lèvres eurent un sourire très bon vers les deux jeunes gens qui s'étaient levés pour venir à elle.

—Eh bien, les enfants, vous causez sagement au coin du feu?... Il fait bon chez vous! Dehors c'est glacial, ce soir.

—Anne chérie, viens vite te chauffer.

—C'est-à-dire que je vais tout de suite ôter mon chapeau, car le dîner va être annoncé.

—Ah! j'oubliais... Anne, il y a là une dépêche qui est arrivée tout à l'heure pour toi.

—Une dépêche?...

Elle jeta son manchon sur la table, troublée par l'inquiétude vague qu'éveille trop souvent la vue d'un billet bleu.

Simone et René s'étaient remis à causer, debout devant la cheminée. Une sourde exclamation d'Anne leur fit soudain tourner la tête.

—Simone, quelle nouvelle!... Ta marraine a été frappée ce matin d'une congestion très grave. Nous sommes demandées tout de suite!

—Oh!!! fit Simone saisie.

Anne, un peu pâlie, continuait, avec un regard vers la pendule:

—Quelle heure est-il?... Sept heures. Il doit y avoir un train ce soir. M. Soraize, je vais vous envoyer l'"Indicateur" et vous aurez l'obligeance d'y regarder, pendant que je vais parler à mon père. D'après la dépêche, nous n'avons guère une minute à perdre.

Tout bas, Simone laissa échapper :

—Ah! René, notre pauvre soirée!

Elle avait été trop détachée de Mme Dalbigny par leur dernière entrevue pour éprouver, à son égard, plus que la pitié éveillée par le malheur d'un être qui souffre.

Il dit, caressant les larges ondes des cheveux noirs :

— Chérie, nous retrouverons d'autres soirées pour remplacer celle-ci... Maintenant, il faut songer à être bien vite auprès de votre marraine, puisque les instants semblent comptés... Pensez que, peut-être, elle regrette sa dureté, se sentant très mal...

—Pauvre, pauvre femme! murmura Simone, bouleversée par la pensée d'une mort possible à laquelle, tout d'abord, elle n'avait pas songé.

Anne revenait, ayant vu l'heure du premier train dans la soirée. Tout de suite, elle avait fait télégraphier l'annonce de leur arrivée à Amiens afin qu'on les attendit et elle envoyait Simone faire, en hâte, de menus préparatifs...

Tout cela était si soudain qu'à la jeune fille se sentait envahie par la sensation de se mouvoir en un rêve très pénible dont elle ne parvenait pas à se réveiller.

Comme dans un cauchemar, elle se vit emmenée vers la gare; elle sentit sa main serrée fortement par celle de René, qui lui murmurait de bonnes paroles de tendresse; elle reçut les baisers de son père et de Jean; puis, à travers la nuit glaciale, elle se trouva emportée, blottie contre sa soeur, contemplant à travers la vitre voilée de buée, de vagues silhouettes d'arbres, de maisons qui fuyaient sous son regard.

Quand elles entrèrent en gare d'Amiens un peu avant minuit, elles trouvèrent sur le quai, le domestique de Mme Dalbigny,

qui les attendait.

—Eh bien! quelles sont les nouvelles? questionna Anne rapidement.

—Très mauvaises, mademoiselle. Madame ne parle plus. Le médecin dit qu'il ne pense pas qu'elle passe la nuit.

Simone frissonna. Vraiment, elle eût voulu, de toute son âme, pouvoir rendre à la pauvre femme la vie qui lui était enlevée. Elle ne se souvenait plus de ses dures paroles dans leur dernière entrevue, de l'adieu glacé, mais des jours où Mme Dalbigny avait été bonne pour elle. Et tandis que la voiture les conduisait vers la grande maison, elle se rappelait la souriante humeur avec laquelle, deux mois plus tôt, sa marraine écoutait ses récits sur Mers, alors que toutes deux revenaient de la gare. Si elle avait impitoyablement repoussé René Soraize, c'est qu'elle ne le connaissait pas...

La voiture s'arrêta. Le domestique ouvrit la rand'porte. En haut de l'escalier, une religieuse demanda, d'une voix sans timbre :

—Ce sont ces dames?

Le cercle lumineux d'une lampe qu'elle tenait à la main détachait son ombre sur la muraille.

—Ma soeur, arrivons-nous à temps? murmura Anne.

—Oui, madame, mais bien juste... Madame ne vous reconnaîtra pas. C'est la fin.

—Elle a été atteinte quand?

—Ce matin, par le froid... Elle a voulu sortir, bien qu'on l'ait prévenue que la température était terrible. On l'a ramenée sans connaissance. Elle a retrouvé un peu ses esprits et elle a dit quelques mots... "Voir Simone... Testament..." Je crois bien qu'elle aurait voulu ajouter quelques paroles, mais elle n'a pas pu. Elle a seulement répété plusieurs fois les mots que

je vous dis. Et puis, elle n'a plus parlé. Sa femme de chambre a déclaré que Mlle Simone était sa filleule. Alors, nous vous avons envoyé la dépêche.

La religieuse expliquait tout cela, de sa voix tranquille et douce, arrêtée au seuil de la chambre, cette chambre où Simone avait passé une heure si cruelle!

—Chérie, soit courageuse, lui murmura Anne, qui voyait son visage creusé par l'émotion,

Elle inclina la tête, et se raidissant par un sursaut de volonté, elle suivit Anne dans la chambre. Alors elle aperçut, renversé sur l'oreiller, le visage contracté de Mme Dalbigny, dont les paupières étaient closes.

Instinctivement, elle se laissa glisser à genoux et tout bas, le coeur étreint par l'angoisse et la pitié, elle murmura sans penser :

— Ah! marraine, marraine, dites-moi que vous n'êtes plus irritée contre moi!... Vous m'avez appelée... Je suis là, près de vous!..

Mais les yeux restèrent fermés, les traits inertes; seules, les mains s'agitaient d'un geste machinal.

Des mots de prière montèrent aux lèvres de Simone. De toute son âme, elle les disait, demandant avec la foi des jeunes, une guérison impossible.

Anne, qui observait le visage de Mme Dalbigny, se pencha vers elle :

—Chérie, il ne faut pas rester plus longtemps dans la chambre... Viens avec moi...

Et Simone était si brisée d'émotion, que, docile comme un enfant, elle se leva et se laissa emmener dans une autre pièce...

Quand, le lendemain, elle ouvrit les yeux, la dernière minute était venue pour Mme Dalbigny.

La cérémonie funèbre eut lieu en grande solennité, le deuil conduit par le colonel de Broye. Dans la foule des assistants, Simone reconnut au passage la petite Mme Saran, dont les yeux pâles étaient pleins de larmes, et son fils qui, digne et froid, la salua cérémonieusement.

Elle, d'ailleurs, n'y prit point garde. Elle n'avait plus qu'une pensée: retourner vite à Paris où l'attendait René, oublier près de lui les souvenirs funèbres qui la hantaient.

—Ainsi, Anne, nous repartons à quatre heures?...

—Oui, mon petit. J'ai encore quelques arrangements à prendre, puis je vais te rejoindre pour terminer les sacs de voyage. Veux-tu les commencer en m'attendant?...

Anne, appelée au dehors, sortit rapidement du salon et Simone se préparait à lui obéir, quand la porte s'ouvrit discrètement et la voix du domestique prononça :

—Si monsieur veut entrer, je vais prévenir le colonel et Mmes de Broye.

Simone bondit hors du fauteuil où elle était demeurée songeuse. Mais il était trop tard pour fuir. Le visiteur, un homme d'une cinquantaine d'années, avec des favoris risonnants, entra, et, l'apercevant, l'arrêtait du geste, tout en s'inclinant devant elle :

—Mademoiselle Simone de Broye, sans doute.

—Oui, monsieur.

—Alors, mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour demeurer, car j'ai à vous entretenir ainsi que monsieur votre père. J'étais le notaire de Mme Dalbigny, Maître Debuc.

Simone, étonnée, s'assit, indiquant un siège au notaire. Il y eut un silence. Maître Debuc semblait méditer; mais ses pe-

tits yeux gris, très vifs, observaient Simone, pensive, son jeune visage nimbé par le rayon de soleil qui filtrait à travers la dentelle des rideaux.

Le colonel arrivait, puis Anne. Les présentations faites, Maître Debuc reprit :

—Mesdames, colonel, je ne veux pas vous retenir, sachant que vous partez cette après-midi. Mais je devais vous faire une communication avant que vous ne quittiez Amiens. Mme Dalbigny a laissé un testament dont la teneur intéresse Mlle Simone de Broye, ici présente, je crois.

—M'intéresse, moi? jeta Simone stupéfaite.

—Oui, mademoiselle. Ce testament a été déposé à mon étude par Mme Dalbigny, il y a une année.

Maître Debuc s'arrêta un peu et feuilleta des papiers dans sa serviette entr'ouverte. Simone, effarée, le contemplait. Anne et le colonel attendaient. Il continua, étirant ses favoris d'un geste qui paraissait lui être familier :

—Ce testament m'a donc été remis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je suis charmé, mademoiselle... —il salua Simone—de vous annoncer que vous êtes héritière des bijoux et mobilier de Mme Dalbigny, plus d'une somme de cinq cent mille francs à valoir sur la totalité de sa fortune; les cent mille francs restant, affectés à un cousin éloigné de ma cliente. Le testament dont je vais vous donner lecture éclairera votre religion, bien mieux que toutes mes paroles.

Il prit une feuille, et la voix monotone, l'articulation nette, il commença la lecture de l'acte. Simone ne l'entendait même pas. Elle ne comprenait qu'une chose, incroyable, inouïe!... Elle n'était plus pauvre. La misérable question d'argent ne la séparait plus de René Soraize à qui elle allait avoir la joie de rendre un peu

de sa fortune... Etait-ce vraiment une réalité, ce bonheur soudain, qui venait ainsi à elle?... Saisie, elle regardait son père et Anne qui, eux, écoutait, attentifs. Le notaire se tut et Simone rencontra les yeux de sa soeur un peu humides, qui lui souriaient, tout pleins d'une infinie tendresse.

—Anne, c'est vrai? fit-elle naïvement.

—Ce que monsieur vient de t'annoncer?... C'est vrai, mon enfant chérie.

—Mais, Anne, père, vous vous souvenez bien de ce qu'avait dit et écrit marraine... Je ne comprends pas... monsieur...

Elle se tournait d'un élan impérieux vers le notaire qui souriait, lui aussi :

—Monsieur, vous ne vous trompez pas?

Il se mit à rire franchement.

—Mademoiselle, il n'y avait pas là matière à erreur de ma part, car ma seule mission était de vous transmettre un testament absolument inattaquable.

—Mais c'est que...

Elle hésita un peu; puis spontanée, elle articula, pour être délivrée de tout scrupule :

—C'est que ma marraine avait été fort contrariée de ce que je souhaitais faire un mariage autre que celui qu'elle voulait pour moi... Elle m'avait déclaré, qu'en ces conditions, elle me déshériterait... Alors, je ne m'explique pas...

Maître Debuc réfléchissait, le visage rembruni.

—Il y a longtemps que Mme Dalbigny vous avait fait connaître cette décision?

—Six semaines, près de deux mois

—Je l'ai revue une fois depuis ce temps. Elle ne m'a pas parlé d'annuler le testament qu'elle m'avait confié et je ne sache pas qu'elle en ait fait un autre... Je crois, mademoiselle, que vous pouvez en tout repos de conscience, accepter l'héritage de Mme Dalbigny.

Et, derechef, il sourit à Simone qui paraisait l'avoir conquis...

—...Elle avait dû parler dans un moment d'irritation; mais ensuite, elle n'a pas voulu mettre sa menace à exécution. Selon toute vraisemblance, avec le plein consentement de Mme Dalbigny, vous pouvez accepter la fortune qu'elle vous destinait l'an dernier... D'ailleurs, elle vous a appelée à son lit de mort, ce qui indiquerait qu'elle ne vous tenait plus rigueur.

Ce notaire était un homme d'expérience; il devait dire la vérité... Ah! que c'était exquis de le croire!... Et comme le colonel le reconduisait, follement, Simone se jeta dans les bras de sa soeur avec un cri:

—Oh! Anne, comme c'est bon que marraine ait été bonne!

VI

René Saraize avait appris "l'incroyable nouvelle", comme disait Simone, ravie. Mais à l'extrême surprise de la jeune fille, il en avait paru consterné et avait osé lui déclarer qu'elle était maintenant trop riche pour un pauvre diable comme lui, qu'il devait lui rendre sa parole... Des absurdités, enfin, avait vertement déclaré Simone, qui d'abord stupéfaite, puis tout ensemble exaspérée et tendre, avait averti son fiancé que s'il prétendait la repousser, parce qu'une circonstance imprévue cessait de la classer parmi les heureuses petites filles sans dot, épousées pour elles-mêmes, alors elle écrirait au notaire qu'elle renonçait à l'héritage de sa marraine.

Après de longues et douces conversations, René s'était soumis à la volonté aimante de sa petite fiancée, se jurant, à part lui, de poursuivre le labeur acharné auquel il était résolu quand il pensait de-

voir supporter, seul, les charges d'un ménage peu fortuné.

Leur mariage devait avoir lieu après Pâques, pendant les quelques jours de vacances qu'aurait René; et, depuis lors, Simone vivait en plein ciel, reconnaissante à la vieille femme qui leur donnait leur bonheur plus proche.

En souvenir d'elle, dans sa chambrette de jeune fille, Simone avait réclamé, parmi les meubles dont elle héritait, le curieux bureau ancien que, tout enfant, elle admirait dans la chambre de Mme Dalbigny. Il lui était arrivé la veille même. Et ce dimanche-là, au retour de la messe, en attendant René Saraize, elle s'amusait à examiner le vieux petit meuble, à en ouvrir les multiples tiroirs, à simple serrure et à secret. Il lui avait été envoyé tel qu'il avait été enlevé, tout fermé, de la chambre de Mme Dalbigny; car elle y retrouvait des notes, des papiers récemment datés, des lettres que, délicatement discrète, elle mettait de côté. Dans un tiroir, il y en avait signées d'elle, des lettres d'enfant griffonnées avec une grande écriture incertaine et gauche, puis d'autres de fillette dont les caractères révélaient l'application; puis les dernières écrites, aussi, celles-là réunies toutes dans le feuillet sur lequel, deux mois plus tôt, elle avait si ardemment prié Mme Dalbigny d'approuver son mariage. Ce papier-là était tout froissé comme s'il avait été étreint par une main frémissante...

Simone prit ce paquet de lettres. Un papier en tomba. Elle se pencha pour le ramasser et ses yeux qui apercevaient son nom tracé par l'écriture toumentée de Mme Dalbigny, luent machinalement:

"Ceci est mon testament. Ma filleule Simone de Broye prétendant contracter un mariage que je condamne, j'annule tout testament fait précédemment en sa faveur

et je lègue la totalité de mes biens à mon cousin issu de germain, M. Théodore Pouget, professeur au lycée de Bourges.”

En gros caractères, violents et heurtés, la signature était tracée. Au-dessous, était la date... La date! celle-là même du jour où la lettre de Paris avait dû arriver...

Simone regarda autour d'elle, éperdue, murmurant comme une créature en détresse :

—Mon Dieu!... Mon Dieu!...

Puis, elle recommença à lire: “Ceci est mon testament...”

Relire?... A quoi bon?... La vérité se dressait, aveuglante... Et si cruelle!... Mme Dalbigny n'avait pas manqué à sa parole... Elle n'avait pas pardonné... Sa filleule rebelle était déshéritée... Pourtant, elle avait dû hésiter avant de rendre sa décision irrévocable, puisqu'elle avait gardé ce papier et n'en avait rien dit au notaire... Sans doute, elle voulait conserver la possibilité de le détruire si la révolte faisait sa soumission... Puis la mort l'avait prise tout à coup!... Peut-être alors, elle avait eu, un instant le souvenir et le regret de son impitoyable résolution, puisqu'à sa dernière heure, elle avait appelé: “Simone!” et parlé de testament. Mais il était trop tard pour réparer l'acte accompli. Sa volonté dernière, elle disparue à jamais, demeurait vivante et mauvaise, apportant le chagrin.

Simone frissonna et serra ses mains qui tremblait sous la violence du coup imprévu. Alors, elle n'avait fait qu'un beau rêve fugitif? Elle redevenait la fillette pauvre dont le mariage ne serait possible que dans quelques années... Car le devoir strict, impérieux, indiscutable, lui apparaissait bien clair. Elle devait montrer ce testament trouvé par hasard, qui détruisait son bonheur et offrir elle-même la preuve que la fortune qui lui permettait

d'être bientôt heureuse devait lui être ôtée.

Ses lèvres décolorées répétèrent durement :

—Je dois... Je dois!

Mais, vraiment, elle venait de comprendre pourquoi certains, dans une minute de défaillance morale, détruisent des testaments!

Elle seule connaissait l'existence de ce papier. Jamais personne ne lui en eût demandé compte... Ah! pourquoi sa destinée n'avait-elle pas permis qu'elle jetât, sans le vouloir—et sans le lire!—ce feuillet avec d'autres inutiles qu'elle venait de faire dévorer par le feu!

Ses yeux erraient autour d'elle, regardant le décor riant de sa chambre, les belles fleurs épanouies devant le portrait de son fiancé, des roses que, la veille au soir, il lui avait données. Elle avait l'impression d'avoir traversé un abîme depuis que, pour la dernière fois, avant de toucher les horribles papiers, elle avait regardé ces fleurs et ce portrait...

—M. Soraize est au salon, annonça la femme de chambre, entr'ouvrant un peu la porte.

—Bien, j'y vais.

Qu'allait dire René?... A lui, le premier, elle voulait montrer ce cruel testament... Et s'il allait dire, lui qui avait l'expérience, que ce papier raturé n'était pas valable, ne pouvait pas détruire le premier acte authentique, qui seul était vrai... Ces choses-là arrivaient cependant!... Une seconde d'espoir dilata sa poitrine... Oui, mais la volonté dernière de la morte n'en demeurerait pas moins précise... Il ne lui était pas permis, en sa conscience, de prendre une fortune qu'on lui refusait...

—Oh! c'est à en devenir folle! murmura-t-elle, frémissante.

Elle glissa le testament dans son corsage et, fiévreusement, elle s'en alla vers le salon.

—Eh bien, Simone, petite aimée, que vous êtes peu pressée de venir trouver votre fiancé, ce matin! lui cria la voix joyeuse de René qui, impatient de la voir, arpentait le salon.

Il allait à elle; mais il s'arrêta court, voyant son visage sans couleur et altéré, ses yeux dont les prunelles, un peu dilatées, semblaient devenues immenses.

—Simone! Mon Dieu, qu'y a-t-il?

Elle ne répondit pas. Maintenant qu'il était là près d'elle, pour la soutenir, elle n'avait plus que le désir de se blottir dans ses bras, sans parler, pour sentir sa tendresse et sa protection puissante.

Mais il répétait, inquiet:

—Simone, parlez, je vous en supplie. Qu'avez-vous?

—Ceci, fit-elle faiblement.

Et elle lui tendit le papier. Etonné, il le prit. Il lut une fois, deux fois... Puis d'un geste inconscient, il passa la main sur son front.

—Ce testament, où l'avez-vous trouvé? Simone.

—Par hasard, dans le petit bureau qui m'est arrivé hier soir d'Amiens et dont je rangeais les papiers. Oh! René, est-ce que c'est le vrai?

Il respira profondément, comme si le souffle lui eût manqué.

—Je pense que c'est le seul valable. C'est le dernier en date.

Elle ferma involontairement les yeux, une seconde. Il l'avait enlacée d'un geste de protection aimante et il sentait contre sa poitrine les battements précipités du cœur de la jeune fille.

—Alors... alors, René, il en sera comme vous le préférez. Vous n'aurez qu'une pauvre petite fiancée.

Des larmes filtraient sous les cils, sur ses joues pâlies.

—Simone, ma bien-aimée, ne pleurez pas, fit-il, désespéré. Croyez-vous donc que cette fortune nous aurait rendus plus heureux que nous ne le serons, devant notre bonheur à nous seuls?...

—Dans bien longtemps, murmura-t-elle.

Cela, lui aussi, l'avait pensé tout de suite, avec un regret aigu qui demeurait en lui, poignant comme une blessure.

—Plus tôt, peut-être, que nous ne le pensons, ma très chérie.

—Ah! fit-elle avec un sanglot, nous étions si, si heureux!... Et cela me fait tant de mal que marraine ait été cruelle pareillement! Oh! René, pourquoi êtes-vous sûr que ce testament est meilleur que l'autre?

—Je vous l'ai dit, ma naimée, sa date est plus récente. Il me paraît tout à fait conforme à la loi. Mais un notaire seul le dirait d'une façon certaine. Je ne suis pas compétent.

—Oui, il faut demander Me Debuc... René, ne me jugez pas, n'est-ce pas, une personne intéressée, parce que j'ai beaucoup de chagrin d'avoir trouvé ce testament. C'est à cause de "nous!" J'étais si contente que, grâce à cette fortune, vous ne soyez plus obligé de vous fatiguer autant!... René, je vous en prie, écrivez vite à ce notaire... Ea puis, il faut prévenir Anne et mon père...

Et lui, réchauffant sous ses lèvres, les mains glacées, répéta après elle, très doucement, pour bercer son angoisse:

—Oui, nous allons dire à Anne... Avec votre père, nous allons examiner ce testament... Ah! ma Simone, c'est pourtant à cause de moi que vous êtes déshérité!...

VII

La réponse de Me Debuc avait été ce que prévoyait René : le second testament, examiné avec soin, était authentique et annulait celui qui mettait Simone de Broye en possession de la fortune de Mme Dalbigny.

Le nouvel héritier, M. Pouget, qui vivait à la campagne depuis qu'il avait sa retraite, avait reçu communication des faits. Il avait correspondu avec Me Debuc, annonçant sa visite ; mais il était demeuré tout à fait étranger à la famille de Broye, comme s'il eût ignoré quelles circonstances lui avaient donné l'héritage de Mme Dalbigny.

Simone était trop vaillante et trop jeune, pour ne pas supporter bravement, après le premier choc, la pénible déception qui s'abattait sur elle. Mais, atteinte en pleine joie, elle en demeurait craintive, et sa belle confiance juvénile dans l'avenir était morte. Elle n'était plus la joyeuse petite fille dont le rire sonnait comme un vrai chant d'allégresse. L'épreuve semblait l'avoir mûrie, lui mettant au coeur une sorte d'amertume et de scepticisme que trahissaient tristement ses paroles, bien qu'elle s'efforçât de paraître la même aux yeux de son père et d'Anne, qui souffraient de sa peine, peut-être encore plus cruellement qu'elle-même. La première, elle avait dit que son mariage n'était plus possible pour le printemps, qu'il aurait lieu plus tard ; et elle n'en parlait plus, ne supportant pas qu'on y fît allusion. Mais seulement quand René Sorraize était près d'elle, peut-être parce qu'elle sentait combien il était malheureux d'avoir été la cause de la rupture avec Mme Dalbigny, seulement alors, elle se montrait gaie, faisait de la musique, re-

trouvait la spontanéité de sa causerie. Lui absent, il n'y avait plus que le travail qui pût la distraire.

Elle s'adonnait de nouveau au dessin avec une fougue persévérante, dont Anne ne se plaignait point, sachant par expérience le bienfait d'une étude absorbante qui apporte, un moment, l'oubli.

—Alors, Simone, tu restes à travailler ? Tu ne veux pas m'accompagner dans mes courses, pour marcher par cette belle gelée ? questionna Anne, entant un matin de février dans la chambre où, devant sa fenêtre, Simone dessinait.

—Non, puisque tu n'as pas besoin de moi, Anne chérie. Le jour est bon ; je voudrais en profiter.

—Comme tu préféreras !... Ce n'est pas mal du tout ce que tu fais là, mon petit, approuva Anne qui s'était penchée sur le travail de sa jeune soeur et caressait doucement ses cheveux. Allons, courage !... Je me sauve ; je n'ai qu'une heure avant le déjeuner et il me faut aller au Louvre.

Elle disparut après que Simone, d'un mouvement caressant, eût, au passage, embrassé la main qui venait d'effleurer ses cheveux. Elle entendit s'éloigner le pas ferme de sa soeur ; puis résonna le bruit de la porte qui se refermait.

Elle ne se reprit pas tout de suite à dessiner ; sa pensée vagabonde l'emportait dans une de ces songeries profondes vers l'avenir incertain qui lui devenaient coutumières ; et ses yeux distraits considéraient avec un regard qui rêvait, sans le voir, le ciel d'hiver, d'un bleu pâle et froid.

Un coup frappé à la porte, la rappela brusquement à elle-même.

—Entrez, qu'est-ce que c'est ?

L'ordonnance parut, une carte sur un plateau.

—C'est un monsieur qui demande à

être reçu par mademoiselle.

—Par Mlle Anne... Pas par moi?

—Si, par Mlle Simone. Il a dit le nom, en donnant sa carte.

Simone prit le carton et lut... Une ondée de sang lui monta aux joues: "Théodore Pouget!"

Le vieux professeur, à qui Mme Dalbigny avait légué sa fortune!... Que venait-il faire? Pourquoi voulait-il la voir, elle, Simone... Il eût dû comprendre que sa visite ne pouvait qu'être pénible... Elle eût sur les lèvres ces mots.

—Dites que je ne peux recevoir.

Puis elle n'osa les articuler, hésitant comme devant une lâcheté.

L'ordonnance attendait ses ordres.

—Vous avez fait entrer ce monsieur?

—Oui, mademoiselle; il est au salon.

—Bien, dites que je vais y aller.

Avant de descendre, elle s'arrêta devant le portrait de René et contempla le visage énergique, les yeux clairs et résolus.

—J'ai bien fait de recevoir, n'est-ce pas, René? Maintenant, en pensant à vous pour être courageuse, je vais trouver ce monsieur.

Elle se détourna; mais avec son instinctive coquetterie de femme, elle se regarda, au passage, dans la glace, et se vit très correcte dans sa blouse de laine blanche qui éclairait la sobre jupe bleu sombre, moulée sur les hanches fines.

Elle murmura: "Allons!"... eut le rapide signe de croix qui lui était instinctif quand elle se sentait faible, et, quittant sa chambre, elle alla dans le salon.

A sa vue, un grand vieillard, maigre dans une longue redingote, se leva lentement et se découvrit. Il avait les cheveux tout blancs, un peu longs sur le cou, une peau d'ivoire coupée de rides, des yeux pensifs qui semblaient myopes sous les

lunettes aux branches d'or, une physionomie de rêveur qui vit dans le merveilleux domaine de l'esprit.

Il demanda:

—Mademoiselle Simone de Broye?

Elle s'inclina.

Tranquillement, il continua:

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous déranger, mais j'avais à m'entretenir avec vous. J'arrive d'Amiens où j'ai longuement causé avec Me Debuc. Il m'a expliqué nos situations respectives, et j'ai tenu tout d'abord à vous remercier...

Simone eut un involontaire frémissement de ses mains jointes, d'un geste inconscient, sur ses genoux.

—Vous n'avez pas à me remercier, monsieur. C'est Mme Dalbigny qui vous a légué sa fortune.

—Oui, oui... mais c'est vous, mademoiselle, qui m'en avez fait part, à votre détriment. J'ai donc à vous être reconnaissant.

Simplement, elle dit:

—J'ai fait ce que tous les honnêtes gens auraient fait comme moi... Depuis que je puis comprendre quelque chose, je sais qu'on n'a jamais le droit de garder le bien d'autrui.

—Oui... oui... oui, marmotta M. Pouget. On n'a pas le droit... Parce que vous êtes très jeune, mon enfant, il vous semble que votre délicatesse est toute naturelle, peut-être aussi que les honnêtes gens foisonnent... Mais je suis vieux, moi, et je n'ai plus vos illusions... Et c'est pourquoi, après avoir entendu parler de vous par Me Deus, j'ai voulu vous connaître...

Le regard pensif de M. Pouget avait pris une expression étrangement pénétrante, arrêté sur la jeune fille assise devant lui. Mais il avait un air de grande

bonté en l'observant ainsi. Elle l'écoutait attentive, un peu étonnée, se demandant où il allait en venir.

Après un imperceptible silence, comme elle n'avait pas répondu à ses réflexions pessimistes, il reprit du même ton réfléchi et paisible :

—Me Debuc m'a dit que vous alliez bientôt épouser...

— Non plus "bientôt!" laissa-t-elle échapper.

Tout de suite, elle regretta son involontaire exclamation, mais il était trop tard. Le vieillard l'avait entendue. Ses yeux reprirent leur acuité.

—Ce n'est plus "bientôt" que votre mariage doit avoir lieu?... Serait-il retardé par la découverte du second testament?

De nouveau, les petites mains frémirent. De quel droit cet étranger la questionnait-il ainsi?... Fièrement, elle avoua :

—Ni mon fiancé ni moi, nous n'avons de fortune, alors il nous faut attendre que...—sa voix trembla un peu—avec les années, sa position devienne assez importante pour nous permettre... d'entrer en ménage!

M. Pouget pencha la tête.

—Je comprends... je comprends... Il est évident que ce retard vous est pénible. La jeunesse ne sait pas attendre et pourtant elle a l'avenir!... Dites-moi encore, mon enfant, votre fiancé s'appelle, si je ne me trompe, René Soraize. Serait-il l'auteur d'un article publié récemment dans la "Grande Revue" sur l'"Esprit de la Renaissance?"

—Oui, dit Simone, qui n'avait pas oublié la vivante causerie dont cet article avait été l'objet, un soir, auprès d'Anne, alors que son bonheur lui apparaissait tout proche... Oui, cet article est de mon fiancé.

—Ah! vraiment!

Le visage de M. Pouget semblait illuminé de plaisir. Simone pensa qu'il devait avoir bien ardent l'amour des Lettres.

—Ah! le René Soraize, qui a signé ces lignes, est votre fiancé?... Eh bien, mon enfant, vous pouvez être fière de lui, car non seulement il possède à merveille notre belle langue, mais il a la pensée fine, originale, juste, très juste, et le sens critique remarquable... Il m'a extrêmement intéressé par son appréciation savoureuse et bien personnelle de la Renaissance... Ma parole, je ne comprends plus du tout comment mon honorable cousine s'est courroucée parce que vous vouliez épouser un garçon de cette valeur... Il fera son chemin.

Simone était devenue toute rose. Depuis que le vieillard parlait ainsi, elle avait oublié tout ce qu'elle avait souffert à cause de lui... Même elle l'écoutait comme un vieil ami très bon qui lui portait intérêt et dont elle devinait la sympathie sincère.

Il acheva :

—Je serais bien aise de causer avec ce jeune homme avant de regagner ma campagne. Autant que je me rappelle les paroles de Me Dubuc, j'ai en lui un confrère, car il est professeur, lui aussi... Vous êtes fiancée avec lui depuis longtemps?

—Non, c'est l'été dernier, au bord de la mer, que nous nous sommes rencontrés...

—Et il vous a plu, parce que?...

— Parce que c'était lui! jeta-t-elle spontanément, sans penser qu'elle répétait une parole célèbre.

—Et parce que c'était vous! finit-il avec son calme sourire de vieillard. Alors, mon enfant, quels étaient, quels sont les projets d'avenir de votre fiancé?... Vou-

lez-vous me les dire un peu, en toute confiance, car peut-être je pourrais être utile à M. Soraize... Parmi mes anciens élèves, il en est qui, aujourd'hui, ont des situations très influentes.

Il la questionnait paternellement, comme si ç'eût été la chose la plus naturelle du monde qu'il s'inquiétât de son avenir. Et chose non moins étrange, elle n'éprouvait plus nulle tentation de s'enfermer dans une réserve silencieuse, devenue confiante parce qu'elle sentait bien que ce n'était pas par curiosité qu'il l'interrogeait. Et, sans calculer ses paroles, les mots lui jaillissant du coeur, elle dit tout ce que René et elle avaient rêvé, cru réalisable, et ce qui ne serait pas, ou ne le serait que plus tard...

—Trop tard!... trop tard!... fit à demi-voix M. Pouget qui avait écouté, sans détacher ses yeux du charmant visage que l'émotion colorait. Si vous attendez ainsi, je ne serai peut-être plus là pour vous voir contente. Et je suis un vieil égoïste! J'aime à contempler le sourire des jeunes. Ce que j'avais vaguement pensé avant de vous connaître, après que Me Debuc m'avait parlé de vous, ce que j'avais pensé est vraiment le meilleur... et le plus juste...

Il s'arrêta comme s'il réfléchissait encore à quelque sérieuse décision. Le coeur de Simone s'était mis à battre à grands coups pressés. Qu'allait-elle entendre?... Silencieuse comme le vieillard, elle aussi songeait, les yeux sur la flamme du foyer, la pensée anxieuse, froissant d'un doigt machinal les violettes qui fleurissaient sa ceinture et l'enveloppaient d'un frais parfum.

—Ma petite enfant, écoutez-moi...

Elle tourna la tête vers le vieillard. Y avait-il une seconde ou une heure qu'il réfléchissait, elle n'aurait su le dire...

—Vous m'avez donné une fortune qui m'est bien inutile!... Je suis un vieux garçon qui n'a d'autres désirs que de relire toujours les chers vieux bouquins écrits par des maîtres, et de cultiver, dans son jardin, des beaux oeillets et de remarquables chrysanthèmes... Je possède de petites rentes, je touche une retraite qui suffit amplement à tous mes besoins et à mes fantaisies... Donc...

Le même sourire-très bon apparut sur ses lèvres.

—Donc, je trouve que pour moi la sagesse est de ne pas accepter le testament que vous m'avez fait connaître.

Simone se dressa avec un cri étouffé.

—Mais vous ne pouvez faire cela!... La volonté de Mme Dalbigny doit être accomplie. Il faut respecter la volonté des morts, puisqu'ils ne sont plus là pour la défendre!

—Et savez-vous, ma pauvre petite fille, quelle a été la volonté dernière de votre marraine?... Tout semble prouver qu'elle a eu le regret d'une décision prise dans un moment de colère... Elle a parlé de testament... Elle vous a demandée plusieurs fois... Ma chère enfant, croyez-en un vieillard... Vous pouvez accepter d'être heureuse tout de suite...

—Mon Dieu!... mon Dieu! fit tout bas Simone, qui regardait le vieillard avec des yeux où était toute son âme.

Il continuait, de sa voix lente un peu :

—J'avais d'abord pensé à garder cette fortune pour vous la léguer après moi... Mais, malgré mes soixante-seize ans, je suis encore vert et je ne veux pas vous faire attendre votre bonheur, maintenant que je vous connais... Vous méritez de le posséder dès aujourd'hui... Ne croyez pas avoir à me remercier beaucoup, je vous affirme que jamais de ma vie, je n'ai fait un acte qui me soit plus agréable...

Telle que vous êtes, vous devez bien comprendre que donner est une jouissance digne des dieux!... Si je vous fais plaisir, mon petit enfant en vous rendant une fortune qui, en somme, vous était destinée, vous me le prouvez en me donnant un peu d'affection... Vous me traiterez comme un grand-père, tout prêt à vous gâter si vous voulez bien le lui permettre, et cela me semblera très bon, à moi qui ai vécu seul!...

Il avait pris, tout en parlant, un portefeuille et il en tirait un papier que Simone reconnaissait bien... D'un geste tranquil-

le, il le déchira en quatre morceaux.

Simone jeta un cri et courut à lui.

—Ah!!! que faites-vous?...

Il posa sa main sur la jolie tête brune:

—J'efface une méchante action, dit-il doucement, et je me donne le bonheur de faire des heureux...

Alors, dans la flambée claire du foyer, il lança les débris du testament de Mme Dalbigny et il ouvrit les bras à Simone...

FIN



Quelques Animaux Préhistoriques

— o —

Les Dinosaures, les Brontausores et les Stegosaures

— o —

LA recherche et la reconstitution des animaux préhistoriques, n'a cessé depuis un siècle, de hanter l'esprit des savants paléontologistes du monde entier. Aidés dans leur tâche par la générosité et le crédit de quelques richissimes donateurs, ils sont arrivés à des résultats vraiment extraordinaires.

Cependant que de soins intelligents, que de patience, que d'études spéciales nécessitent ces recherches! Combien il est difficile d'arracher aux entrailles de la terre, les trésors préhistoriques, qu'elle détient jalousement et qu'elle défend contre

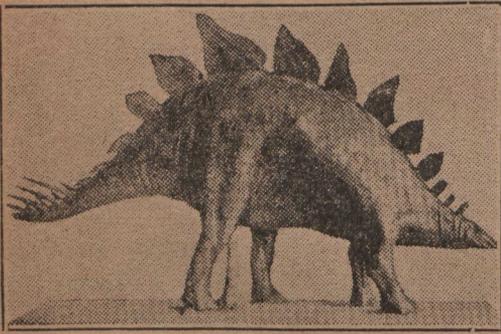
les attouchements impurs de nos savants modernes.

Il n'en est pas moins vrai que toute une phalange scientifique s'est consacrée à ce travail gigantesque et l'institut Carnegie du Museum de Pittsburg, Pa., a vu dernièrement ses efforts couronnés de succès, par la découverte des races disparues du Dinosaur, du Brontausore et du Stégosaure.

L'endroit où ont été découverts les fossiles, se trouve situé près de l'Utah, sur un terrain autrefois envahi par l'eau, comme le prouvent surabondamment, les nom-

breuses coquilles d'huîtres, de moules, ainsi que les galets qui se trouvent mêlés aux vestiges. Les squelettes ont pu être classés dans la catégorie des "Sauropoda dinosauria", soit des reptiles terrestres herbivores.

Le Stegosaure ou "Stegosaurus ungulatus", se tenait en général dans les régions boisées et sa race remonte à 4,000 ans environ. Il se nourrissait de plantes et de pousses tendres, ce qui explique sa préférence pour les contrées à végétation luxuriante.



Le Stégosaure.

Sa structure, du moins d'après sa reconstitution la plus exacte, en fait un animal absolument grotesque. La partie la plus extraordinaire de ce monstrueux reptile, consiste dans une double rangée d'os-

sements, placés à la partie supérieure de son dos, dont les pointes aigues ressemblent aux dents d'une énorme scie. C'était là évidemment une arme puissante de défense contre les ennemis, au nombre desquels se classe l'Allaurosore, carnassier.

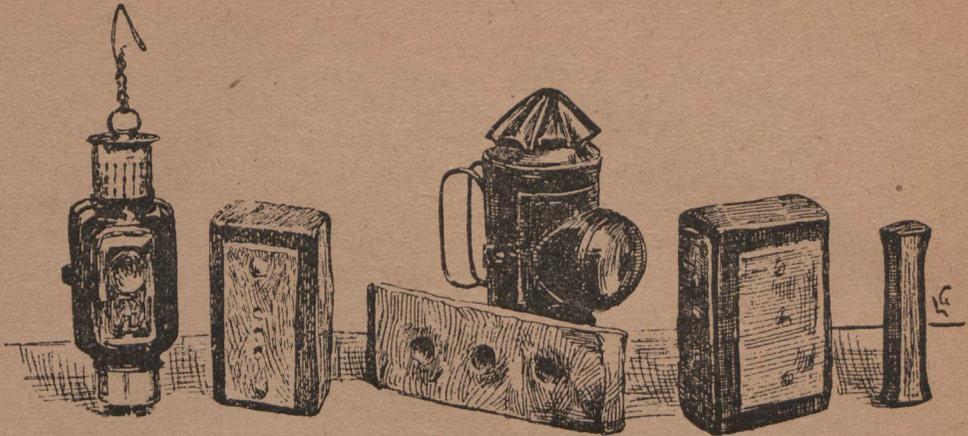
La queue présentait également de fortes protubérance osseuses, et il devait la manier comme une énorme massue pour se défendre contre ses assaillants. D'ailleurs son attitude de combat consistait, paraît-il, à présenter à ses adversaires la partie osseuse de son dos, en guise de cuirasse, tout en cherchant à les frapper à l'aide de sa queue, représentant une arme offensive redoutable.

Cet animal paraît avoir été un nomade car quelques spécimens ont été découverts en Europe sur les confins de la Russie.

Le Brontosaure, autre reptile, mesurait environ 80 pieds de longueur, mais sa tête était extrêmement ténue et son cou ainsi que sa queue relativement courts, comme le Stegosaure il était herbivore.

Ces fossiles, conservés avec soin au musée Carnegie offrent, dit-on, le modèle le plus complet qui ait jamais existé, et ont attiré l'attention du monde savant tout entier. De nombreuses copies en ont été faites et ont été expédiées dans les musées d'histoire naturelle de presque toutes les grandes puissances.





Lanternes sourdes.

APRES LE CRIME

L'EXPIATION SUPREME

— 0 —

La Peine Capitale.-Ses Differentes Applications.-La Guillotine.-A travers le Crime.-La Police de Surete.-Quelques Causes Celebres.-Doit-Abolir la Peine de Mort.

PAR A. RIOU.

A l'heure où le monde civilisé vient de sentir passer un long frisson d'angoisse à la lecture des crimes de la bande sinistre des Bonnot, Garnier, Soudy et consorts, au moment précis où la population française terifiée, commence à peine à se remettre de cet épouvantable cauchemar, il nous a paru bon d'entretenir un peu nos lecteurs de cette "peine capitale", expiation suprême des atrocités commises.

Certes d'un bout à l'autre du monde, un long soupir de soulagement s'est exhalé des poitrines honnêtes, lorsque s'est fait entendre le bruit sourd du couperet triangulaire, vengeur inconscient et brutal de la société, mais cependant intègre exécuteur de la Loi.

Nous n'avons d'ailleurs pas l'intention de venir remuer ici d'une manière dramatique les faits et gestes de cette théorie d'assassins, nous estimons que ce serait faire trop d'honneur à leur mémoire que de leur fournir une publicité qui ne pour-

rait être que de mauvais aloi. Leurs noms resteront imprimés en lettres de sang sur le grand livre des affaires criminelles, et comme ils ont payé leur dette, nous nous contenterons de tourner le feuillet avec le secret espoir que la nouvelle page demeurera longtemps vierge et ne sera pas de sitôt souillée d'une telle boue sanglante.

L'étude à laquelle nous allons nous consacrer aujourd'hui n'en sera pas moins d'actualité, car nous nous proposons de faire défiler sous les yeux de nos lecteurs, en même temps que les différentes formes de la peine capitale, les rouages un peu compliqués du système de la sûreté en France, les moyens employés pour traquer les malfaiteurs, et aussi les bas fonds de Paris où grouille jour et nuit la hideuse pègre, clientèle assidue des prisons, et disons le mot de l'échafaud.

Ayant nous même fait partie autrefois de cette immense administration qu'est la préfecture de police, nous nous permettrons d'user de nos souvenirs personnels pour donner à cet article un caractère un peu plus attrayant, et chercher à diminuer l'impression pénible que pourrait ressentir le lecteur, devant certaines descriptions un peu trop saisissantes.



La guillotine ou "machine à décapiter", ne fit son apparition en France qu'en 1789. Elle fut adoptée sur la motion d'un médecin du temps, fort connu, du nom de Guillotin né à Saintes (France) en 1738, mort à Paris en 1814.

Guillotin qui a donné son nom à la célèbre faucheuse, n'en fut pas l'inventeur et cette dénomination est fautive en ce sens qu'il fut simplement le promoteur devant l'Assemblée, d'une loi fixant l'égalité de-

vant la mort et décrétant le même genre de supplice pour tous les condamnés à la peine capitale. On se souviendra en effet que selon la naissance les engins de mort changeaient, si la hache tranchait la tête de l'homme de qualité, une simple cravate de chanvre et une potence, semblaient largement suffisantes pour le roturier.

L'invention de la "guillotine" fit fureur à Paris, l'histoire prétend même que dans les salons, certaines petites marquises poudrées s'amusaient à décapiter de mignonnes poupées avec de minuscules machines, pour la plus grande joie de leurs spectateurs. Combien de ces malheureuses ont dû songer à ces macabres amusements pendant leur détention à la prison de la Force quelques mois plus tard en attendant le "dernier baiser de Louissette", selon l'expression consacrée.

On portait la guillotine en effigie comme boucles de chapeaux, épingles de cravates et breloques de montres. On retrouve d'ailleurs au musée Carnavalet plusieurs de ces miniatures en or, en argent ou simplement en plomb qui firent fureur pendant la dernière année du règne de Louis XVI.

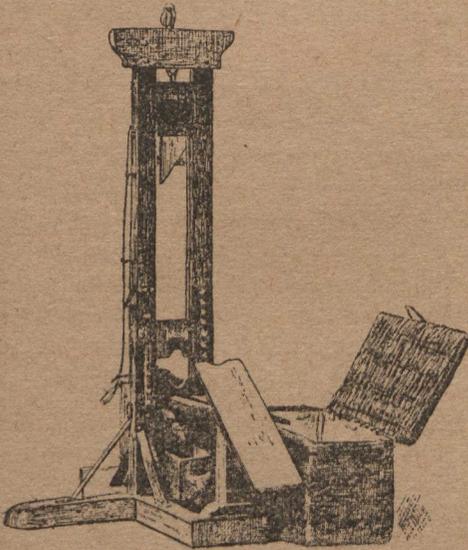
Mais bientôt la sinistre invention prenait place à demeure au centre de Paris, et son couperet brutal venait s'abattre sans pitié sur les nuques de ceux qui en furent les plus engoués. Guillotin lui-même faillit être du nombre des victimes, et ce ne fut pas sans mal qu'il arriva à sauvegarder sa propre existence.

La Révolution fut l'époque de la guillotine et ses deux grands bras rouges, hantèrent pendant de longs mois l'esprit des malheureux suspects, surtout au cours des époques troublées de la Terreur. Ce fut une terrible moissonneuse qui terrifia la France et dont les Marat, les Robespierre

et les Carrier furent les pourvoyeurs acharnés.

Le spectre du hideux instrument est inséparable de la vision de cette époque troublée, et son baptême fut un torrent de sang. Ce fut hélas sous son couperet que tombèrent les deux têtes de Louis XVI et de Marie Antoinette dont l'assassinat restera la tare indélébile de la Révolution Française.

La guillotine se compose de deux montants parallèles de 5 verges environ de



La guillotine actuelle.

hauteur, reliés à leur extrémité supérieure par une traverse sous laquelle est suspendu le couperet.

Celui-ci à lame oblique est chargé d'un poids de plomb de 30 kilogs et se manœuvre au moyen d'une corde fixée à une poulie, dissimulée dans la partie supérieure qui tient le montant de la guillotine. Au moyen d'un petit levier poussant un ressort, le couteau se déclanche, tombe en biais et tranche net le cou.

Exactement au-dessous du couperet, dans la partie inférieure de l'appareil se trouve la lunette formée d'une planche inférieure entaillée en demi cercle et d'une planche supérieure mobile également évidée qui glisse dans les rainures des montants. Ces deux planches en se rejoignant forment une circonférence destinée à recevoir et à maintenir le cou du condamné.

Devant la "lunette", est placée une planche à bascule sur laquelle le patient entravé est projeté et qui, en tombant, entraîne le corps dont le cou se place automatiquement sur la partie inférieure de la lunette, alors que la seconde moitié tombant aussitôt l'encastre et le maintient dans l'axe du couteau.

Lorsque la tête a été sectionnée le corps est aussitôt placé dans un vaste panier rempli de son, destiné à étancher le sang et la tête est placée entre les jambes du supplicié.

On a fort longtemps discuté sur le point de savoir si la "survie" existait chez les guillotins, et si la section nette du couteau, tranchant les vertèbres du cou, déterminait une mort absolument instantanée. Il y a eu du pour et du contre et cette grave question n'a pu être encore résolue d'une façon parfaite. Les partisans de la "survie" citent comme exemple à l'appui de leur thèse, la fameuse expérience faite avec la tête de La Pommerais, ce médecin empoisonneur exécuté le 9 juin 1864. Désireux de rendre un dernier service à la science, il avait convenu avec quelques-uns de ses confrères, de rassembler toute son énergie pour répondre par signes aux questions qui seraient posées à sa tête alors qu'elle aurait été décollée par le couteau.

Or, aux dires des médecins expérimentateurs, les yeux de l'exécuté se seraient

ouverts et refermés trois fois selon la demande formulée.

D'autres n'ont vu dans ce mouvement facial qu'une crispation nerveuse déterminée par la détension brusque des muscles optiques.

La légende veut aussi que la tête de la malheureuse reine Marie Antoinette ait manifesté un phénomène de survie, au moment où le bourreau la montrait au peuple après l'exécution. Les yeux, disent certains rapports de l'époque, se seraient largement ouverts et se seraient fixés sur le bourreau avec une telle expression, que ce dernier effrayé aurait lâché la tête qui serait allée roulée sur les planches de l'échafaud.

Quoiqu'il en soit, pour obvier à cet inconvénient une modification a été apportée dans le couperet fatal. Au lieu de couper il écrase, ce n'est plus une section nette c'est un décollement brutal qui broye les muscles et la matière grise contenue dans le cervelet, entraînant par là même une anesthésie du cerveau.

La guillotine est montée au ras de la terre sur la place de la Roquette à Paris. On voit d'ailleurs sur le parvis extérieur de cette prison cinq dalles disposées en carré (une au centre) qui servent de support à la machine et lui assurent en même temps qu'une stabilité parfaite, un niveau absolument impeccable.

Rien n'est plus terrible à mon avis que le spectacle d'une exécution capitale, et si fouillant dans ma mémoire, je me permets d'en faire la description, c'est que ce moment est resté longtemps gravé dans mon cerveau comme une hantise, une véritable obsession.

Ce fut, si mes souvenirs sont exacts, en 1896 ou 97, que je fis connaissance d'une façon très spéciale avec l'instrument de M. Deibler, et que j'assistai aux terribles

préliminaires d'une exécution. J'étais à ce moment inspecteur de police attachée à une brigade de la Préfecture de Police, sous les ordres de M. Leproust, actuellement encore, commissaire de police du quartier de l'Europe à Paris.

Je fus commandé un soir de novembre en même temps qu'un de mes collègues, pour me rendre à la prison de la Roquette, dans le but d'y passer la nuit et d'exercer de concert avec les gardiens de l'établissement, une surveillance des plus étroite sur un condamné à mort, attendant dans sa cellule le moment de la suprême expiation.

Il s'agissait en l'espèce d'un italien du nom de "Carara", dont le procès fit à ce moment-là en France un certain bruit. Il avait été condamné à mort pour avoir assassiné un garçon de banque venu chez lui dans le but de collecter une somme importante. Le vol avait été le mobile du crime, mais l'assassin une fois son forfait commis, se trouva fort embarrassé du cadavre, et pour le faire disparaître il le descendit dans les souterrains du Kremlin Bicêtre (quartier qu'il habitait,) et là, incinéra le corps dans un des immenses braseros qui servait à chauffer ces catacombes pour favoriser la culture des champignons.

Ce fut un morceau de métal provenant d'un bandage herniaire, qui mit la police sur les traces de l'assassin. Le feu n'avait pu calciner suffisamment la lame d'acier pour enlever le nom du fabricant et par une suite logique, Carrara arrêté, finit par faire des aveux qui entraînèrent un verdict de mort.

L'individu était des moins intéressant et lorsque je rejoignis mon poste dans la salle contigue à sa cellule, je me trouvai en face d'un être absolument déprimé par la terreur folle de sa fin prochaine.

Un espoir lui restait cependant, son recours en grâce adressé au Président de la République par son avocat. Il nous en causa une partie de la soirée au cours des nombreuses parties de cartes que nous jouâmes avec lui pour tromper un peu sa fièvre.

Cet homme, galvanisé par la frayeur, tressautait au moindre bruit qui provenait des couloirs de la prison. C'était un spectacle horrible que de voir ses yeux écarquillés par l'épouvante se fixer sur la porte de la cellule avec une fixité qui dénotait la terrible agitation qui sourdait en lui.

Jusqu'à 10 heures environ il resta en notre compagnie, puis un peu rassuré par le profond silence qui régnait dans les couloirs, il se laissa endosser la camisole de force et s'étendit sur la couchette.

Nous veillions à tour de rôle, je préférerais commencer le premier tour de garde et laisser mon collègue se reposer un moment sur le lit de camp. Qu'elles me semblèrent longues ces heures passées près d'un assassin! Vraiment mes débuts dans la police ne me semblaient pas roses! De temps en temps le condamné se réveillait, obsédé sans doute par une vision sanglante, et j'apercevais à la lueur blafarde du gaz, son front mouillé de sueur et ses doigts animés d'un mouvement fébrile.

Enfin, vers 1 heure du matin, ce fut mon tour de prendre un peu de repos et brisé par la fatigue, je m'allongeai sur le matelas. La jeunesse a des droits auxquels on ne peut se soustraire et bientôt je m'endormais d'un profond sommeil.

Hélas! le réveil allait être pénible et me réservait une cruelle déconvenue. En effet, vers 3 heures, M. L. . . ., mon camarade, me secoua doucement. "Levez-vous, me dit-il, et surtout ne faites pas de bruit à cause de ce malheureux, mais je crois

bien que l'exécution aura lieu ce matin. J'entends depuis un moment déjà des bruits sourds dans les corridors, et les gardiens sont inquiets."

"Ce ne serait vraiment pas avoir de chance, me dis-je, en me remettant aussitôt d'aplomb."

Une demie heure à peine après mon lever, je perçus un bruit de pas étouffés sur les dalles et le gardien entrebaila la porte.

Plusieurs personnages en redingotes noires, et chapeaux de soie étaient réunis devant le cachot, il y avait là le procureur de la République, le juge d'instruction, l'avocat du condamné, le directeur de la prison, l'aumônier et M. Deibler, le bourreau. Deux de ses aides se tenaient un peu à l'écart portant sous le bras chacun un paquet enveloppé d'une étoffe noire.

Ces messieurs s'avancèrent doucement dans la cellule, Carrara dormait d'un profond sommeil, un des gardiens fut obligé de le secouer légèrement pour le réveiller. La lumière qui avait été levée éclairait maintenant cette scène bien digne de tenter le pinceau d'un artiste.

L'assassin fit un brusque sursaut, et voyant devant lui ces personnages graves et rigides, eut la nette perception de ce qui l'attendait. D'un bond il se dressa sur son séant, sa physionomie prit une expression indéfinissable d'épouvante, d'anxiété, de rage contenue, ses mâchoires tremblèrent, sa bouche s'ouvrit comme pour prononcer des paroles qui ne pouvaient sortir.

"Carrara, soyez fort, ayez du courage, lui dit le Procureur de la République, votre pourvoi en grâce a été rejeté, c'est le moment de l'expiation!"

L'homme semblait ne pas avoir compris, un tressaillement fébrile agitait tous ses membres, ce fut une véritable loque que

les aides tirèrent du lit et commencèrent à habiller.

A partir de ce moment en effet, le condamné n'appartenait plus qu'au bourreau, et monsieur Deibler, exécuter des hautes oeuvres en prenant possession du prisonnier, signa un reçu en règle au Directeur de la Prison qui n'avait plus la responsabilité de son pensionnaire.

C'est à ce moment, alors que les magistrats leur tâche remplie reprenaient le chemin du greffe, que je me plus à admirer le dévouement, l'abnégation, et le courage de l'aumônier de la prison.

Il s'était avancé vers le misérable, et sa soutane noire, semblait illuminer ce coin lugubre. En le voyant Carrara reprit un peu de forces, il se prit à sanglotter aux paroles de paix et de consolation du prêtre. Il lui tenait les mains, et tandis que tous nous nous étions réfugiés dans le coin le plus éloigné, nous vîmes cet assassin tomber aux genoux du ministre de Dieu, et nous comprîmes qu'avant de mourir il confessait ses fautes et demandait le pardon du Tout-Puissant. L'absolution fut bientôt donnée au milieu du silence religieux qui régnait dans la salle. Tous nous étions émus et je me souviens même avoir vu une larme briller aux yeux d'un vieux géolier et doucement rouler dans les poils de sa rude moustache grise.

En corps de chemise, les bras liés derrière le dos, les jambes entravées par une lanière de cuir qui lui laissait simplement le moyen de faire des pas très courts, un paletot jeté sur ses épaules, le condamné escorté par les aides et soutenu par l'aumônier quittait maintenant sa cellule pour être conduit au greffe, où devait s'opérer la "toilette".

Dans cette salle, Carrara fut assis, sur un escabeau, un des aides en quelques coups de ciseaux échança largement le

col de la chemise et abattit les cheveux sur la nuque, de façon à ce que le couteau fit son oeuvre sans effort.

Le moment terrible approchait, un gardien présenta au condamné un verre de rhum et une cigarette, il refusa la liqueur mais s'empara du rouleau de tabac qu'il enflamma à une allumette tendue par son avocat.

Carrara fumait machinalement, après trois ou quatre bouffées il cracha la cigarette et le cortège se mit de nouveau en marche.

L'aumônier, le crucifix en mains, marchait à côté du prisonnier, encadrés tous deux par les aides, puis au moment où ils approchaient du grand portail entrebaillé, que deux gardiens s'apprêtaient à ouvrir, il se plaça résolument devant lui marchant à reculons lui masquant ainsi la sinistre machine.

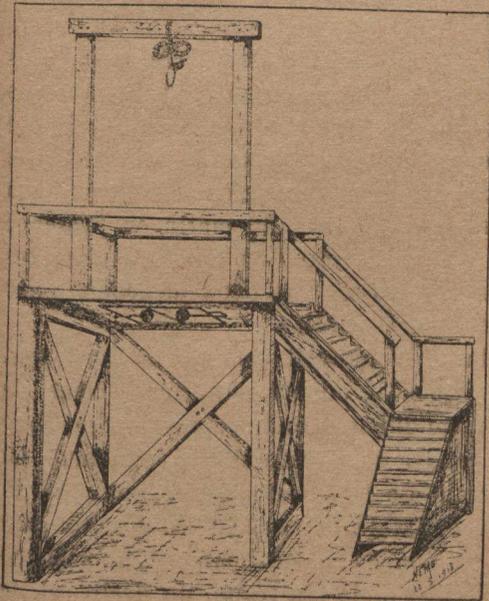
Brusquement la porte s'ouvre, un commandement militaire retentit "Présentez... armes! Demi-tour... droite!" l'homme s'arrête. Ses yeux se fixent sur les bras rouges de la guillotine, il veut parler, il chancelle et tombe évanoui dans les bras des aides qui d'un bond l'ont transporté sur la bascule.

Un coup sourd retentit dans le silence, un puissant jet de sang, gicle sur le tablier de cuir. Justice est faite! Et tandis que l'aurore éclaire déjà faiblement l'horizon et la place noire de monde, un fourgon escorté de gardes républicaines, emporte au grand trot, les restes de celui qui vient de payer sa dette à la société et d'expier son crime.

"Notre tâche était terminée et j'avoue humblement que j'étais pressé de fuir cette place sanglante que les aides de Deibler lavaient déjà à grands coups de seaux d'eau.

Toute une population interlope se pres-

sait sur le petit rond point de la Roquette, les fenêtres voisines étaient noires de monde, sur les réverbères, dans les arbres, sur des échelles, de pâles voyous aux mines patibulaires échangeaient leurs impressions. "Il a flanché devant la veuve, le gars! c'est pas un costeau!" (Il s'est trouvé mal devant la guillotine ce n'est pas un brave), disait l'un, tandis qu'un autre mâchonnant un bout de cigare, le dos rond, la face blême, les rouflaquettes



Un sinistre instrument à cordes: la potence.

foule pour échapper à cette fange, persuadé une fois de plus de la grossière erreur commise par les législateurs, lesquels en rendant publiques les exécutions voulaient frapper l'imagination de la foule, et n'ont en somme, réussi qu'à offrir un spectacle dramatiquement odieux, à un public spécial composé d'apaches, d'hystériques ou de névroses avides de sang!

Nous arrivions à la place de la Bastille, nous entrâmes dans une crèmerie pour nous restaurer un peu, mais les tasses de chocolat restèrent intactes sur le guéridon, l'estomac contracté par les émotions de la nuit refusait toute nourriture.



Avant d'en terminer avec la Grande Faucheuse, disons encore que si elle eût son heure de célébrité dans les salons de 1792, elle a été également chantée au XXe siècle. Aristide Bruant, un des chansonniers Montmartrois, éclos sur la Butte, au cours de l'évolution littéraire qui marqua l'apparition du "Chat Noir", et du "Conservatoire", la prit pour héroïne de ses oeuvres, et la "Sanglante", devint la muse de ce poète réaliste, qui a su dépeindre avec tant de couleur locale les bas fonds de Paris. Citons au passage ce couplet connu d'une de ses poésies faubouriennes copiées sur le vif, et qui a pour titre "A la Roquette".

"La dernière fois que j'ai vu
Il avait l'torse à moitié nu
Le cou passé dans la lunette
A la Roquette.

sabrant les tempes, répondait en se déhanchant: "En v'là ty des magnés... si jamais que j'dégringole un paute, j'aurai pas la trouille, et les aminches pourront cavalier pour voir si j'erânerai devant la boîte à Deibler!" (En voilà des manières... si jamais j'assassine quelqu'un, je n'aurai pas peur, et les camarades pourront venir voir si je tremblerai devant l'échafaud." J'étais écoeuré, je perçai rapidement la

ou encore cette réflexion du condamné dans sa cellule:

“En songeant au froid des ciseaux
 “A la “toilette”,
 “Je tremble et j’ai froid dans les os
 “A la Roquette.

Dans un autre ordre d’idées beaucoup plus élevées et plus morales, le livre du vénérable abbé Croze, ancien aumônier de la prison des condamnés à mort, fourmille de détails intéressants, tous recueillis au cours de sa longue et pénible carrière. Je ne sais rien de plus poignant que certaines pages de ces “Mémoires”, empreints de la douce mélancolie d’un vieillard, dont la vie s’est passée à apporter les dernières paroles d’espoir aux malheureux que la société rejetait de son sein.



Les supplices diffèrent d’après les latitudes, en Angleterre on exécute par pendaison, en Allemagne on se sert encore de la hache historique, en Espagne on “garrotte”, c’est-à-dire on étrangle le condamné avec un collier de fer passé à son cou, et qui se serre à l’aide d’un écrou derrière le poteau auquel il est attaché. Enfin, en Amérique on “électrocute”, à l’aide de la chaise électrique.

Certains pays ont aboli la peine de mort, comme l’Italie, la Suisse, etc., et l’ont remplacée par la détention perpétuelle. Punition autrement terrible, s’il faut en croire les médecins, car le prisonnier condamné à “l’inaction absolue”, entre les 4 pieds carrés de sa cellule, est en proie à de constantes réflexions qui dépriment à tel point son cerveau qu’il est à brève échéance la proie de “l’aliénation mentale”.

Sans nous étendre outre mesure sur les exécutions capitales, nous ne pouvons faire autrement que de parler de la “pendaison”, qui est le genre de supplice en vi-

gueur au Canada, comme en Angleterre.

Nombre de lecteurs sont, j’en suis convaincu, très au courant des rites d’une exécution capitale à Montréal. J’estime d’ailleurs que le mode employé au Canada comme en Angleterre offre ce gros avantage de supprimer une publicité sur laquelle je ne reviendrai pas, ayant dit plus haut ce que j’en pensais.

C’est en effet dans la cour même de la prison, en présence de quelques rares témoins que le condamné à mort par la “Cour du banc du Roi”, paye sa dette au public.

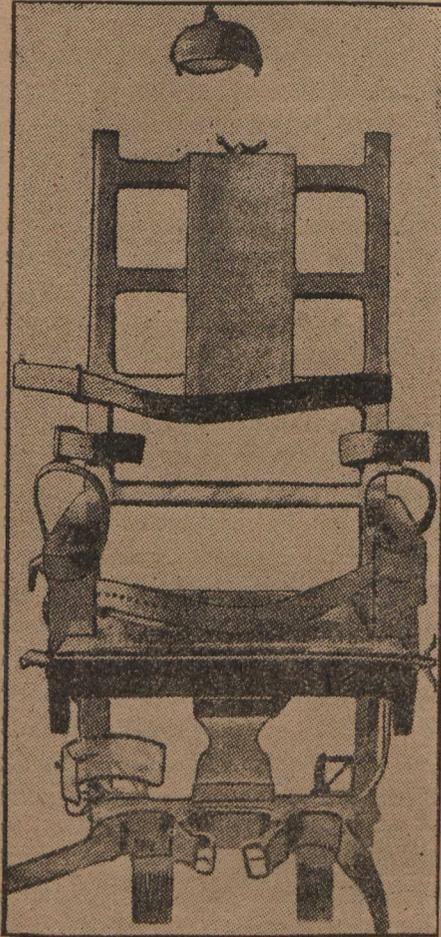
Là, point de dernière forfanterie, plus de gloriole mal placée vis-à-vis des anciens compagnons, l’homme reste en tête à tête avec sa conscience, et son horizon se borne aux murs gris de sa prison. L’exécution a lieu vers 8 heures du matin en présence du Shérif en grand costume, de quelques fonctionnaires et de deux médecins pour constater le décès.

Dans la nouvelle prison de Bordeaux, le dispositif adopté supprime même le cortège qui se déroulait dans la cour, pour se rendre à l’échafaud. Le condamné, en sortant de la prison, met le pied sur la trappe fatale, la corde lui est aussitôt passé au cou en même temps qu’un masque noir dissimule ses traits, un délie, et le plancher s’ouvre sous les pieds du misérable qui est précipité dans le vide et dont la colonne vertébrale brisée par le choc détermine la mort instantanée.

A New-York, pays du progrès, la science a été mise à contribution pour exécuter la terrible sentence. C’est dans la prison de Sing-Sing, que se trouve la “chaise électrique” sur laquelle prennent place les condamnés à mort. La tête coiffée d’un casque de métal, les deux bras et les deux jambes garrotés et mis en contact avec de puissants câbles électriques, il suffit de

tourner un commutateur pour déterminer un courant de 30,000 volts, qui avec la rapidité de l'éclair, supprime l'existence du condamné.

Là aussi l'exécution est privée, bien mieux encore, elle se passe dans l'intérieur de la prison, derrière "la petite porte ver-



La chaise électrique en usage chez nos voisins des Etats-Unis.

te", la "little green door", que les condamnés ne regardent qu'en tremblant. Ils savent en effet que tous ceux qui ont franchi ce seuil ont vu s'ouvrir cette porte

verte, mais ne l'ont jamais vue se refermer, d'un côté la vie, de l'autre la mort.

Cette chambre d'exécution, véritable sépulchre, se trouve placée dans la partie où sont construites les cellules des condamnés. Si par hasard plusieurs prisonniers attendent le moment fatal, le bruit de la "petite porte verte" qui s'ouvre et se referme, leur permet de savoir qu'un de leurs compagnons va expier ses crimes.

A travers les grilles de leurs cachots, ils peuvent apercevoir s'ouvrir et se refermer ce battant verdâtre, derrière lequel se trouve le terrible inconnu et sur lequel on pourrait inscrire le fameux vers de Dante:

"Laissez ici toute espérance."



Dans ce même ordre d'idées, il est impossible d'aborder le sujet de la pénalité, sans parler, ne fût-ce que brièvement, de ceux dont la vie se passe à défendre la société, au péril de leur vie. Je veux parler du service de sûreté proprement dit, des agents subalternes de la police, de ces humbles fonctionnaires qui tous les jours face à face avec le danger, forment le bataillon sacré de la morale et pour un salaire d'une modicité dérisoire se font les auxiliaires les plus précieux de la Loi.

Des plumes autrement autorisées que la mienne se sont pluës à démontrer combien terrible et ingrate était la tâche de l'agent, et surtout de l'agent de la Sûreté à Paris, MM. Claude, Macé, Goron, dans leurs mémoires d'anciens chefs de la sûreté, ont magistralement traités cette question, et ont donné à ce sujet la note absolument exacte. Car il faut considérer que l'agent secret, dont les missions sont toujours extrêmement délicates, et qui doit

toujours "marcher" incognito, qui le plus souvent se trouve à la merci d'un indicateur "interlope", qui doit se mêler à la lie de la société pour pénétrer ses secrets, passe sa vie dans un perpétuel danger. Qu'un geste le trahisse, qu'un mot soit prononcé à faux, de suite il est "brûlé" (selon l'expression consacrée) et sous peine de terribles représailles force lui est d'abandonner une "filature". (poursuite) ce qui fatalement déterminera une mauvaise note dans son service et nuira à son avancement. Le mot d'ordre de la Préfecture de Police, est "Arriver coûte que coûte à un résultat", et on reste confondu très souvent devant l'héroïsme déployé par ces agents subalternes auxquels un simple compliment du "Chef", est souvent plus sensible que certaines gratifications.

"Pour le droit, la morale et l'honneur", telle est la devise de la police française, qui a laissé dans le livre des Recherches criminelles une trace qui ne s'effacera jamais.

La Préfecture de Police se divise et se subdivise en une foule de rouages, qui tous se soutiennent, se consolident mutuellement, pour former la merveilleuse machine dont les résultats ont à maintes reprises suscité l'admiration du monde entier.

Au point de vue recherches criminelles, les principales sections qui forment la base de ce service spécial sont: 1o Les Archives. 2o Le service des garnis. 3o Le service des sommiers judiciaires. 4o L'anthropométrie ou service d'identité judiciaire dirigé par M. le docteur Bertillon. 5o Le service de la sûreté.

Parmi ces catégories qui toutes sont indispensables au Commissaire de police, Chef de sûreté, deux surtout lui permettent de déterminer une piste dans une af-

faire criminelle, et de s'appuyer sur des bases solides au début de l'enquête, le service des garnis et les archives.

Il est bien rare en effet que dès le début d'une affaire sensationnelle, à la genèse d'un crime, le chef de la Sûreté ne recueille pas certains renseignements par son enquête préliminaire, lesquels par la suite lui permettront de diriger ses recherches. C'est là que le service des garnis démontrera tout d'abord son efficacité.

Personne en effet ne descend dans un hôtel Parisien sans donner son nom, état civil, profession, etc. Chaque jour ces fiches dont les propriétaires d'établissements sont pénalement responsables, sont adressées à la Préfecture, où elles sont classées par lettre alphabétique, étiquetées et cataloguées avec soin. Il sera donc facile de savoir ou demeure un individu suspect, ou du moins, dans quel hôtel il a habité avant le crime; en admettant même qu'il ait fourni un faux état civil à un moment donné, il est bien rare qu'on ne découvre pas ses traces précédentes.

A-t-il déjà été condamné, le service des "sommiers" qui recueille toutes les condamnations et qui pour chaque individu dresse une fiche spéciale, nous le dira. Le service Bertillon complètera ces indications premières, les précisera de façon à ce que nulle erreur ne puisse se glisser sur le compte de l'individu recherché et enfin le service des archives nous donnera son dossier, nanti de toutes les notes et rapports dont il aura pu faire précédemment l'objet. Toutes ces recherches demanderont à peine une heure à l'agent chargé de découvrir l'individu suspect, tant le classement est opéré avec soin.

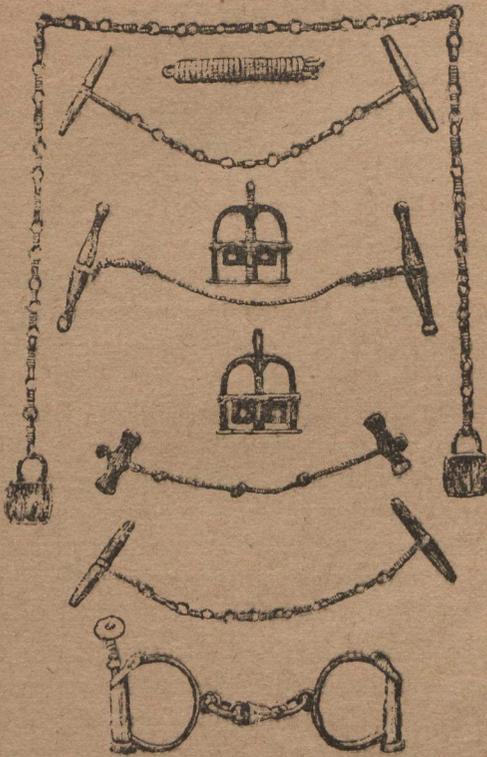
Donc l'inspecteur de Sûreté en quittant le bureau pour se lancer sur une piste, ne partira pas le "nez au vent", mais

il sera dès ce moment nanti de certains points de repères qui lui permettront de dresser son plan d'attaque et de diriger sa ligne de conduite. Ce sera à lui par la suite de savoir utiliser ces embryons de documents, de façon à ressouder ensemble tous les maillons d'une chaîne qui devra

cordons de service d'ordre, délié la langue des concierges, rend tranquilles les plus exaltés et terrorise ceux qui n'ont pas la conscience très nette. Toutefois un bon agent ne doit en faire usage qu'à la dernière extrémité, car il a toujours intérêt à passer inaperçu, et l'incognito sera toujours pour lui le moyen le plus sûr de réussir.

Le service de la Sûreté proprement dit, est presque une autonomie à la Préfecture de Police, son chef jouit d'une liberté extrêmement grande. Les locaux de son service sont au Palais de Justice, c'est-à-dire loin des autres départements de l'Administration. Le personnel se compose de trois brigades, à la tête de chacune d'elles se trouve un inspecteur principal. Ce sont : 1o les mœurs; 2o, les vols; 3o, les affaires criminelles. Quant aux qualités requises par l'agent de la sûreté, elles doivent être nombreuses et surtout sérieuses, et ce personnel d'élite n'est choisi qu'après une sélection rigoureuse parmi les hommes faisant déjà partie des Brigades de Recherches et ayant déjà fait leurs preuves.

Voici d'ailleurs ce que dit M. G. Macé, à ce sujet: "Si le chef de la Sûreté est un homme d'initiative, réunissant la finesse à l'esprit de décision, il lui faut, pour mener à bonne fin sa mission protectrice, des collaborateurs prodigieusement doués et de pareils sujets sont rares à trouver. Ils doivent surtout et avant tout posséder ce qu'on appelle en termes de police "le courage de la nuit" car la frayeur ne raisonne pas." Que de choses contenues dans ces quelques lignes, et lorsque l'auteur fait allusion à ce "courage de la nuit", ne sentez-vous pas comme moi le petit frisson instinctif qui fait évoquer la lame du "surin", brillant dans les



Menottes et cabriolets.

le conduire à la découverte de la vérité.

L'arme principale du "détective parisien" est sa "carte de service". On se figure difficilement l'impression produite par ce petit morceau de carton de forme ovale, rouge d'un côté, bleu de l'autre et portant avec le nom de son propriétaire, la signature du secrétaire général de la Préfecture. La carte est un talisman qui fait s'ouvrir toutes les portes, brise les

ténèbres, ou la gueule menaçante du revolver braqué sur la tempe!



Par déduction, nous sommes appelés maintenant à parler un peu de l'Armée du crime. Nous ne nous occuperons pas du "Service des Moeurs", partie spéciale et ingrate du service de sûreté qui, malheureusement, nécessite de la part de ceux qui y sont employés, une abnégation constante, parce qu'obligés de lutter sans cesse contre des préjugés mesquins, qui loin de faciliter leur tâche ingrate et ardue, la rendent tous les jours de plus en plus difficile.

Nous nous contenterons donc pour l'instant aux dépens de la société. La pègre c'est-à-dire les malfaiteurs de tous genres.

Cette dénomination qui vient du mot latin "pigritia", paresse, est bien la plus adéquate à cette secte dont la honteuse préoccupation consiste à vivre sans efforts aux dépens de la société. Le pègre qui a sa caste et son aristocratie se divise en deux classes principales: la haute et la basse pègre.

La première catégorie comprend les escrocs raffinés et de bonne compagnie, les beaux voleurs qui savent mettre leurs mains dans nos poches pour les soulager de leur contenu avec grâce, et sous les formes les plus exquises. Ils entreprennent également les grands vols, faisant preuve d'une audace et d'une ingéniosité extraordinaire dans leur accomplissement.

La "basse pègre", réunit au contraire tous les prolétaires de la profession. Ils pratiquent le vol ordinaire et souvent banal, sans spécialité définie, vivant de la rencontre et du hasard.

Les uns et les autres "travaillent" quelquefois ensemble, mais alors c'est la "bas-

se", qui est l'instrument, la main-d'œuvre, tandis que "la haute" se borne à l'initiative et à la direction, elle ordonne et on lui obéit. Le "travail" terminé on partage le gain, puis on se sépare.

Les malfaiteurs à quelques classes qu'ils appartiennent, se divisent entre eux selon les opérations qu'ils font le plus généralement. Le nom est modelé sur le procédé employé pour son accomplissement. C'est ainsi qu'ils ont appelé.

Cambrioleurs: les dévaliseurs de chambres, dérivé du mot d'argot "Cambriole", qui signifie chambre.

"Carroubleurs", les voleurs à l'aide de fausses clefs, (carroubles.)

"Fric-Frac", les enfonceurs de portes et de vitres. Vanterniers, ceux qui s'introduisent dans les habitations par les fenêtres.

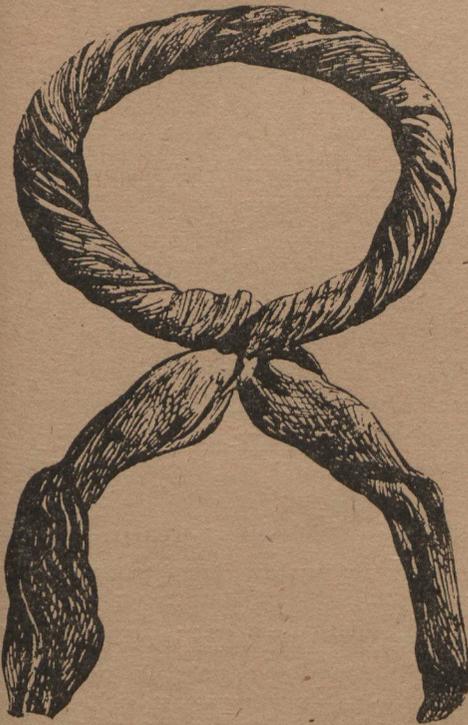
Boucarmiers, dévaliseurs de magasins.

Puis viennent les "charrieurs, étouffeurs, fourbisseurs, goupineurs, ramastiqueurs, mastaroubleurs, bonjouriers, roulottiers, tireurs, poivriers, etc., autrement dit, autant de malfaiteurs aujourd'hui voleurs, demain assassins.

Tous ces malandrins se servent naturellement d'outils spéciaux, mais qui sont facilement reconnaissables par suite de leur manque absolu de marque. Ils ne sont pas vendus dans le commerce; solides, très variés comme formes, spécialement trempés, ils ne sont exécutés que sur commande, par des ouvriers connus, et souvent faisant partie de l'association. Les pinces, tenailles, ciseaux, viennent d'Angleterre, les vrilles à hélices d'Allemagne, les scies à métaux de New-York, beaucoup d'autres outils sont fabriqués en France, tels que certains vilebrequins merveilleusement agencés, se démontant et se remontant avec facilité, et les lanternes sourdes dont les modèles varient à l'infini.

Il est rare que sur un cambrioleur de profession on ne trouve une paire de chaussons à semelle de feutre ainsi que des chiffons noirs ou rouges chargés d'intercepter la lumière.

Le voleur devient fatalement assassin un jour ou l'autre, car s'il est surpris au moment où il perpètre son forfait il n'hé-



Avec quoi se fait le "coup du Père François".

sitera pas pour assurer sa liberté, à commettre un crime avec le premier objet qui lui tombera sous la main, le plus souvent avec ses outils de cambrioleurs pinces, ciseaux ou masses de plomb.

En principe le revolver est peu employé dans les expéditions nocturnes à cause de son bruit ré-vélateur, mais les coups classiques se multiplient à l'infini. Citons en passant le "bouchage des carreaux", ou

"coup de fourche", qui consiste à écarter l'index et le médium de la main droite et à lancer le bras avec vigueur juste au milieu des yeux. Celui qui reçoit ce coup-là tombe comme une masse. Un autre moyen fréquemment employé par les rodeurs de barrière, est "le coup du père François", ainsi nommé parce qu'un ancien forçat du nom de François, le mit en vogue dans ce monde spécial. Il consiste à passer rapidement un foulard autour du cou de la victime en le prenant par derrière, on croise les deux bouts et on tire violemment en présentant le dos. L'homme brusquement attaqué est renversé dos à dos avec le malfaiteur qui le soulève presque de terre, lui enlevant ainsi toute force et tout moyen de défense. Le complice peut alors tout à son aise vider les poches du malheureux, s'il fait rébellion on serre le foulard, ce qui détermine un commencement de strangulation et parfois même l'asphyxie complète.

Par contre, les règlements interdisent absolument le port des armes à l'inspecteur de la Sûreté et les seuls objets qu'il ait en sa possession sont sa "ligote" et son "cabriolet".

La ligote est une simple corde, très solidement tressée, de six verges environ de longueur. Pour l'employer, l'agent fait placer au malfaiteur arrêté, la main droite dans la poche du pantalon et, sous le gilet, enroule la "ligote" autour de la taille et du poignet; il réunit ensuite les extrémités de la corde par des noeuds solides placés de manière à les garantir des tentatives que pourrait entreprendre la main gauche restée libre. Il va sans dire que l'homme a été au préalable soigneusement fouillé.

Cette attache est tellement invisible, que sur la voie publique, l'agent et le dé-

tenu causent, fument et circulent sans attirer l'attention des passants.

Le "cabriolet", moins compliqué, ne sert que pour les petits trajets, du bureau d'un juge au dépôt ou pour un transfert de courte durée, il se compose d'une simple corde en boyau ou en fils d'acier, terminée à chaque extrémité par deux olives de bois. La corde est passée au poignet de l'inculpé et l'agent en tient lui-même les extrémités.

C'est pourtant à l'aide de ce tout petit instrument, qu'ont été maintenus les célébrités du crime, tels que Avinain, Troppman, Presvot, Mensclou, Abadie, Gille, Dautz, Gervais, Toulloy, Campi, Billoir, Barré, etc., etc... phalange sinistre, parmi laquelle se détache la hideuse personnalité de Troppman.

Je crois inutile de rappeler l'histoire de ce monstre à face humaine, malheureusement plus connue que celle d'illustres bienfaiteurs de la société.

À l'âge de 20 ans, Troppman par amour de l'argent, extermina une famille entière, il se servit d'acide prussique, de couteaux, de pelles, de pioches et surtout de ses mains qu'il plongeait dans les plaies de ses victimes afin d'en arracher le larynx. Ce misérable ne pouvait supporter les cris.

La main droite du monstre, moulée par les soins d'un préparateur, de la Faculté, a été conservée comme type, au musée de l'École de Médecine, elle est large, épaisse, commune, mais les doigts et notamment le pouce, n'ont pas cette longueur extraordinaire dont on a tant parlé.

Et puisque j'ai prononcé le nom de Campi je rappellerai brièvement en passant le crime horrible de cet assassin mystérieux qui, le 10 août 1883, pénétra au domicile de M. Dueros de Sixt, 7 rue du Regard à Paris, et l'assomma lui et sa

soeur à l'aide d'une massette de casseur de pierres.

La physionomie de cet individu resta aussi énigmatique que sa personnalité, de féroce elle devenait douce et ironique et sa démarche était celle du marin qui tanguait encore, bien que sur la terre ferme.

Bien qu'il eut caché sa véritable identité sous le pseudonyme de Campi, M. Quesnay de Beaurepaire, avocat général, le fit assez connaître à l'audience du 21 mars 1884, en disant: "L'accusé que vous avez devant vous, ne s'appelle pas, comme il l'a toujours prétendu, Michel Campi. Sa vie est entourée de mystères, mais que nous importe son véritable nom? Il s'en est donné un qui restera, car le nom de Campi suffira pour désigner l'assommeur de vieillards et l'assassin de la rue du Regard!"

Exécuté le 30 avril suivant, Campi garda jusqu'au bout un mutisme absolu, quant à sa personnalité, bien que certains magistrats ainsi que Me Laguerre, son avocat, aient su à quoi s'en tenir sur sa véritable identité.

Je pourrais poursuivre encore longtemps cette funèbre nomenclature, mais mieux vaut en finir avec ces sinistres personnages, qui tous d'ailleurs, ont porté leur tête sous le couperet et qui depuis longtemps ont payé leur dette sanglante à la société.

Une remarque mérite cependant d'être faite, remarque concluante qui prouve que malgré les calculs les plus précis, malgré les précautions les plus minutieuses la Providence tôt ou tard permet à la justice des hommes de punir sur la terre, l'assassin qu'elle jugera en dernier ressort.

La plupart du temps un détail insignifiant, a permis d'opérer l'arrestation de criminels endurcis.

N'est-ce pas un bouton d'uniforme bril-

lant dans le terrain du champ Langlois qui fit opérer la découverte d'une des victimes de Troppman?

Un simple ressort d'acier ne suffit-il pas à faire guillotiner Carrara? Une enveloppe de lettre n'amena-t-elle pas l'arrestation de Géomay, ce caporal du 87e de Ligne, assassin d'une vieille épicière! des faits semblables pourraient être cités à l'infini.



Main de Troppmann.

Et puis il faut l'avouer le criminel est hanté par l'idée fixe de retourner sur les lieux où s'est perpétré son crime. Est-ce le remords? est-ce le désir de savoir quelle est l'impression du public? Il y a certainement des deux dans cette impulsion qui le pousse à revenir sur un terrain d'autant plus dangereux que la police au courant de cette anomalie fait attentivement surveiller les alentours.

Tous les assassins ou presque tous, au moment de leur arrestation, sont trouvés nantis de journaux donnant les détails les plus circonstanciés sur le crime qu'ils viennent de commettre et n'y a-t-il pas quelque chose d'immoral, dans cette publicité outrancière faite par la presse à l'armée roulante du vice et du crime!

On a vu des gamins de 19 ou 20 ans se

livrer à des forfaits que la plume se refuse à décrire, dans le seul but de voir leur photographie dans un journal.

Combien meilleure est la méthode adoptée dans le pays Canadien, qui consiste à éviter à ces professionnels du crime une publicité qui ne pourrait être que de mauvais aloi.



Ces digressions nous ont entraîné assez loin de la peine capitale proprement dite.

Nous y revenons avant de terminer cet article un peu long, et cependant trop court pour nous permettre d'y étudier à fond cette question intéressante au premier chef.

La dernière demande que nous poserons, sera celle qui depuis quelques années a passionné la France entière et même le monde entier. Doit-on supprimer la peine de mort?

Sans revenir sur les discussions philosophiques, les longs articles au cours desquels on a fait vibrer, avec beaucoup de talent, du reste, les grands mots d'"humanité et de philanthropie", je me contenterai de répondre avec Alphonse Karr: "Que messieurs les assassins commencent!"

Pour si pénible que puisse être la tâche qui incombe aux jurés de supprimer la vie d'un de leurs semblables, ils n'en ont pas moins le devoir de le faire d'une façon impitoyable, parce qu'ils sont les représentants d'une société établie, d'où les monstres doivent être impitoyablement exclus.

Le criminel doit, à mon avis, être considéré comme un animal nuisible, qu'il est indispensable de détruire, si on veut met-

tre un frein à ses exactions et enrayer ses ravages.

“Tu ne tueras pas”, est une morale innée chez l’homme et quelque soit sa condition sociale ou son éducation, il la connaît parce que chacun la connaît d’intuition et que c’est une loi naturelle à laquelle personne ne peut faillir sans savoir qu’il commet un crime.

“Pas de pitié, pas de vaines sensibleries pour ceux qui font métier de fouler

aux pieds tous les sentiments humains, ils se mettent au-dessus de la loi et de la société, il importe donc que la justice fasse comprendre à ceux qui seraient tenter de les imiter que son glaive n’est pas seulement une arme de parade, mais que le cas échéant, il peut s’abattre sur leurs têtes, pour exercer un premier châtiment, laissant à Dieu le soin d’exercer à son tour le plus terrible puisqu’il reste pour nous “l’Effroyable Inconnu.”

JEANNE D’ARC

Quand le bourreau sanglant qui venait te chercher
Pour vouer ton corps vierge à l’infernal bûcher
T’aperçut brusquement, divine autant que belle.
Une larme voilà sa sauvage prunelle.

Il s’arrêta, tremblant, n’osant plus approcher,
Mais toi, chétif agneau que l’on livre au boucher,
Connaissant la sentence implacable et cruelle,
Tu te remis toi-même à sa poigne rebelle.

Et ferme, volontaire, héroïque, ton pas,
Sans hésitation marcha vers le trépas
Alors on vit pleurer tous les juges eux-mêmes.

Toi, tu leur souriais, sans terreurs ni blasphèmes
Sachant que l’injustice avec leur cruauté
Faisaient par cette mort, ton immortalité.

Victor DAVELUY.



A La Clinique Des Animaux Ferores

Par Touche-à-Tout

EN lisant dans la "Revue Populaire" le récit de chasses aux grands fauves, les combats terribles, dans la jungle, que l'homme ne craint pas de livrer aux bêtes féroces, vous êtes-vous jamais douté qu'à côté du chasseur qui extermine ces animaux, il y a aussi le médecin ou plutôt le praticien qui les soigne et les guérit à l'occasion de leurs infirmités?

Pas plus que nous, les hôtes du désert et de la brousse ne sont à l'abri des maladies.

Il semble cependant que leurs maux ne sont pas si nombreux ni si meurtriers que ceux qui déciment le pauvre monde; mais aussi, les bêtes n'ont pas la voix pour faire entendre leurs doléances et il est bien juste que l'intensité de leurs souffrances soit proportionnée aux faibles moyens dont elles disposent pour se guérir et se soigner, soit par des fruits ou des herbes qu'elles avalent afin de se purger, soit par leur langue dont elles se servent pour cicatrifier leurs blessures.

Mais figurez-vous un tigre malade de l'appendicite ou d'une céphalagie frontale... L'infortuné n'aurait qu'à se laisser mourir dans l'obscurité de son repaire!

La Nature a donc épargné à "nos frè-

res inférieurs" les grandes maladies dont souffre l'humanité.

Mais à côté il s'en trouve d'autres, d'un genre un peu particulier, qui gênent considérablement les animaux qu'elles atteignent: c'est le cas lorsqu'un de leurs organes prend une dimension démesurée par suite de diverses circonstances, d'ailleurs assez variées.

Imaginez un peu ce qui arriverait si nos ongles croissaient indéfiniment et que nous n'ayons ni ciseaux, ni canifs, ni limes pour les couper et les diminuer!

Pour les ongles des mains, il serait encore possible d'arrêter cette croissance cornée à condition de se faire "onychophage", c'est-à-dire mangeur d'ongles (manie commune à bien des enfants et, aussi, à beaucoup de grandes personnes), mais pour ceux des pieds, ce serait peut-être un peu plus difficile...

Chez les animaux, le fait se produit fréquemment. Il arrive, en effet, que les griffes, au lieu d'arrêter leur croissance au bout d'un certain temps, continuent à grandir et atteignent bientôt des proportions démesurées.

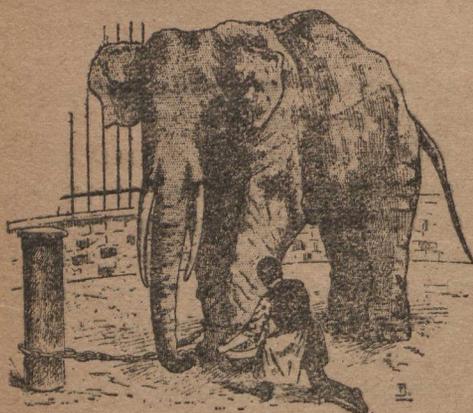
Comme elles sont naturellement recourbées, elles se replient de plus en plus, atteignent la peau et ne tardent pas à s'en-

foncer dans la chair où elles entrent profondément.

Si vous avez un ongle incarné ou, simplement, un clou dans vos chaussures, vous savez combien cette souffrance est terrible.

L'animal atteint de cette infirmité ne tarde pas à boîter et à ne plus pouvoir fuir devant un ennemi.

N'ayant pas, dans la jungle, la ressource d'aller chez le pédicure, il éprouve bien-



Pendant toute l'opération, il ne bougea pas.

tôt les plus grandes difficultés pour se procurer sa nourriture et, finalement, c'est dans des contorsions de douleur qu'il finit par passer de vie à trépas.

Chez les animaux captifs, comme ceux que l'on élève dans les jardins zoologiques ou les ménageries, ces malformations sont fréquentes par suite de la vie sédentaire qu'ils sont forcés de mener.

Mais ceux-ci, plus heureux que leurs frères du désert, ont sous la main le bienheureux chirurgien qui les opère et les guérit!

Le parc central de New-York possédait, il y a quelques années, un magnifique éléphant qui faisait la joie des visiteurs et

aussi celle des babys qui le gâtaient de friandises. "Big Tom", c'était son nom, se pâmais quand on caressait sa longue trompe, faisait le beau au moindre désir et ne se fâchait jamais.

Un jour, son humeur changea: lui, si doux d'habitude, devint irascible et l'on dut interdire aux visiteurs l'abord de sa cage.

En même temps, on remarqua que sa démarche était moins sûre, il boitait légèrement et l'on voyait qu'il ressentait une vive douleur chaque fois qu'il posait ses pattes sur le sol. C'est alors qu'on s'aperçut que les ongles avaient pris un développement extraordinaire et tiraillaient les chairs au point d'y produire de profondes déchirures.

Le chirurgien, ou mieux le "pédicure" de l'établissement, fut appelé; on attachait l'éléphant par les deux pattes de devant, mais ces chaînes étaient inutiles, car, pendant toute la durée de l'opération, il ne bougea pas, comprenant que c'était pour son bien qu'on travaillait.

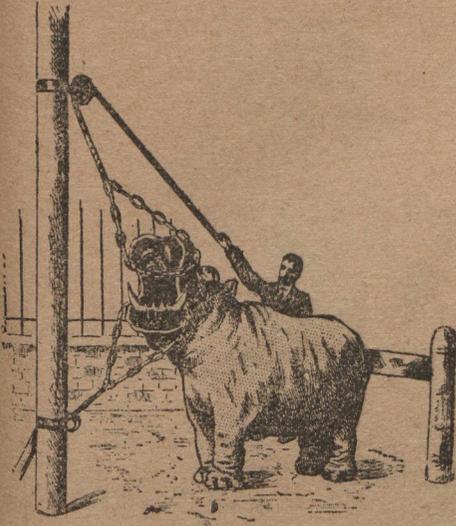
Le pédicure diminua peu à peu l'épaisseur des ongles en se servant d'abord d'un couteau emmanché aux deux bouts, comme ceux dont se servent les peaussiers; ensuite, à l'aide d'une volumineuse lime de serrurier, il s'escrima énergiquement sur la corne qui tombait ainsi en fine poussière; pour terminer, on donna à l'ongle le dernier poli en le frottant au papier de verre.

On a fait, sur un autre éléphant, une opération très curieuse.

Une magnifique femelle appartenant à un barnum américain avait été éraflée à l'épaule par un train, au moment d'un embarquement. Les chairs étaient à vif et la malheureuse bête souffrait beaucoup.

C'est alors qu'on eut l'idée de renouveler sur l'éléphant l'opération de la

“greffe humaine”. En conséquence, le proboscidien fut couché sur le flanc et maintenu à l'aide de chaînes; on enleva un large morceau de peau à la jambe d'un autre éléphant—qui dut la trouver mauvaise—et on l'appliqua sur la plaie.



L'hippopotame et son dentiste.

La reprise de la peau s'opéra très bien; la femelle guérit et la peau de son charitable compagnon repoussa aussi d'elle-même.

Pour terminer, voici quelques détails sur une opération pratiquée au grand sou-

lagement d'un hippopotame qui, le pauvre, souffrait des dents!

En effet, ses défenses avaient poussé de travers et, au lieu d'être cachées par les lèvres, sortaient en dehors, ce qui donnait à l'animal un aspect des plus féroces. Mais le premier à s'en plaindre était l'hippopotame lui-même qui éprouvait les plus grandes difficultés à mastiquer sa nourriture.

Dans ce nouveau cas, c'est au “dentiste” qu'il fallut avoir recours.

On planta en terre un solide poteau portant deux chaînes, l'une en bas, l'autre en haut, que l'on introduisit dans les mâchoires au moment où l'animal bâillait devant un bon morceau.

De plus, les pattes furent solidement fixées au sol par de lourdes chaînes; le patient était condamné à l'immobilité absolue.

Le dentiste se hâta alors, à l'aide d'une scie très coupante, de scier les dents défectueuses; puis, par quelques coups de lime, il termina son travail et rendit ainsi des dents neuves très présentables à son client à quatre pattes.

Chirurgien pour bêtes féroces! C'est une profession que l'on ne trouve pas dans le Bottin; mais cela viendra: il est si difficile de vivre aujourd'hui!



SON CHOIX



Lui.—Vous n'avez pas l'air de croire à mon amour et pourtant, je vous assure qu'il ne connaît pas d'obstacles... Tenez ! je vous embrasserais volontiers sous le nez de votre mère !

Elle.—Oh, Paul ! je préférerais beaucoup que ce fût sous le mien...



Les Animaux Terrassiers et Les Mineurs

— o —

LES INSECTES

— o —

AU cours de deux articles précédents, consacrés à l'étude des animaux terrassiers, nous avons successivement étudié deux catégories de fouisseurs et de mineurs, les quadrupèdes et les oiseaux. Il reste encore une série non moins intéressante à examiner, et c'est de celle-là, dont nous nous occuperons dans le présent article, nous voulons parler des insectes.

L'étude à laquelle nous allons nous livrer n'est basée que sur de simples constatations, et nos lecteurs pourront, s'ils le désirent, s'assurer "de visu", de l'exactitude des renseignements que nous leur fournissons, en suivant les péripéties extrêmement curieuses de la vie des bestioles que nous nous plairons à faire défiler sous leurs yeux.

Comme l'a dit Buffon, "la vie des insectes est en raccourci l'image de l'existence humaine", et notre immortel fabuliste La Fontaine n'a-t-il pas puisé dans l'examen attentif de leur existence journalière, la quintessence du bon sens et le maximum de déductions morales.

Nous n'étudierons aujourd'hui que les

insectes fouisseurs et terrassiers, et nous nous contenterons simplement d'apprécier leur méthode de travail. Peut-être plus tard reviendrons-nous sur cette question si intéressante, et nous sera-t-il permis de mettre en relief quelques coutumes de la vie ordinaire des insectes?



Les insectes qui creusent des galeries dans le sol sont légions, aussi, ne nous arrêterons-nous qu'aux plus intéressants. Notons tout d'abord au passage, les Vers blancs (larves du Hanneçon), les Grillons, les Taupes-Grillons ou Courtillières, les larves de la Cigale, et une très grande quantité de larves de carabiques ou autres, enfin les Termites.

Les nids établis entièrement dans le sol par les termites sont mal connus. Ils sont généralement bâtis sous une pierre et il en part des galeries qui se rendent auprès des matériaux volumineux dont les insectes se nourrissent.

Les galeries sont souvent à parois très solides et il en est qui sont creusées à plus

de huit mètres de profondeur. Les constructions ont l'aspect d'un cylindre épais autour duquel s'enroulent des oburrelets lisses, séparés par des sillons superficiels; on en compte de 9 à 10 sur une hauteur autour duquel s'enroulent des bourrelets circulaires ne sont pas parallèles, et l'intervalle qui les sépare est essentiellement variable. Les saillies longitudinales et transversales sont moins nettes sur les

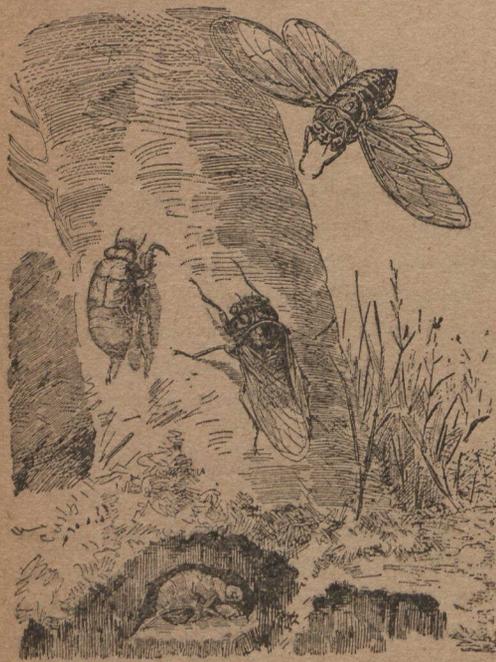
die, qui seule donne accès à l'intérieur de cet édifice souterrain clos d'ailleurs de toutes parts.

Les crevasses qui résultent du dessèchement se font au niveau des galeries de communication qui circulent au-dessous des sillons circulaires et longitudinaux. Chaque étage figure une boîte plate dont la paroi externe est bombée et dont le contour est presque circulaire, tant qu'aucune circonstance extérieure n'est venue la déformer.

A chaque étage, le plafond est relié au plancher par un pilier qui s'élargit à sa base et à son sommet et qui occupe tantôt le centre, tantôt un point plus rapproché du bord.

Au pied de chaque pilier se trouve un orifice arrondi qui ne donne passage qu'à un seul insecte à la fois et qui conduit obliquement à travers le plancher et jusque dans l'étage inférieur. En poursuivant dans l'épaisseur du pilier, cette direction oblique, on aboutit généralement à la sortie qui se trouve située à sa base.

Ces constructions compliquées se rencontrent à la profondeur d'un travers de main ou d'un empan au-dessus du niveau du sol. Sur l'emplacement de ces nids, existe une galerie creuse de la largeur d'un doigt, qui entoure intérieurement l'édifice. Les parois lisses de cette galerie sont reliées à l'habitation par un petit nombre de prolongements qui émanent des parties supérieures ou inférieures; un de ces conduits (rarement plus d'un) traverse sous forme d'un canal d'un diamètre d'un tuyau de plume, l'étage inférieur pour aboutir dans le sol, à des ramifications éloignées et dilatées parfois en petites chambres irrégulières. Elles arrivent jusqu'aux souches d'arbres, sous l'écorce desquels on a trouvé quelquefois des termites jusqu'à diverses racines.



Métamorphoses de la Cigale.

nids anciens que sur les nouveaux. Sur ces derniers principalement, on voit parfois, à mesure que les parois se dessèchent, des fentes étroites s'ouvrir le long des sillons qui parcourent les bourrelets longitudinaux ou qui séparent les bourrelets circulaires. Des deux côtés du nid se trouvent généralement quelques courts prolongements; à l'extrémité de l'un d'eux existe une petite ouverture arron-

Comme on peut le voir par cet exposé rapide le termite est à la fois un ingénieur et un entrepreneur de talent, et sa maison souterraine est construite avec un soin et un souci de bien-être que lui envieraient nombre de nos constructeurs modernes.



Mygale pionnière et son habitation, le couvercle étant représenté soulevé.



De nombreuses araignées, et non des moins intéressantes, creusent dans le sol des terriers dont la disposition est extrêmement curieuse.

Parmi les habitations les plus extraordinaires celle de la Mygale Corse, dite la Mygale pionnière, est sans contredit la plus curieuse à étudier.

L'animal est, d'ailleurs, lui-même fort

bien construit pour mener à bien son ouvrage. Ses antennes-pinces sont garnies d'une rangée de pointes figurant une sorte de râteau; les crochets de ses tarsi portent des dents qui les font ressembler à de petits peignes. Râteaux des antennes-pinces, crochets des tarsi, voilà les instruments dont notre Araignée fait un admirable usage. Dans une terre argileuse rougeâtre, la Mygale creuse un puits profond cylindrique, un peu évasé en haut, dans lequel elle pourra monter et descendre bien à son aise. Il serait trop long de parler de la patience nécessaire pour enlever une si grande masse de terre, à peu près grain par grain. Pendant le travail, les parois du puits sont consolidées avec de la matière soyeuse; mais encore l'Araignée ne se contente pas d'une muraille nue, elle la couvre d'une tenture de soie fine, plus douce que le satin.

La demeure construite, une porte est nécessaire, et c'est ici que toutes les expressions admiratives seraient impuissantes à donner une juste idée de l'oeuvre de la Mygale. Cette porte, sorte de couvercle, est formée d'une couche de terre liée par de la matière soyeuse; le disque, qui a une grande épaisseur, est élargi de bas en haut, de façon à emboîter exactement la partie évasée du trou. À l'extérieur, la porte est toute raboteuse, comme le sol environnant, pour que rien ne trahisse l'habitation; à l'intérieur, au contraire, elle est couverte d'un tissu de soie semblable à celui qui garnit la muraille du logis. C'est bien d'avoir une porte, seulement il faut pouvoir l'ouvrir et la fermer. Une charnière et une serrure sont donc indispensables. La charnière est construite avec une petite masse de soie épaisse et résistante; du côté opposé, la serrure est représentée par un cercle de petits trous. La Mygale est dans son terrier; entendant qu'on rôde

près de sa demeure, que peut-être on cherche à y pénétrer, elle se porte aussitôt vers l'entrée; enfonçant ses griffes dans les petits trous, se raidissant contre les parois, elle s'efforce d'empêcher toute violation de son domicile. La nuit, pour sortir et aller en chasse, il lui suffit comme aux habitants des caves de quelques villes du nord de la France de soulever sa porte, et de la laisser retomber; au retour, elle la tire avec ses griffes et se glisse dans son réduit. Malgré leurs habitudes solitaires, les Mygales pionnières s'établissent en certain nombre près les unes des autres.

Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire dans la construction du terrier de la Mygale, c'est la science innée qui a présidé à la clôture de son habitation.

Le système de fermeture employé par cet insecte est toute une révélation. Le couvercle qui ferme l'orifice du tube qui lui sert de logis, semblerait à première vue façonné, comme une simple galette de terre durcie, il n'en est rien. Cette porte est construite d'une série de couches de terre, entremêlées de toïse, placées symétriquement les unes sur les autres et formant un tout compact extrêmement solide et absolument imperméable.

Chaque couche de toile s'allonge jusqu'à la charnière et de cette façon la renforce d'autant plus que l'épaisseur de la porte est plus considérable. Enfin on se rendra compte du souci extrême qu'a pris l'animal pour assurer la complète étanchéité de son local, en examinant les bords extrêmes du couvercle. Ceux-ci en effet ne sont pas plats, mais forment un biseau qui vient s'encaster à l'orifice du tube évidé de façon à lui laisser sa place et à déterminer une fermeture parfaite. La feuillure est faite avec un tel soin et le couvercle s'y applique si exactement qu'il

faut beaucoup d'attention pour découvrir le joint.

L'Araignée doit ouvrir elle-même sa porte; mais elle n'a pas à s'inquiéter de la fermer. Que l'Araignée sorte ou qu'elle rentre, cette porte se ferme toujours d'elle-même; et c'est là encore une des observations les plus curieuses que fournit l'étude attentive de cette singulière habitation. Quand on cherche à ouvrir la demeure, il faut un certain effort pour soulever le couvercle et le mettre à angle droit avec l'orifice du tube. Si on le ren-



Entonnoir de Leptopelme

verse encore plus, de manière à ouvrir l'angle davantage, la résistance devient encore plus grande; mais dans ce cas, comme dans le premier, le couvercle abandonné à lui-même retombe aussitôt et ferme l'ouverture. La tension et l'élasticité de la charnière sont les principales causes de cet effet; mais, en admettant que cette élasticité n'existât pas, le couvercle soulevé de manière à dépasser un peu la ligne verticale, pourrait encore retomber

de lui-même et fermer naturellement l'orifice du tube. Ce résultat remarquable est dû à la répartition de la matière dont le couvercle est formé. La partie voisine de la charnière est plus épaisse et comme bosselée intérieurement. Ce surcroît de poids, qui, s'il avait eu lieu loin de la charnière, eût porté le couvercle, chaque fois qu'il aurait été soulevé, au delà de la ligne verticale, et l'eût ramené en dehors, se trouvant au contraire placé tout près du point d'attache et du côté intérieur, agit en sens inverse et tend sans cesse à le faire retomber.

En ce qui concerne les trous dont est percé le couvercle et qui tout en servant de cheminée d'aération permettent à l'animal de défendre son "home" contre les incursions extérieures, ils ne sont pas comme on pourrait le croire percés un peu partout, au petit bonheur. Au contraire, ils se trouvent à une place déterminée, très convenable et choisie semble-t-il après mûre réflexion. Ils sont situés en effet tout près du bord du couvercle et toujours du côté opposé à la charnière. Il est clair que l'Araignée trouve un grand avantage à cette disposition, car dans l'action de tirer à soi ce couvercle elle opère bien plus efficacement en se cramponnant loin de la charnière que si elle agissait dans son voisinage.

Il est indiscutable que l'instinct seul dirige l'animal dans ces travaux, car admettre de sa part un calcul et un raisonnement serait mettre en échec l'intelligence humaine qui n'aurait pu concevoir des plans semblables qu'à la suite d'un travail assez long basé sur des calculs mathématiques.

Certains tendent à accrédi-ter la version de l'intelligence chez l'animal, nous ne partageons pas cet avis et dans le cas qui nous occupe, nous nous appuyons simple-

ment sur ce fait, c'est que d'instinct toutes les Mygales construisent leurs demeures sur le même plan, et que pas une ne cherche à y apporter des modifications tendant à dénoter une réflexion ou un raisonnement, fruit d'un travail personnel.



Dans la classe des araignées fousseurs nous devons ranger la fameuse "Tarentule".

Elle habite de préférence les lieux découverts, secs, arides, incultes, exposés au soleil. Elle se tient dans les conduits souterrains, véritables terriers qu'elle se creuse elle-même cylindriques et souvent d'un pouce de diamètre; ces terriers s'enfoncent jusqu'à plus d'un pied dans la profondeur du sol, mais ils ne sont pas perpendiculaires ainsi qu'on l'a avancé.

La Tarentule est à la fois un adroit chasseur autant qu'un ingénieur habile, aussi il ne s'agissait pas seulement pour lui de construire un réduit profond qui pût le dérober aux poursuites de ses ennemis; il fallait encore qu'il établît là son observatoire pour épier sa proie et s'élan- cer sur elle comme un trait. La Tarentule a tout prévu. Le conduit souterrain a effectivement une direction d'abord verti- cale, mais, à 4 ou 5 pouces du sol, il se fléchit en angle obtus, forme un coude ho- rizontal, puis redevient perpendiculaire. C'est à l'origine de ce coude que la Ta- rentule s'établit en sentinelle vigilante, ne perdant pas un instant de vue la porte de sa demeure. L'orifice extérieur du ter- rier de la Tarentule est ordinairement terminé par un tuyau construit de toutes pièces par elle-même et dont les au- teurs ne font pas mention. Ce tuyau, véritable ouvrage d'architecture, s'élève jusqu'à un pouce au-dessus du sol et a parfois deux

pouces de diamètre, en sorte qu'il est plus large que le terrier lui-même.

Cette dernière circonstance, qui semble avoir été calculée par l'industriuse Arénécide, se prête à merveille au développement obligé des pattes au moment où il faut saisir la proie. Ce tube est composé principalement de morceaux de bois secs



Arénicole des pêcheurs.

mastiqués avec de la terre glaise et si artistement disposés les uns au-dessus des autres en forme d'entonnoirs.

autres qu'ils forment une sorte d'échafaudage figurant une colonne creuse à l'intérieur. Ce qui établit surtout la solidité de cet édifice, c'est qu'il est tapissé en dedans d'un tissu ourdi par les filières de l'Araignée, tissu qui se continue dans tout l'intérieur du terrier.

Il est facile de concevoir combien ce revêtement, si habilement fabriqué, doit lui

être utile pour prévenir les inondations, les éboulements, les déformations, pour assurer l'entretien et la propreté et faciliter aux griffes de la Tarentule l'escalade de la forteresse.



Les Leptopelmes qui se trouvent en assez grande quantité dans le midi de l'Europe ou encore en Afrique, creusent également des terriers profonds qui se terminent à l'extérieur par des conduits façon-

Ces gobelets, constitués par de la toile et soutenus par les plantes environnantes sont de véritables pièges de chasse, dans lesquels viennent se faire prendre les moucheron qui servent de nourriture au terrassier.



Les vers et vermisseaux offrent aussi une classe de terrassiers curieuse à étudier.

Tout le monde connaît les vers de terre, et leurs canaux souterrains.

Les Arénicoles, vers marins, dont les pêcheurs se servent couramment comme appâts de pêche, sont également des fouisseurs qui creusent leurs canalisations en forme d'"U" dont les deux branches viennent s'ouvrir à la surface du col.

Ces minuscules terrassiers mangent leur chemin et leurs déjections rejetées près de leurs conduits en petits tortillons indiquent très clairement leur présence.



Certains crustacés, comme les "Crabes" se creusent aussi des abris souterrains. Parmi ceux-ci se trouve un crabe de la Guadeloupe le *Gegareinus ruricola*, qui

semble le mieux avisé.

On sait qu'à de certaines époques de l'année, ces crustacés se dépouillent de leur carapace et font pour ainsi dire peau neuve. A ce moment, ils se trouvent donc sans protection en attendant que la nouvelle couche de calcaire dont ils sont enduits ne se durcisse suffisamment. C'est à cette époque qu'ils profitent de leur travail antérieur et qu'ils se terrent dans leurs excavations souterraines.

Voilà donc un exemple d'une habitation temporaire, nécessité par des conditions

spéciales défectueuses pour la vie au dehors.



Telles sont, rapidement esquissées dans cette étude, les habitudes de tout ce petit peuple souterrain, qui, on a pu s'en rendre compte, sait mettre à profit les dons de la nature, soit pour se protéger, soit pour se nourrir, en un mot pour lutter lui aussi dans le continuel "Struggle for life", pour lequel se débattent toutes les races et les espèces de l'humanité.



UN FRUIT NOURRISSANT

— o —

Il n'est personne qui ne connaisse et n'apprécie aujourd'hui la saveur de ce fruit délicieux dénommé banane.

Aussi n'est-il pas sans intérêt de dire quelques mots sur ce fruit unique et sur la plante qui le produit.

Les bananiers habitent les régions tropicales des deux continents où ils croissent surtout dans les localités abritées, fraîches, ombragées et humides.

Ce sont de grandes plantes herbacées, vivaces, dont la tige est recouverte ou même uniquement constituée par les gaines des feuilles ovales qui sont très longues, partent de la base et s'emboîtent les unes dans les autres.

La culture du bananier est des plus faciles et des plus productives en même temps. Il se reproduit par rejetons qui poussent sur les racines tout autour du tronc, et comme chaque pied ne fructifie

qu'une fois, on a soin d'échelonner les plantations de manière à avoir des fruits toute l'année.

Après la cueillette du régime, le tronc, désormais inutile, est coupé au ras du sol.

On n'a pas à s'occuper de son remplacement, car les rejetons qui entourent sa base sont prêts à prendre sa place.

On en choisit quatre généralement et l'on s'arrange, au cours de la sélection, pour que le plus jeune porte des fruits pendant que le deuxième est en pleine floraison, que le troisième est à la moitié de sa croissance et que le quatrième commence à sortir de terre. De cette façon, une bananerie produit sans interruption d'un bout de l'année à l'autre.

Au moment de leur transplantation, les rejetons ont à peu près quatre-vingts centimètres de hauteur. Six semaines plus

tard, la hauteur atteint 6 pieds. Encore quatre semaines et le bananier cesse de dérouler ses feuilles enroulées dans sa tige.

Du centre de sa couronne s'élance un épi dont la pointe donne naissance à un bouquet de fleurs rouges qui se transforment en fruits, dont l'ensemble forme le régime.

C'est, selon les espèces, de sept à douze mois après la floraison que le régime est bon pour la cueillette.

Comme on le voit, la croissance des bananiers s'effectue avec une extraordinaire rapidité.

La nature ne renferme peut-être aucun végétal aussi utile que le bananier.

Ses feuilles servent aux Indiens pour écrire, pour nourrir les animaux, pour couvrir les cases.

On en extrait, ainsi que de la tige, des fibres textiles avec lesquelles on fabrique des étoffes, des cordages et du papier. Sa sève est aussi employée en médecine comme astringente.

Enfin son fruit occupe dans l'alimentation une place de plus en plus grande et nous allons en donner ici les principaux usages: Bien mûres, les bananes se mangent frites ou en daube; cuites au sucre et au vin comme les poires tapées; à l'anisette comme les pommes; en beignets comme tous les fruits. A moitié mûres, elles se mangent bouillies ou pilées.

A la Guyane anglaise ou à la Guyane hollandaise, la banane est la nourriture fondamentale de la population.

A la Guyane hollandaise, elle entre dans la composition de la ration du soldat européen.

A Cuba, on conserve la banane en une pâte.

On la cueille à sa complète maturité; coupée en deux ou entière, on la jette

dans une longue bassine et on la fait bouillir sur un feu doux, en la maniant avec une cuiller jusqu'à dissolution; mettre dans des moules la pâte ainsi obtenue.

Pour s'en servir, on fait bouillir cette pâte dans du sirop jusqu'à la formation d'une pâte plus consistante.

Mise en boîte avec soin, elle se conserve très longtemps.

La banane se mange encore à la sauce au vin, avec de la cannelle et du sucre; frite au sel.

Elle sert aussi à faire une soupe délicieuse, dite "soupe de bananes".

Enfin, l'usage de la poudre de bananes se répand de plus en plus.

On fait la poudre avec la banane verte coupée en tranches longues et mises à sécher au soleil et au four.

La farine de bananes convient aux enfants convalescents, aux dyspeptiques, aux diabétiques; elle est de digestion facile.

Et voici pour terminer l'opinion d'un docteur éminent:

"Il n'existe pas d'aliment si parfaitement approprié aux nourrissons que la farine de banane bien préparée et l'on trouverait difficilement un médicament plus parfait pour guérir les dyspepsies, les gastralgies et les diverses maladies de l'estomac."

Voici celle d'un autre savant sur la banane elle-même:

"La banane est non seulement un fruit délicieux, mais encore un aliment complet par excellence."

Achetez des bananes...



LA GUERISON DES SOURDS

Depuis cinq ans, le vieux Bartabère, sabotier à Cazordite, était sourd, — oh ! mais sourd !... Comment cela lui est-il venu ? Dieu vivant ! Il n'en savait rien ! Un vent coulis sans doute quelque vent coulis qui avait essayé de faire un tour dans sa tête et qui n'en sachant plus sortir y était resté, le gueux, comme un rat dans son ratier !... Et ce que le vent se démenait dans la tête de Barbatère !... Il y faisait des rondes parfois, y menait un train comme si toutes les sorcières du pays y avaient donné leur sabbat !

Oh ! ce n'avait pas été tout de suite aussi grave. Madame Barbatère, qui était sapiente, avait d'abord fait tomber une pièce de cinq cents derrière son mari pour voir et pendant longtemps son mari avait entendu la chute de la pièce de cinq cents.

Puis la surdité ayant fait des progrès, Barbatère n'entendit plus les pièces de 25 cents, celles de cinquante seulement lui firent tourner la tête.

Enfin les pièces de 50 cents d'elles-mêmes ne provoquèrent en lui aucun tressaillement, il aurait peut-être fallu le bruit d'une pièce d'or pour l'émotionner.

Mais Barbatère et les pièces d'or ne se connaissaient pas beaucoup tout au plus avaient-ils entendu parler l'un de l'autre.

Il en avait donc pris son parti.

Bah ! un sourd est encore un homme,

n'est-ce pas ? D'ailleurs, puisque le grand Dieu vivant avait incrit ça sur son livre : " Barbatère Jean , sabotier à Cazordite, condamné à rester sourd jusqu'à nouvel ordre " eh ! il fallait en passer par là jusqu'à nouvel ordre !

×

Or, un soir où il avait vu des châtaignes mûres lui adresser des risettes engageantes du haut d'un de ses châtaigniers, Barbatère ôta ses sabots et grimpa sur cet arbre.

Malheureusement, elles n'étaient pas faciles à cueillir, les châtaignes qui lui faisaient risette. Elles luisaient là-haut, tout au bout d'une branche et elles se balançaient au vent d'un air de défi, dans leurs hérissons entr'ouverts, où elles semblaient mettre des sourires de nègres.

— Ah ! mon pauvre Barbatère ! si tu crois être encore assez jeune pour nous attraper !..'

Assurément, elles lui signifiaient cela, les goguenardés, en riant au bout de leur branche.

— Eh bien ! nous allons voir mes belles ! dit-il en continuant à monter vers les hérissons.

Mais tout à coup, sur une satanée branche en forme de cou de canard Bartabère

glissa, perdit pied, perdit mains, passa lourdement entre les feuilles et s'abattit, la tête la première.

— Dieu vivant ! cria-t-il je suis mort !

Madame Barbatère et un voisin durent le relever.

— Ne te lamente pas comme ça, pauvre ! lui dit sa femme, je vais te faire suer, ça ne sera rien !

Madame Barbatère était sapiente, je l'ai dit, elle faisait suer les gens pour n'importe quelle maladie.

défonçaient le cerveau. Il retira une oreille de l'édredon, puis l'autre.

— Eh ! femme ! appela-t-il.

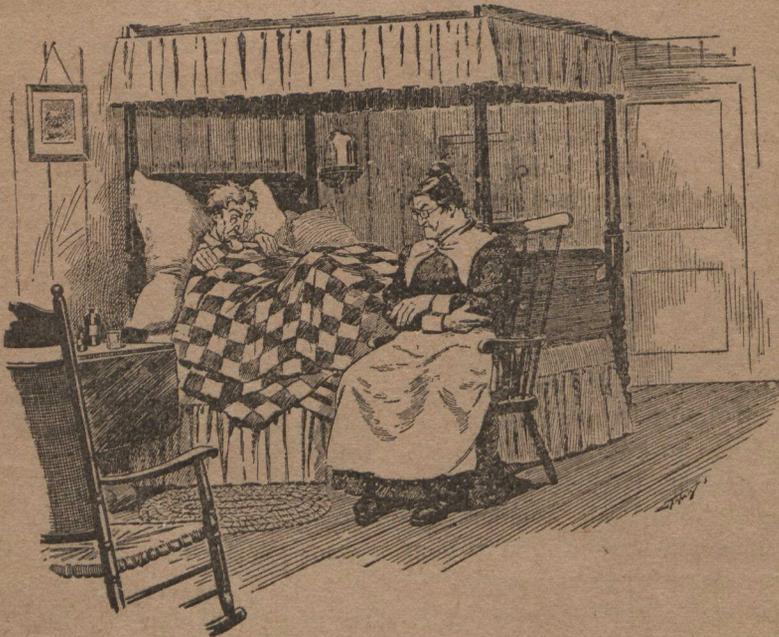
— Que veux-tu ?

— Je ne suis plus sourd !.

— Bah !

— Fais tomber une pièce de 50 cents pour voir !

Madame Barbatère alla chercher une pièce de 50 cents, la laissa tomber sur le carreau : son mari tressauta comme s'il avait entendu le canon.



— Eh ! femme !... je ne suis plus sourd !

L'un des siens était-il enrhumé du cerveau ? Elle le faisait suer. Avait-il la fièvre ? Elle le faisait suer. Pour guérir Barbatère de sa chute, il n'y avait qu'à le faire suer, évidemment.

Le sabotier fut donc porté au lit et deux imposants édredons le recouvrirent aussitôt jusqu'aux oreilles.

Une heure après, ayant somméillé un brin, Barbatère se trouva tout drôle. Il lui sembla que les poules, en chantant, lui

Puis Madame Barbatère laissa tomber une pièce de 25 cents, : son mari entendit tout.

Il aurait entendu tomber un billet de banque !

— Grand Dieu vivant ! je suis guéri ! s'exclama-t-il en sortant de son lit... Guéri ! Et c'est mon châtaignier qui a fait ça.

— Tu crois. ?

— Mais !... Qui l'aurait fait alors ?...

Mon châtaignier ! C'est mon châtaignier te dis-je !... Quel docteur !... Ah ! si j'avais su me fiche par terre plus tôt.

L'évènement fut vite connu à Cazordite et les paysans vinrent voir le châtaignier miraculeux. Un journal en parla. L'instituteur vint le photographeur.

— De quelle branche es-tu tombé. Barbatère ? demanda le maire de Cazordite.

— De cette noiraude, là-haut, vous voyez bien ? celle qui ressemble à un cou de canard. J'ai glissé de là et je me suis aplati ici. Et voilà, monsieur le maire.



Les pièces de 50 cents seulement lui firent tourner la tête

La-dessus, Barbatère aspirait une prise de tabac, puis confiait à demi-voix :

— Savez-vous monsieur le maire, qu'on pourrait en gagner des cents et des mille avec cet arbre.

— Comment ça ?

— Eh ! par l'âme de mon corps si les sourds n'ont qu'à se laisser tomber de là-haut pour guérir !... Il y en a des sourds !... Et rien qu'à cinq cents par tête !...

— Bé oui ! c'est une idée ! confessa le maire. Ah ! tu as de la chance d'avoir

un châtaignier comme ça !... Mais il faudrait peut-être expérimenter savoir si ça opère sur tout le monde...

— Ça, oui ! reconnut Barbatère ; il faudrait expérimenter... Si je faisais venir le sourd de Cauneille ?

— Assurément. Ça vaut la peine. Invite le sourd de Cauneille à venir manger quelques châtaignes, dimanche prochain, et à faire un tour sur ton châtaignier.

— Je vais l'inviter, Dieu vivant !

Le sourd de Cauneille accepta l'invitation il vint à Cazordite et après avoir mangé quelques châtaignes cuites dans une infusion d'anis, il alla regarder l'arbre.

— Alors c'est en tombant de ce châtaignier, Barbatère que tu t'es guéri ?

— Oui mon brave, lui cria le sabotier, dans le tuyau de l'oreille.

— Ah !... De quelle branche ?

— De celle-là, tu vois bien, qui est tordue comme un cou de canard.

— Ah !... je vais dire au sourd de Labatut de venir.

×

Le sourd de Labatut vint manger quelques châtaignes le dimanche suivant, mais quand il vit la hauteur de la branche au cou de canard, il anonça qu'il aviserait les deux sourds de Habas.

— Est-ce que tu prêteras un matelas ? demanda l'un de ceux-ci à Bartabère, après avoir regardé la branche en cou de canard.

— Mais oui !.. Comment donc !..

Madame Bartabère mit un matelas au pied du châtaignier à la place où était tombé son mari et le sourd de Habas monta, mais quand il fut là-haut, il dit :

— Je vais en parler au sourd de Pouillon !

Celui-ci n'était pas très sourd encore : il entendait tomber les pièces de cinq cents, il vint manger quelques châtaignes

à l'anis, les arrosa de trois ou quatre vers de piquepoult, puis monta hardiment.

— Veux-tu un matelas, proposa Bartabère.

— Un matelas ?... Pourquoi faire ?... Ça n'opérerait peut-être pas... Tu n'en avais pas, toi ?

— Non.

— Eh bien ! n'en mettons pas, té !

×

Le sourd de Pouillon était un petit sec, léger, comme une branche de pin brûlé. C'était toujours lui qui gagnait au mât de



Le sourd vint le dimanche suivant.

cocagne. les jours de fête. Quel mal pouvait-il se faire en tombant de là-haut ?

— Attention ! dit-il en fermant les yeux, éloignez-vous, madame Bartabère !

Après deux secondes d'hésitation, il serra les mâchoires, tendit les mains en avant et piqua sa tête, il s'abattit juste à l'endroit marqué, là où Bartabère était tombé lui-même.

— Eh bien ! mon brave, ça va-t-il ? lui demanda-t-on en le relevant.

— Mais oui, je crois.

— Tu entends mieux ?

— Il me semble.

— On va vous faire suer ! proposa la sabotière.

On le fit suer.

Puis pour savoir on laissa tomber un 5 cents sur le carreau sans prévenir.

Le sourd de Pouillon ne broncha pas.

On fit tomber alors une pièce de vingt-cinq cents.

Il ne broncha pas davantage.

— Bah ! ça viendra dans quelques jours fit Bartabère, rentre chez toi.

×

La semaine suivante le sabotier prit la route de Pouillon pour aller voir son premier client, mais on le reçut de belle façon !

— Eh bien ! vous en avez des idées, espèce de toqué que vous êtes ! lui dit la femme du sourd. Nous allons vous faire un procès vous savez ! Mon mari n'entend même plus les pièces de cinquante cents, maintenant !

— Pas possible !

— Essayez, vous allez voir !

On essaya, effectivement, le sourd de Pouillon ne remua pas plus au bruit des 50 cents que si l'on avait laissé tomber une feuille de papier à cigarette.

— Grand Dieu vivant ! fit Bartabère en jetant son béret à terre.

Puis philosophe.

— Que voulez-vous femme ? J'avais laissé mon mal au pied de l'arbre.

Votre mari en y tombant, l'aura sans doute ramassé... Ah ! ç'aurait été trop de chance aussi !... Rien qu'à cinq sous par tête... Allons ! je vous enverrai un panier de châtaignes pour dimanche prochain, conçoit Bartabère, elles sont excellentes avec un peu d'anis !..

Et il s'en retourna vers son châtaigner, — dont les derniers fruits montraient dans les derniers hérissons entr'ouverts, leur imperturbable sourire de nègre.

— — — — —



L'ANANAS

— o —

Ses origines. - Son emploi au point de vue culinaire.
Ses propriétés curatives.

— o —

Par A. Riou.

TOUT le monde connaît l'ananas, ce fruit exotique affectant la forme d'une pomme de pin énorme (d'où son nom anglais de "pine-apple"), surmontée d'une touffe de feuilles rigides qui lui donnent un cachet particulièrement original.

Les vitrines de nos marchands de primeurs regorgent de ces fruits tropicaux et chacun de nous a certainement dégusté au cours de ses repas, les tranches juteuses de ce fruit, sucrées, et largement arrosées de rhum, de kirsch ou autre liqueur forte.

Ce que peu de personnes connaissent cependant ce sont les origines de ce végétal savoureux, le délice de certains gourmets.

L'ananas appartient à la famille des "broméliacées". C'est une plante très vivace dont les feuilles longues quelquefois de plus d'un mètre, sont épineuses sur les bords. Cette plante originaire des Antilles ou des contrées chaudes de l'Amérique du Sud, fut introduite il y a longtemps en Europe.

En Espagne, elle se cultive en plein air, mais dans le Nord elle ne peut se développer que dans des serres spéciales.

L'ananas fut découvert au Brésil par Jean de Léry en 1555, il passa d'abord en Angleterre et ne fit son apparition en France que sous le règne de Louis XV vers 1733. Il faisait à ce moment l'ornement des jardins royaux, et sa rareté n'en permettait l'achat qu'aux riches seigneurs de la cour sur la table desquels il trônait comme une pièce délicate et recherchée.

"La saveur acidulée de l'ananas le rend précieux sous les climats brûlants", nous dit Duméril. Cette remarque est absolument exacte et c'est précisément cette fraîcheur qui a déterminé la vogue de l'ananas, dans les pays tempérés au moment des chaleurs estivales.

"Les façons d'accommoder ce fruit varient à l'infini, il se prête à toutes les confiseries; salades, sucreries, compotes, confitures sont généralement les procédés employés dans les familles, mais les confiseurs de profession trouvent le moyen de

le présenter au public sous de multiples formes appétissantes et agréables.

Ce qui semble moins connu du public, ce sont les qualités curatives et médicinales de l'ananas. Elles sont cependant fort nombreuses et leur emploi a donné au point de vue thérapeutique d'excellents résultats.

Bien que peu fourni en matières nutritives, l'ananas contient une grande quantité de sels minéraux qui mélangés aux substances ingérées, enrichissent le sang et activent la circulation.

Il est également recommandé pour les personnes dont les digestions laborieuses fatiguent l'estomac. Il contient en effet une assez grande quantité de principes digestifs "enzyme" ou "bromeline", qui produisent des effets identiques au suc pancréatique ou à la pepsine stomacale. Ces ferments sont tellement puissants qu'ils dissolvent, même en dehors de l'estomac, les oeufs et le lait, et accomplissent ainsi une sorte de digestion extérieure. Cela explique pourquoi il est indispensable d'ébouillanter l'ananas frais si on veut le faire entrer dans la composition d'une crème. Employé à l'état nature il décomposerait les différents éléments constitutifs et leur donnerait un goût absolument aigre.

Pour calmer des maux d'estomac, il convient de manger l'ananas à l'état "nature", sans sucre, ou encore d'en exprimer le jus et de l'absorber, l'irritation ne persistera pas devant ce moyen radical.

On emploie beaucoup l'ananas dans les cas de catarrhe ou d'inflammation des poumons dans les bronchites communes et à maintes reprises son intervention a été jugée utile dans des cas de diphtérie.

Pour choisir un ananas, il suffit de chercher à arracher les feuilles qui en forment le sommet, si elles cèdent facilement,

il est mur à point. Si elles résistent à la traction il n'est pas encore bon à manger. à manger.

Nous ne reviendrons pas sur les façons nombreuses d'accommoder l'ananas, mais



Lorsque les feuilles cèdent facilement à votre traction, vous pouvez être sûr que l'ananas est mûr.

de l'avis des gourmets, la meilleure manière de le manger est la salade.

Après avoir nettoyé votre ananas avec un couteau à lame d'argent, car l'acier s'oxyde facilement à son contact, vous le coupez en lamelles fines que vous disposez par couches sur un plat. Entre chaque couche vous étalez du sucre en poudre et vous arrosez le tout d'excellent kirsch, ou de vieux rhum, laissez mariner pendant deux heures. Au besoin faites brûler avant de servir.

On peut encore piler la pulpe de l'ananas dans un mortier en y ajoutant du sucre en poudre et du jus de citron, et lorsque la pâte sera assez consistante y ajouter un peu de vanille, servir ensuite sur un plat orné avec les feuilles formant le bouquet ou encore quelques feuilles de vigne.



LA PHYSIQUE AMUSANTE

— o —

Moyen facile de se distraire en famille.

“ Le verre magique ”

— o —

TOUT le monde connaît la vieille expérience qui consiste à retourner sans dessus dessous un verre plein d'eau, après avoir exactement appliqué sur les bords une feuille de papier; la pression atmosphérique agissant sur le papier l'empêche de tomber.

Le tour que nous allons présenter à nos lecteurs est beaucoup plus ingénieux.

Non seulement le papier ne tombera pas lorsque le verre sera renversé, mais encore, nous enlèverons ce papier où nous le ferons s'envoler à l'aide d'un éventail et notre verre restera plein, sans qu'une goutte de liquide puisse s'en échapper.

Nous remettrons le verre dans son vrai sens et personne ne pourra suspecter notre bonne foi, car chacun pourra plonger son doigt dans le liquide et ne pourra s'apercevoir que nos mains contiennent un objet étranger. C'est là un des tours les plus charmants qui puissent être exécutés en famille et qui est en quelque sorte inédit.

L'opération ne consiste pas d'ailleurs en un simple escamotage, mais réalise deux

applications ingénieuses des lois de la physique, touchant la pression atmosphérique et l'adhérence des corps.

Voici d'ailleurs la manière d'opérer : Prenez un verre dont le pied et l'orifice aient le même diamètre et forment une circonférence absolument régulière. Veillez à ce que les bords du verre soient “plans”, à angles vifs, pour cela usez les par un frottement circulaire sur une pierre bien unie mouillée et saupoudrée d'émeri très fin.

Découpez dans une feuille de mica très mince un disque fermant exactement l'orifice du verre, de façon à ce qu'il le couvre très exactement, sans que les bords dépassent.

Ce disque est dissimulé sous la feuille de papier qui couvre le verre. Pour retourner celui-ci on applique fortement la paume de la main sur le papier à travers lequel on sent très bien la feuille rigide de mica, laquelle par ce moyen sera mise en place très exactement sans que personne puisse s'en apercevoir.

Que l'on veuille bien suivre avec atten-

tion la petite manoeuvre que nous allons indiquer ici et qui a pour but de rendre invisible, même de très près, le disque de mica.

On remet le verre dans sa position normale en appuyant sur ses bords la paume de la main droite qui, en même temps, se saisit de la feuille de mica qu'elle enlève, comme on le voit dans la figure 3; cette main se renverse et s'étend à plat, figure

la transparence.

On peut répéter plusieurs fois l'expérience en opérant en sens inverse: le verre est posé sur la main droite qui reprend la plaque de mica et la remet sur le liquide pendant que le verre est retourné de nouveau.

On peut laisser facilement un tiers de vide dans le verre, et y agiter assez fortement le liquide qu'il renferme, pour



4, et la main gauche y dépose le verre, sur le mica, qui, étant mouillé, adhère par capillarité au pied du verre. On peut donc dès lors, tenir celui-ci simplement entre le pouce et l'index, afin de permettre aux spectateurs d'examiner la surface du liquide et les mains de l'opérateur.

Personne ne songera à l'existence possible du disque de mica sous le pied du verre avec lequel il fait corps et dont il a

vu que les secousses ne soient pas exagérées et se produisent bien verticalement et non d'une manière oblique ou transversale, ce qui aurait pour résultat de faire glisser la feuille de mica.

Cette expérience nous rappelle une singulière aventure arrivée un jour de fête où nous cherchions à divertir les enfants d'un patronage, par une séance de physique amusante à laquelle assistaient quel-

ques amis, et entre autres, un saint évêque missionnaire, venu sous le beau ciel de la Provence pour essayer de rétablir ses forces épuisées par les travaux apostoliques qu'il avait accomplis dans des climats meurtriers.

Le vénérable prélat avait voulu bénir ces petits enfants, et être témoin de leur joie ce jour-là.

Notre feuille de mica adhérait si fortement aux bords du verre, que, sans la retenir de l'autre main, nous retournions le verre au-dessus de la tête des enfants, ce qui leur causait une amusante petite frayeur, à la pensée que ce vin, suspendu dans le verre, allait les inonder, accident qui n'avait pas lieu, bien entendu.

Mais voici que tout à coup le verre nous est enlevé des mains; un mauvais plaisant

trop confiant dans les propriétés merveilleuses du "verre magique" et sans la moindre inquiétude sur l'issue de l'affaire, s'approche brusquement de l'évêque au-dessus de la tête de qui il retourne le verre en s'écriant, d'un air tout réjoui : "Prenez garde, Monseigneur!"

Hélas! le disque de mica avait glissé; le pauvre évêque inondé s'épongeait le visage et les épaules de son mouchoir, et, quoique tout aveuglé encore par le liquide, mais toujours souriant et absolument calme, il cherchait autour de lui son imprudent voisin pour lui dire avec son inaltérable bonté: Ce n'est rien, cher monsieur, ce n'est qu'un petit accident.

Le malheureux n'était plus là; rouge de honte, il avait déguerpi.

Les Ventes Extraordinaires



N achat dans les bazars de charité, n'est pas un "bargain"; on paye couramment un objet dix ou vingt fois sa valeur et cela sans murmurer, car on sait que le produit

de la vente est affecté au soulagement des malheureux.

Il arrive même que certains prix donnés pour une chose insignifiante sont fabuleux et témoignent encore plus, de la part des enchérisseurs, d'amour de la réclame que d'esprit de charité; il arrive égale-

ment que les acheteurs ont des déceptions qui font la joie de la galerie.

A l'une de ces ventes Mme de M... offrait une boucle de ses cheveux moyennant 100 dollars. Elle avait de nombreux adorateurs qui saisirent avec empressement l'occasion de lui procurer leur dévotion si bien qu'à la fin de la journée, la charmante vendeuse avait encaissé une somme qui représentait une petite fortune.

Comme quelqu'un s'étonnait qu'elle eut pu servir tant de clients.

—Cela m'a bel et bien coûté trois perruques, répondit Mme de M... je les ai payées 10 dollars chacune mais j'ai ainsi

conservé mes véritables cheveux. Mes acheteurs auraient tort de se plaindre car les perruques étaient bien "à moi" et je n'ai pas spécifié si, en vendant "mes" cheveux c'en seraient de vrais ou de faux.

Le mieux était de rire de l'aventure, ce que chacun fit d'ailleurs, la clientèle de ce Bazar de Charité se composant de gens ayant autant d'esprit que d'argent.

Mais voici mieux :

Dans une autre vente, une princesse fort connue, veuve d'un ancien ambassadeur d'Autriche à Paris sous l'Empire, ne savait comment attirer les acheteurs à son rayon.

Tout à coup, elle eut un éclair de génie et, avisant un baron fort riche, lui proposa :

—Donnez-moi 1000 francs (\$200) et je vous donnerai quelque chose que je n'ai

jamais donné ni vendu à qui que ce soit.

—Qu'est-ce que c'est? demanda le baron.

—Vous le verrez, payez d'abord!

Intrigué, le baron versa la somme avec une légère grimace car il passait pour tant soit peu avare.

—Tournez-vous maintenant et baissez-vous, dit la Princesse.

L'autre obéit et reçut aussitôt, à l'endroit où le dos perd son nom, la plus belle claque que jamais main féminine eût enco-appliquée...

—Voici, lui dit-elle, ce que je n'ai jamais encore donné ni vendu surtout à ce prix-là; je vous remercie au nom de mes pauvres à qui cette claque va procurer du pain pendant de longs jours.

Si non è vero...

Pierre le Termite.





La Photographie de la Parole

— 0 —

Dans tous les pays du monde, le phonographe a pris, ces dernières années, un développement considérable.

Au Canada comme ailleurs on le rencontre partout et nombreuses sont les familles auxquelles il procure le charme d'une heure de musique qui fait oublier souvent bien des soucis.

Malgré cette grande extension, le phonographe est resté presque stationnaire, à part quelques modifications dans le but d'améliorer la reproduction des sons.

Il conserve des vibrations propres, venant de ce que le cadre du diaphragme est mal fixé, de l'emploi d'une embouchure et d'un pavillon métalliques, et ces vibrations, qui viennent se juxtaposer à côté de celles de la voix nuisent à sa bonne reproduction et en altèrent le timbre.

En perfectionnant des dispositifs datant déjà de plusieurs années, un savant russe, M. Samuel Lifchitz, qui poursuit à Paris ses expériences au laboratoire de M. Dastre, à la Sorbonne, a réalisé un phonographe absolument nouveau.

Avant de décrire les détails du procédé il est nécessaire de se rendre compte de ce qu'est la voix humaine. Elle est produite par des vibrations des cordes vocales, entraînant celles de l'air expiré.

Ces vibrations aéro-laryngiennes arrivent dans la bouche, où elles sont renfor-

cées pour produire définitivement les sons qui sont perçus par notre oreille.

Dans le but de la parole, ces sons se traduiront par l'union des voyelles et des consonnes, formant ainsi des syllabes, puis des mots et des phrases.

Consonnes et voyelles sont d'ailleurs loin d'avoir la même importance, les dernières en effet peuvent être émises pendant un temps assez long aussi longtemps qu'on a dans les poumons de l'air expirable.

A part l'U, elles sont toutes formées par le larynx. Les consonnes, au contraire, ne sont que des vibrations non périodiques qui précèdent ou suivent la voyelle, et dans la parole, on a déterminé que la durée d'émission des voyelles est de dix à vingt fois supérieure à celle de l'émission des consonnes.

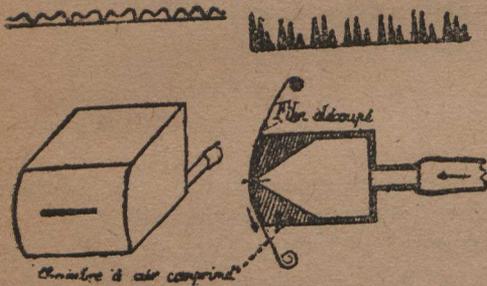
Un appareil qui reproduira donc très exactement les voyelles avec leur timbre aura les plus grandes chances d'être parfait et c'est de ce côté que se sont portés les premiers efforts.

Les vibrations plus ou moins rapides, d'une plus ou moins grande amplitude, qui donnent naissance à la parole, provoquent une série de compressions et de dilations de l'air.

Si sur le chemin de ces vibrations, on vient disposer une membrane très mince,

il en résultera pour cette dernière une série d'oscillations qui sont en tout point semblables aux vibrations qui leur ont donné naissance.

C'est cette membrane qui constitue le diaphragme des phonographes. En lui adjoignant un style, on pourra creuser dans l'épaisseur de la cire d'un rouleau, par ex-



Le reproducteur du phonographe à lumière. Dans la partie supérieure de la gravure, les voyelles E et U d'après ce procédé.

emple, un sillon plus ou moins profond, susceptible de transmettre à son tour, par le phénomène inverse, les mêmes vibrations à une autre membrane qui reproduira le son initial.

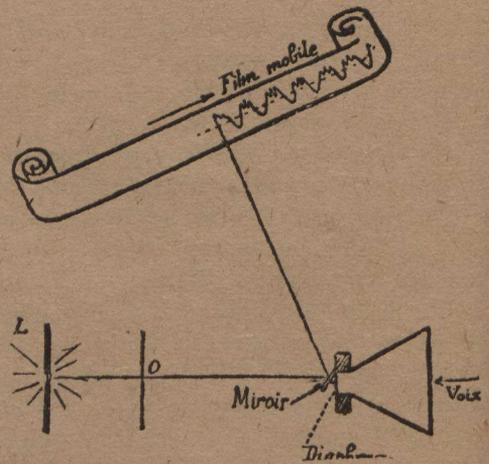
Supposons qu'au lieu de style nous disposions un petit miroir, il vibrera exactement comme le diaphragme, et s'il reçoit l'image d'un point lumineux et que l'on renvoie celle-ci sur un film en mouvement elle y décrira un tracé sinueux tracé que l'on appelle une courbe, reproduisant toutes les oscillations initiales d'autant plus amplifiées que la distance au miroir est plus grande.

Dès 1908, M. Marage, présentait à l'Académie des sciences un dispositif comprenant un miroir fixé à une membrane de caoutchouc et qui lui avait permis de photographier les vibrations de la voix.

C'est un appareil analogue qui constitue l'enregistreur du nouveau phonographe. La membrane est constituée par une pla-

que de liège très mince qui transmet par l'intermédiaire d'une petite colonne de liège collée en son milieu ses oscillations à un minuscule miroir que l'on voit au centre de la photographie. On projette (fig.1) la lumière d'une lampe électrique à arc L sur le miroir à travers une ouverture très petit. O donnant dans son prolongement l'image d'un point lumineux. Du miroir, cette image est renvoyée sur une pellicule sensible mobile, un film de cinéma, par exemple où elle reproduit un tracé correspondant à une véritable photographie de la parole et de ses vibrations.

En réalité on emploie non un point, mais une fente lumineuse et son image vient balayer sur le film une surface dont on utilise seulement la partie supérieure, remplaçant la dentelure inférieure par une ligne droite.



Dispositif montrant le principe du nouveau phonographe.

Après le développement de la pellicule, on obtient ainsi un négatif analogue à celui de la gravure qui représente le négatif de la voyelle U.

Avec ce négatif, on pourra tirer autant d'autres films positifs que l'on voudra et

qui tous pourront être utilisés comme on va le voir.

Pour la reproduction de la parole on fait passer le film avec une vitesse de 5 à 7 pieds par seconde devant une fente très mince pratiquée dans une chambre recevant de l'air comprimé à pression constante, celui-ci en s'échappant produira une série de vibrations très rapides.

Le tracé découvre en effet, à chaque instant une longueur différente de la fente, et il en résulte une série de compressions de l'air tout à fait analogues à celles qui sont venues frapper le diaphragme de l'enregistreur.

Le film est monté sur des rouleaux et est

entraîné par un moteur électrique.

On obtient ainsi une reproduction absolument distincte de la parole, respectant complètement le timbre de la voix.

Dès 1903, un français prenait un brevet pour la reproduction du son au moyen des bandes profilées, des dernières recherches est né le nouveau phonographe.

Quand il aura franchi la période d'expériences, quand des perfectionnements ultérieurs l'auront rendu tout à fait pratique on peut se demander s'il ne détrônera pas son aîné, par suite de la qualité des sons obtenus et de la facilité de reproduire à autant d'exemplaires que l'on veut le film initial une fois pour toutes enregistré.

La Lutte contre les Serpents Venimeux

LES statistiques des personnes tuées, dans certains pays chauds, par les serpents à venin sont impressionnantes.

Les services administratifs de l'Inde anglaise publient ponctuellement, chaque année, le chiffre total des morts ainsi causées; et, chaque année, ce nombre dépasse, pour ce pays seul, une vingtaine de mille.

Ailleurs, de telles statistiques, quoique moins bien tenues, donnent une approximation effrayante. Ainsi, au Brésil, le total des personnes mordues paraît approcher de vingt mille par an, et celui des décès s'évaluerait au quart de cette somme, soit à près de cinq mille personnes.

La mortalité par la morsure des serpents venimeux, par "ophidisme", pour employer le terme technique, égalerait

celle des maladies les plus redoutables.

Les personnes mordues sont presque toujours des ouvriers agricoles.

On soulève des gerbes, on remue du foin qui sèche, on se penche pour ramasser un objet; on touche le serpent par mégarde, ou bien on pose le pied sur lui. La bête surprise se croit attaquée, se défend et mord.

C'est au pied, à la jambe, à la main que les morsures sont les plus fréquentes. Seulement, si les accidents occasionnés par les serpents sont fort rares dans nos pays, si le bétail et les chiens en sont plus fréquemment victimes que l'homme, il n'en est pas ainsi dans les régions chaudes. Les serpents venimeux y sont plus nombreux, plus répandus; ils appartiennent à des espèces variées, peuvent ac-

quérir une longueur considérable.

Loin de se montrer méfiants et craintifs comme la vipère, ils sont volontiers agressifs, pénètrent même dans les habitations. Ils attaquent directement.

Les plus redoutables, et les plus redoutés des serpents venimeux de l'Inde anglaise sont les cobras ou najas.

Au Brésil, les espèces à craindre sont tout aussi nombreuses que dans l'Inde. Elles appartiennent à des genres différents.

Les plus redoutées sont celles du genre "crotalus", remarquables par leur possession d'un organe sonore placé au bout de

sante de tubes contenant des sérums anti-venimeux, préparés tout exprès pour combattre, par leur inoculation, les fâcheux effets de la morsure.

Le second est de s'évertuer à détruire l'espèce venimeuse elle-même, à la pourchasser, à la combattre par tous les moyens, soit en coupant les fourrés et les buissons où elle se cache, soit en lui suscitant, dans la nature même, des ennemis acharnés à sa destruction.

Ce dernier moyen présente des chances sérieuses de réussite.

Plusieurs animaux possèdent, contre les serpents venimeux, des propriétés toutes



Les serpents ne sont pas comme les loups: ils se mangent volontiers entre eux.

la queue d'où leur sobriquet de "serpent à sonnettes", et celles du genre "lacheisis".

Mais qu'il s'agisse des najas, des crotales ou des autres espèces, toutes se rendent également funestes, par la puissance de leur venin.

On comprend donc également à quel point s'impose la nécessité, dans l'intérêt de l'agriculture, d'enrayer les progrès d'un fléau de cette importance.

Deux moyens se présentent: l'un est curatif, l'autre est préventif.

Le premier consiste à posséder, dans les localités suspectes, une provision suffi-

spéciales; ils se nourrissent de leur chair, les traquent, et savent éviter leurs morsures, ou se montrent insensibles, étant piqués, à l'action du venin.

L'Inde possède les mangoustes, petits carnivores qui se nourrissent de serpents, de batraciens, de divers reptiles, et sont surtout friands de leurs oeufs.

Le Brésil a mieux encore, car on a décrit récemment, comme habitant certains districts de ce pays, une espèce de serpent, la mussarana, dont la proie habituelle consisterait en crotales, en lacheis, et autres bêtes pourvues de venins.

La mussarana est inoffensive pour

l'homme, car elle est privée d'appareil venimeux.

Par contre, elle ne l'est point pour les serpents dangereux, car, naturellement immunisée contre les morsures, elle les chasse afin de s'en repaître.

Ne possédant pas d'armes, elle n'a sur eux que la supériorité de sa force musculaire.

Agressive, elle se jette sur la proie convoitée, et l'entoure de ses replis afin d'empêcher toute fuite.

Les deux serpents enlacés luttent. Le venimeux s'efforce de se dégager, et mord l'adversaire.

Mais, insensible aux morsures, celui-ci resserre progressivement son étreinte. Puis, il détend son grand corps, ouvre une large gueule, saisit sa proie par la tête, l'avale, et le serpent vaincu disparaît lentement dans le serpent vainqueur.

Ces animaux ont l'habitude de déglutir leur aliment d'un seul morceau.

Ils l'absorbent d'une manière continue, quelle qu'en soit la taille.

Cette déglutition est terminée quand la

proie entière, de la tête à la queue, est entrée dans le corps de l'autre.

Le serpent contre le serpent! On ne saurait rencontrer mieux, ni avoir un meilleur auxiliaire.

Malheureusement, la mussarana est rare au Brésil, et ses services sont faibles par suite.

Mais les Brésiliens sont gens de ressources; ils s'ingénient actuellement à propager l'espèce utile et bienfaitrice.

Leur superbe établissement sérothérapique de Butantan, dans l'Etat de Sao Paolo, possède un "Serpentarium", pare où l'on élève les mussaranas, afin d'en avoir assez pour repeupler les régions dangereuses.

Le système est excellent.

Il découle directement de la méthode biologique, que l'on préconise aujourd'hui dans la lutte contre les animaux nuisibles.

Pourquoi s'évertuer à des chasses, à des destructions souvent impossibles, ou peu efficaces, si l'on arrive plus sûrement au but en utilisant des auxiliaires pris dans le monde animal lui-même?





LE NAVIRE DU DESERT

— o —

C'EST un "navire" à quatre pattes, qui, de son véritable nom se nomme le chameau et dont on a souvent exagéré les mérites comme les défauts.

Il est certain, toutefois, que c'est un animal très utile et c'est précisément à cause des services multiples que rend déjà le chameau partout où il a été introduit, que l'on voudrait bien l'acclimater ailleurs.

Bien entendu, nous ne voulons pas parler spécialement de son utilisation comme bête de selle : cela a été dit trop souvent.

Ce chameau de selle est bien connu dans les milieux français, notamment à cause de l'usage qu'on en fait en Algérie, et pour les troupes montées du Désert, et pour les Arabes des Hauts Plateaux.

Aussi bien il faut savoir que le mehari ou les mehara, pour employer la formation correcte du pluriel, sont bel et bien de la même espèce que le chameau de bât ou djemel. Mais c'est le pur sang comparé au cheval de trait ; toutefois il y a des mehara qui ne diffèrent guère du djemel.

Le vrai chameau de selle est svelte, élancé, monté sur de hautes pattes, et doté de puissants muscles aux cuisses qui lui permettent de courir vite.

Ce mehari est le produit d'une sélection,

tout comme le cheval de course. Au contraire le djemel et les chameaux de bât d'Asie Mineure, bêtes lourdes et musculeuses, sont élevés au petit bonheur ; leur allure est généralement lente, mais ils sont forts et endurants et gagnent en puissance de transport ce qu'ils perdent en vitesse.

C'est naturellement cet animal de bât qui est le plus intéressant, d'autant que la chamelle donne du lait fort apprécié par les populations qui possèdent ces animaux, en outre, il porte une sorte de toison utilisée à toutes sortes d'égards.

La laine de chameau a la propriété de se feutrer et de se fouler pour ce feutrage exactement comme la laine de mouton, et c'est ainsi qu'on l'utilise pour faire des étoffes de tente ou des burnous d'hiver, des tissus d'habillements chauds et imperméables.

Les gens de la campagne, les Kurdes et les Arabes de la Turquie d'Asie, s'habillent de poil de chameau ; c'est aussi le poil de chameau qui sert à tisser des sacs extrêmement résistants où se transportent fruits et céréales.

On a fréquemment vanté la sobriété et les qualités diverses du chameau ; l'équité veut que, tout en lui reconnaissant des

qualités physiques sérieuses, on n'exagère point cette sobriété, devenue proverbiale; et il faut avouer qu'il a un caractère détestable, qui explique l'usage injurieux que l'on fait parfois de son nom, dans un langage peu académique.

Il est essentiellement rancunier et vindicatif; sans doute sa rancune est assez souvent motivée, car son conducteur ne le traite pas toujours avec douceur; mais il se venge cruellement.

Sa morsure est terrible, ses dents broient des noyaux de dattes; et quand il saisit un bras ou une main dans sa mâchoire, il brise ou écrase les os d'horrible façon. Il ne se fera pas faute, s'il le peut, de s'acharner sur sa victime jusqu'à ce qu'il la tue. C'est du reste à cause de cette violence du caractère du chameau, que l'on organise parfois, en Asie Mineure, des combats où ces animaux luttent l'un contre l'autre avec un acharnement féroce.

Le chameau a encore le défaut d'être d'un entêtement rare, l'entêtement de la brute; si, pour une raison quelconque, il se trouve trop chargé, il se couchera à terre, et il sera matériellement impossible d'obtenir qu'il bouge, jusqu'à ce qu'on ait ramené son chargement à sa convenance.

Toutefois, et comme nous le disions, il faut reconnaître qu'il constitue une bête de somme qu'on pourrait difficilement remplacer là où l'eau est peu abondante, où l'herbe est rare et peu appétissante, et où, par-dessus le marché, il n'existe qu'une piste au lieu d'une route.

Dans la région de Smyrne, on nourrit relativement bien les chameaux, du moins quand ils ne sont pas en caravane; on leur donne de la paille et des fèves, qu'on hache et pile ensemble, et, en été, on les laisse manger de l'herbe.

En Algérie, il pourvoit tout seul à sa nourriture, de même que dans les régions

où l'on ne peut songer à lui fournir ni paille ni foin; il broute tout en marchant les graminées plus ou moins enterrées dans le sable et peu savoureuses, qu'il trouve à la portée de sa dent.

Il est bien réel qu'un chameau demeurera des jours sans boire ni manger, quitte ensuite, quand l'eau et la nourriture seront mises à sa disposition, à les engloutir avec voracité. Aussi bien, il n'est pas difficile: il dévorera avec appétit une touffe d'herbe sèche, un buisson épineux, et aucun animal de somme ne saurait se suffire là où il trouve réellement de quoi se nourrir.

D'une manière générale, le chameau ne consent guère à porter qu'une charge de 400 à 600 livres; en Algérie, le chargement, qui doit être bien réparti également sur les deux flancs, si l'on veut que l'animal se lève et marche, ne dépasse que rarement 300 livres.

Les chameaux de Smyrne, qui sont robustes (et cela certainement parce qu'ils sont bien nourris), portent jusqu'à 800 livres.

Le prix d'achat d'une bête diffère suivant sa force et ses qualités physiques, et même un peu morales, si nous pouvons employer ce mot pour le tempérament et le caractère de la bête. Il y a des chameaux qui valent jusqu'à \$160, tandis que d'autres ne se vendront pas plus de \$25.

On rencontre couramment des théories de chameaux dans les rues des villes algériennes et dans les régions plus au moins désertiques, où ces animaux transportent les produits faisant l'objet du commerce d'importation ou d'exportation. Mais si l'on veut voir en foule des caravanes de chameaux, c'est dans les rues de Smyrne qu'il faut aller: souvent l'encombrement causé par les chameaux se suivant à la file y arrête toute la circulation ordinaire.

Dans toute l'Asie Mineure, ces animaux transportent, et sont seuls pour ainsi dire à transporter (étant donnée la rareté des routes et des voies ferrées) les céréales et la vallonnée, les figues et la pierre d'émeri, la racine de réglisse, les raisins, etc. Il en arrive continuellement à Smyrne en colonnes d'une centaine; à la tête de chaque colonne est un petit âne servant de chef de file.

Ce sont toujours des chameaux ayant au moins trois ans; car c'est seulement à cet âge qu'ils sont dressés à porter des charges, leur vigueur atteignant son maximum vers cinq ou six ans; le chameau ne vit guère plus de vingt-cinq ans, et à vingt ans il commence à décliner considérablement.

Disons que le dressage du chameau de bât est fort rudimentaire et fort brutal; on lui passe sur la mâchoire inférieure une corde sur laquelle on tire en sciant, ce qui cause une vive douleur à la malheureuse bête, dont la bouche est rapidement en sang; il suffit ensuite d'une traction assez faible pour que la crainte de la douleur la fasse obéir; on l'habitue ensuite à marcher en file indienne (si l'on nous permet l'expression) et en caravane, en l'attachant au moyen de cette corde à la queue d'un vieux chameau connaissant le métier.

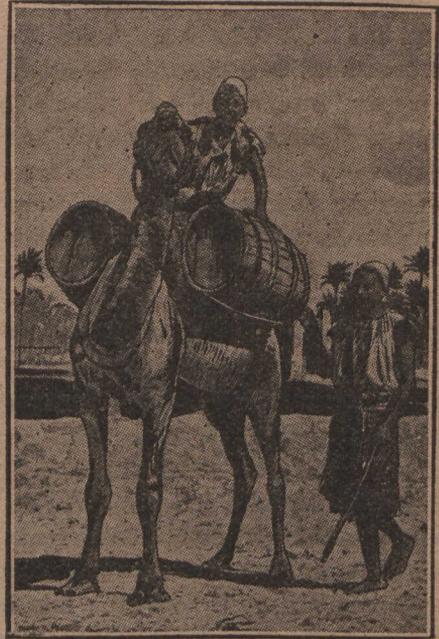
En fait, on ne confie jamais à un seul homme qu'une série de sept bêtes au plus, c'est tout ce qu'il pourra conduire effectivement. Il faut par conséquent, dans une caravane, autant de conducteurs à peu près qu'elle contient de fois six à sept bêtes.

Pendant les périodes de chaleur, le convoi ne circulera que la nuit ou à la fraîcheur, car, malgré tout, le chameau est assez susceptible; le reste du temps les animaux se reposeront ou brouteront au-

tour du campement. Mais durant des jours et des jours, sous réserve de ces interruptions, le voyage se continuera.

Les bêtes arrivent parfois à travailler presque douze mois consécutifs; ensuite, il est vrai, il faut les laisser pendant six mois au pâturage pour se refaire.

Naturellement, la construction de voies ferrées, en Asie Mineure en particulier, va permettre les transports dans bien des directions sans qu'on fasse appel aux cara-



Un chameau de bât.

vanes de chameaux; par contre, il faudra amener les marchandises jusqu'aux voies ferrées, distribuer de côté et d'autre les produits que les trains apponteront dans les gares. Et en dépit de l'automobilisme et de toutes les applications des transports mécaniques, nous n'en sommes pas encore au moment où l'on aura plus besoin des services du chameau... ou du vaisseau du désert, comme on voudra l'appeler.



Les Danseuses de Ballet

Par Pierre Kiroul

L'art de la danse, tel que pratiqué sur la scène diffère complètement du mode de danse en usage dans les salons, il nécessite également un soulier très spécial.

Le soulier de ballet n'a que des rapports éloignés dans sa confection avec les autres souliers de danse. Il se fait sur des formes spéciales qui ressemblent très peu aux formes que nous connaissons.

C'est que le pied qui le chausse ne se comporte pas de la même façon dans ses évolutions, qu'au quand il est enfermé dans une chaussure ordinaire, s'élargissent, s'allongent sous la pression du poids du corps.

Dans la figure ci-contre, nous donnons une des positions du pied d'une "danseuse à pointes," c'est-à-dire s'élevant sur le bout du pied.

Cette figure rappelle la position que donnent les Chinoises à leurs orteils. Repliés sur eux-mêmes, ils ont à supporter le corps et c'est sur le dessus des orteils que se porte le poids entier.

Il faut pour arriver à ce résultat, se mettre les pieds à la torture une flexibilité

égale aux doigts de la main. Les tendons et les os composant le pied humain ont les mêmes exigences et c'est pour cela que les doigts sont retournés en dessous.

Cette position, dans la danse, n'est pas unique et il est bon nombre d'artistes qui se tiennent autrement dans leur travail.

Nous pouvons même dire qu'elles sont en majorité. La deuxième gravure donne une autre position des doigts dans "élévation des pointes."

Le plus grand nombre des ballerines françaises et russes posent ainsi leurs pieds dans leurs évolutions. Les Italiennes par contre, prennent la première position.

On voit par cet exposé combien il faut travailler pour arriver aux exercices surprenants exécutés par les danseuses de nos grandes scènes chorégraphiques.

Etant donné la pose du pied sur le sol, il s'agit de lui trouver une chaussure s'alliant à ses mouvements. C'est pour cela que le soulier de ballet n'a pas un semelage comme celui que nous connaissons.

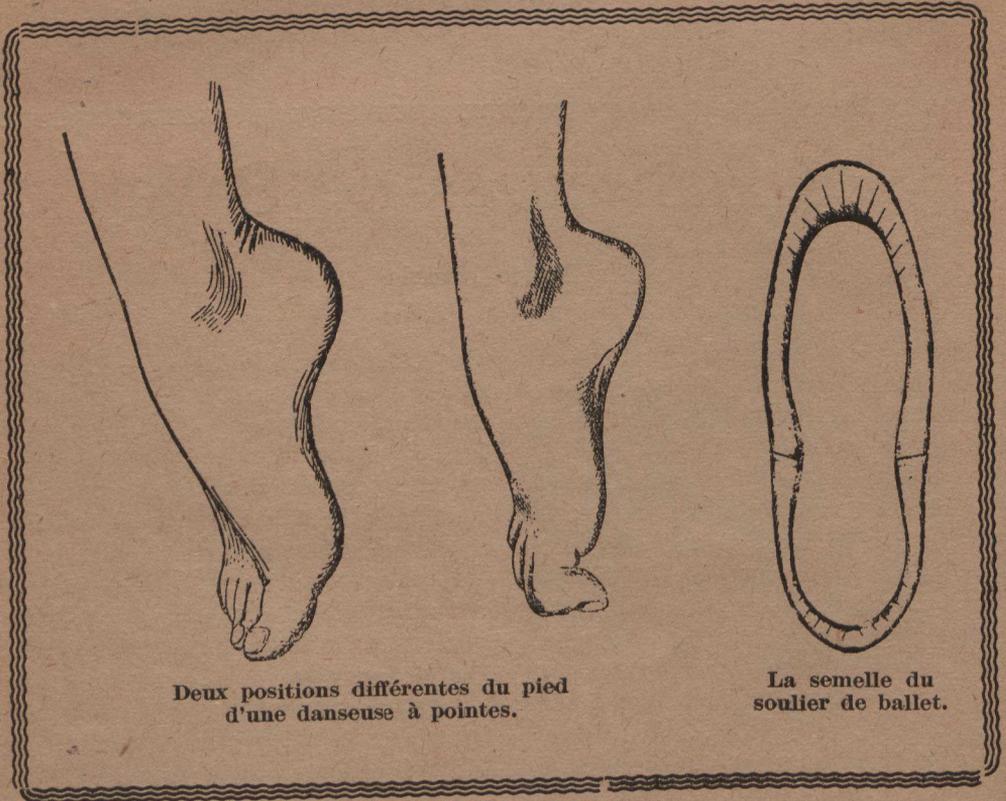
Ce soulier se fait en soie assortie à la nuance du maillot, il a une semelle en

cuir plus courte que la longueur du pied. Il se chausse tout au bout et doit être d'une flexibilité telle, que le pied ne rencontre aucune résistance.

Le pied doit le remplir sans laisser de vide et exécuter tous les mouvements sans se déchausser. Du reste pour qu'il tienne mieux, les danseuses y cousent, de chaque côté des rubans qui contournent bas de

et le dessus et qui maintient le pied, le soutient quand le poids du corps vient s'appuyer dessus.

Pour les autres danseuses, celles qui se portent sur la pointe des orteils, il faut au contraire, que le bout du soulier soit, sinon souple, simplement rigide, ce qui s'obtient par l'adjonction d'un morceau de peau blanche assez épaisse et flexible.



Deux positions différentes du pied d'une danseuse à pointes.

La semelle du soulier de ballet.

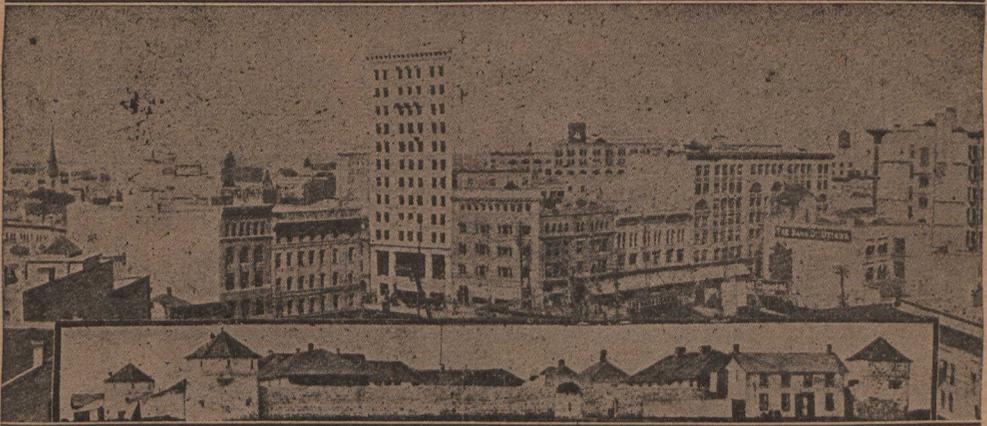
la jambe et empêchent toute sortie intempestive, ce qui pourrait être cause de désastres.

Nous avons dit que toutes les ballerines ne dansaient pas sur la pointe du pied et que les Italiennes, notamment, se tenaient sur le dessus des orteils.

Les souliers qu'elles chaussent doivent alors avoir un bout rapporté en cuir très épais, bout qui se place entre la doublure

Dans tous les cas, comme le dessus du soulier est toujours appelé à toucher le sol, que c'est lui qui reçoit toute la fatigue, il doit être fabriqué avec un soin extrême et coûte assez cher..

Il est vrai que le salaire alloué à certaines danseuses leur permet de considérer cela comme un détail sans importance.



MAISONS GEANTES

— o —

L'INDUSTRIE du bâtiment marche à merveille depuis quelque temps à Montréal; nous n'en sommes pas encore aux édifices de 30 et 40 étages comme nos voisins de New-York mais il ne faut désespérer de rien.

A voir l'énorme quantité de matériaux nécessaires pour des édifices d'une dizaine d'étages comme les nôtres, on peut croire sans peine que l'on bâtirait facilement tout un village avec ceux qu'il faut pour une maison de 30 étages.

Voyons, par exemple, ce qu'il a fallu, à New-York, pour le bâtiment désigné sous le nom de "Annexe du Whitehall Building".

Cet édifice n'a pas plus de 31 étages, ce que l'on tient maintenant pour modeste; sa hauteur totale est de 525 pieds. Mais ce bâtiment couvre une superficie de 4600 verges carrés et sa forme cubique lui permettra de former un volume de plus de 300,000 verges cubes.

Avant de commencer la construction proprement dite, il a fallu effectuer le travail de terrasse, creuser l'emplacement où l'on établirait les fondations et disposer les sous-sols.

Dans ce but il a été nécessaire d'enlever 130,000 verges cubes de déblais! Vous pouvez aisément vous convaincre de l'énormité de ce terrassement, en calculant bien simplement la longueur qu'il faudrait donner, par exemple, à un fossé profond de 6 pieds et large de 15 pour représenter un volume équivalent.

Ce fossé aurait près de 3 milles de longueur!

Il faut des charpentes métalliques pour élever ce bâtiment; c'est même ce qu'il y a de principal, puisque ces sky-scratchers sont constitués d'une ossature d'acier sur laquelle on fait un placage de terre cuite et de granit ou de marbre pour les façades.

Or, le nouveau sky-scraper a réclamé

un poids d'environ 30 millions de livres d'acier.

Il y aurait de quoi construire une tour entièrement métallique et carrée, représentant quelque 6 verges de côté et une hauteur de plus de 90 verges, tout à parois pleines et non point à jour comme les tours en treillis que l'on élève d'ordinaire.

Nous avons parlé des plaques de terre cuite, des briques et des garnissages divers devant orner les façades en se plaquant sur la charpente métallique; il a fallu 3,000 tonnes de ces plaques de terre cuite et 900,000 briques de décoration. Mais les cloisons et le remplissage des murailles pour préserver complètement de l'air extérieur, ont été faites en briques ordinaires: de celles-ci on a consommé 7 millions et demi.

Il a fallu aussi des carreaux de plâtre pour les cloisons légères: on en a usé 45,000 verges carrées au moins.

Toute métallique que soit la construction, ses planchers sont en bois; c'est la meilleure substance qu'on ait encore trouvée pour cela: on y a employé quelque 250,000 verges de planches de sapin, et pour les plinthes du bas des murailles, on a mis en oeuvre 24,000 verges de bois.

Les fenêtres sont nombreuses pour éclairer la construction: elles nécessitent des vitres qui, toutes réunies, représenteraient une surface de plus de 6000 verges carrées. Nous ajouterons que l'établissement des parquets, se faisant sur du mâchefer, oblige les constructeurs à se procurer près de 300,000 verges cubes de cette matière, heureusement peu coûteuse.

Disons enfin que le chauffage de cette énorme construction et des nombreuses pièces qu'on y trouve réclame une installation correspondant à un radiateur unique et gigantesque mais irréalisable de près de 90 pieds de hauteur, avec plus de 20 milles de conduites de vapeur.

Pour l'éclairage enfin, il a été installé 190,000 lampes électriques et environ 80 milles de conducteurs et fils divers.

Assurément, ces bâtiments ont de grands avantages au point de vue de l'espace, et ils présentent une solidité remarquable à cause de leur armature; ils ont même résisté à San Francisco aux secousses d'un tremblement de terre. Mais ils sont en sommes assez laids, et les rues qui les séparent ne reçoivent plus ni air ni lumière.



ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE
 Le Seul Journal de Mode en Français
 POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

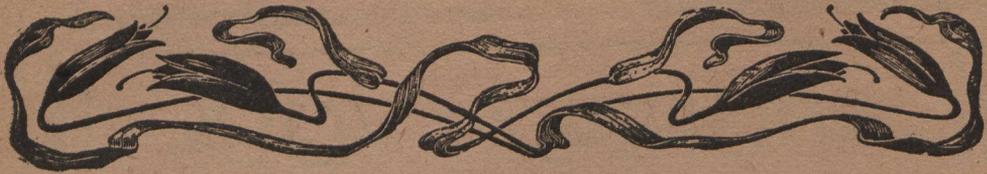
LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse
.
.



MONSIEUR PIERRE

NOUVELLE SENTIMENTALE

Il s'appelait monsieur Pierre, tout court.

On ne lui connaissait pas d'autre nom, Nul ne s'en étonnait, du reste, car on le respectait et on l'aimait pour sa bonne figure d'aïeul, grave et douce.

On se disait qu'il devait y avoir eu quelque grosse peine dans sa vie. Il habitait tout seul une unique chambrette où personne d'autre que lui ne pénétrait. Il ne sortait guère que la nuit aux heures d'ombre, comme si la lumière du jour l'effrayait.

— Quelque ancien criminel, disaient les mauvaises langues.

— Ou quelque fou.

Mais ceux qui le connaissaient se sentaient conquis tout de suite par sa bonté. On assurait qu'il distribuait en secret de larges aumônes à ceux qu'il voyait souffrir autour de lui. Cet homme si simple d'apparence était donc riche ! Certainement, il avait dû vivre autrefois de la vie du monde, tant ses manières étaient distinguées et son langage correct.

Le hasard nous rapprocha. Etudiant, je me trouvais habiter justement tout à côté de lui. En nous rencontrant, nous échangeons quelques mots de politesse, et je lui dis un jour, je ne sais plus à propos de quoi, que j'étais originaire de Saint-Remy dans les Vosges.

En entendant prononcer ce nom, il pa-

rut troublé. Son front se creusa d'un pli soucieux. Depuis ce jour, il ne me parlait qu'avec émotion.

Visiblement il me prenait en sympathie. J'ignorais pourquoi. Je ne savais d'ailleurs rien de plus sur son compte que son simple : Monsieur Pierre.

Or, un soir d'été comme nous étions ensemble à causer et que je lui parlais de mon pays, de la grande joie que j'aurais d'y retourner aux vacances, d'aller tirer des chevreuils avec quelques camarades d'enfance, je vis le vieillard, tout à coup changer d'expression, pâlir, et la bouche tremblante les yeux hagards me crier :

— Ne chasse pas petit, ne chasse pas !

Mais moi dans l'enthousiasme de mes vingt ans, je me mis au contraire à célébrer ce plaisir des dieux, l'exercice, le plus salubre qu'il y eut pour la jeunesse. A Saint-Remy, mon pays natal, le gibier abondait.

— Insensé ! Insensé ! répétait-il en fixant sur moi un regard presque suppliant.

Et comme je riais, m'amusant de son effroi :

— Ecoute petit, me dit-il une histoire que je vais te dire, une histoire de là-bas de ton pays.

II

— Moi aussi j'ai chassé beaucoup autrefois. Mais j'y ai été témoin, près de

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Saint-Remy justement d'un accident si épouvantable que je me suis juré de ne plus toucher jamais à un fusil.

Il y a de cela, quarante ans.

J'ai tenu parole.

— As-tu entendu parler, continua-t-il, du marquis de Rieux ?

— Oui, répondis-je, je me souviens, en effet, C'est une histoire bien ancienne et dont on parle dans le pays comme d'une légende. On raconte qu' a été tué à la chasse.

— Précisément. Et ce n'est pas une légende. M. de Rieux était propriétaire du château de Villemont à quelques kilomètres de Saint-Remy.

— C'est cela. Un château qui est en ruine aujourd'hui, sous les clématites blanches et les herbes folles.

— Le marquis était le plus accueillant des hôtes. Pendant la période des chasses sa demeure réunissait une compagnie aussi élégante qu'aimable et devenait un lieu de fêtes célèbres dans toute la contrée.

Sa fille Diane une créature exquise aussi jolie que bonne, faisait les honneurs.

Était-ce l'influence de son nom ou le résultat de l'éducation un peu masculine que son père lui avait donnée — Mme de Rieux était morte en la mettant au monde — elle était passionnée pour la chasse, plus qu'aucun de nous.

Je dis " aucun de nous " parce que je me trouvais un de ces fidèles habitués de ces réunions.

Mlle de Rieux était un " fusil " de premier ordre : un peu vif, peut-être, comme on dit, et parfois imprudent mais qui à bonne portée manquait rarement son but : lièvres et perdreaux en savaient quelque chose.

Là, cependant se bornaient ses exploits. Le marquis s'était toujours refusé à laisser sa fille aborder la grande chasse, spécialement celle du chevreuil, dont le tir à hauteur d'homme et à gros plombs offre des dangers particuliers.

Mais cette année-là, Diane supplia tellement son père et tous nous joignîmes si bien nos instances aux siennes, que le marquis lui permit de faire ses premières armes à une grande battue.

On lui donna les recommandations les plus précises pour n'entrer qu'à découvert. On chargea on fusil avec un soin minutieux et on la plaça sous la direction spéciale d'un chasseur qu'on savait expérimenté et prudent.

Je me souviens de ce départ pour la chasse, si bruyant, si animé, où nous entourions gaiement l'héroïne de la fête qui marchait fière, déjà triomphante, belle comme la déesse dont elle portait le nom.

Mlle de Rieux et son guide qui ne devait pas la quitter, se postèrent à la lisière du taillis au rond-point des Bruyères, que tu connais sans doute.

Ils avaient ainsi, pour tirer, en arrière de la ligne, toute la largeur de la route.

Le marquis se plaça à trente pas de sa fille, sur la même ligne.

Il y avait à cette époque, en forêt une incroyable quantité de chevreuils : dès les premiers cris des batteurs, la fusillade se mit à crépiter de tous les côtés, grisant les chasseurs.

Diane ne fut pas d'abord favorisée. Rien ne lui venait que quelques lièvres effarés que l'on dédaignait ce jour-là. La pauvre débutante piétinait d'impatience.

Enfin comme un éclair, un " brocart " sauta le chemin et roula au milieu, frappé par la chasseresse tout émue. À peine son compagnon lui avait-il rapidement rechargé son fusil, que les rabatteurs si rapprochés qu'on commençait à les apercevoir entre les arbres annoncèrent ..

— Chevreuils en avant !

Cinq jolis bêtes venaient de bondir devant eux. Elles s'élançèrent entre le marquis et sa fille.

J'étais tout près. Je vis la jeune fille épauler de nouveau... j'ouvris la bouche pour l'empêcher de tirer, mais je n'eus

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

pas le temps. Deux coups de fusil précipités retentirent aussitôt, suivis d'un cri déchirant.

Le marquis battant l'air de ses bras, s'abattit lourdement. Il avait reçu en pleine poitrine, un coup de chevrotines, à trente pas.

Il était tué- raide.

Je n'ai pas à dire la scène qui suivit. Tous les chasseurs étaient accourus.

Chacun s'empressait les uns auprès du pauvre corps les autres cherchant à arracher la malheureuse jeune fille à l'effet spectacle, lorsque affolée, pâle comme un spectre, menaçante et terrible elle se redressa en demandant :

— Qui est-ce !

On avait entendu deux coups en même temps.

Alors, plus pâle qu'elle encore le chasseur qui l'avait assistée s'avança et dit :

— C'est moi...

III

— Ce coupable, ajouta M. Pierre, s'est retiré du monde à la suite de cet épouvantable drame. Officier, il a renoncé à sa carrière. Il a même abandonné son

nom car lorsqu'on le prononçait, il entendait les gens trop informés, par les journaux, chuchoter :

— C'est lui qui a tué le marquis de Rieux.

Depuis de longues années il ne connaît plus personne d'autrefois et personne qui le connaît plus.

Il passa sa vie comme un paria, seul, triste, abandonné, mais sans regret pourtant et sans remords. Oui sans remords, car ce coupable est innocent.

Mlle de Rieux n'a jamais su la vérité.

Le coup de fusil qui a tué son père venait d'elle.

Son compagnon n'avait pas tiré.

Mais au fatal moment, il avait en un instant compris que l'existence de cette adorable jeune fille serait à jamais brisée si elle connaissait l'affreuse vérité et il s'était sacrifiée pour elle.

— Quel mobile, m'écriai-je sans hésiter sur la personnalité du héros a pu vous inspirer pareil dévouement pour Mlle des Rieux ?

Alors tristement, Monsieur Pierre répondit :

— Je l'aimais !





Un Voyage en Tri- politaine

Tripoli de Barbarie. - Avant et apres la conquete
Italienne.

Par A. Riou

DEPUIS un an déjà, le pavillon Italien a remplacé sur le faite des palais du gouvernement de Tripoli, le croissant de Turquie. Depuis un an malgré une défense opiniâtre, le fez a cédé la place au plumet des "bersagliers", et l'invasion Européenne a conquis définitivement la côte occidentale du continent africain.

La dernière des possessions mahométane de cette région est passée officiellement dans les mains d'une puissance latine, et le drapeau vert du Prophète, qui pendant des siècles avait promené sa couleur d'espérance dans une marche triomphale à travers les capitales de son empire immense, se voit aujourd'hui relégué au dernier plan, laissant place à une ère nouvelle, celle de la lumière et de la civilisation.

La conquête de la Tripolitaine, a été il n'en faut pas douter, le coup fatal donné au gouvernement Turc. L'Italie a ouvert à coups de canons, une brèche dans la forteresse ottomane, et favorisé les plans des

nations Balkaniques en commençant le démembrement de cette puissance depuis longtemps oscillante.

Aujourd'hui la côte Africaine est devenue la succursale des vieux pays Européens, et de l'Ouest à l'Est, l'étranger voit défiler devant lui toute une gamme de couleurs, formée par les drapeaux des peuples civilisés.

Ainsi s'est petit à petit morcelé ce vaste empire du Prophète, et les superbes contrées qu'il avait assujetties dans sa marche triomphale, enlevées à ses successeurs, ne sont plus maintenant que de vastes exploitations, ou rivalisent en mercantilisme, tous les peuples modernes. C'est l'Egypte soumise à la protection anglaise, l'Algerie et la Tunisie devenues possessions françaises, le Maroc dont l'Espagne et la France se partagent la police, enfin la Tripolitaine courbée depuis peu sous le protectorat Italien.

On s'est étonné de voir la Tripolitaine

demeurer si longtemps une puissance islamique au milieu des autres contrées voisines, conquises peu à peu par les puissances étrangères. Les causes de ce stationnement sont multiples, mais à mon avis la principale est évidemment l'éloignement de Tripoli des routes parcourues par la marine marchande. Reléguée pour ainsi dire, à cinq cent milles au sud de la ligne



Tripoli.—Type d'arabe du désert.

directe de Gibraltar à Suez, Tripoli n'attirait qu'une médiocre attention. Cependant, devant la progression continuelle des conquêtes européennes sur la côte d'Afrique, l'Italie n'a pas hésité à jeter les yeux sur la Tripolitaine, faute sans doute d'endroit meilleur pour déterminer son influence sur le continent voisin.

Toutefois, il faut rendre cette justice à Tripoli, c'est que si l'accès de son port est difficile, si la ville n'offre pas encore un intérêt primordial au point de vue du commerce, du moins, le voyageur en quête de pittoresque, y découvre un champ d'études considérable. Ses monuments an-

ciens, ses édifices, ses nécropoles, fourmillent de souvenirs dans lesquels le touriste avide de découvertes, peut lire comme dans un livre l'histoire de ce pays dont tant de maîtres se sont disputés autrefois la possession.

Quitter une ville d'Amérique ou d'Europe et atterrir un beau matin devant Tripoli c'est faire un retour de cinq cents ans dans le passé. Tripoli est bien le type de la vieille cité mahométane et tout ce que l'imagination stimulée par les récits de voyageurs peut concevoir de plus curieux à son sujet, est souvent encore en deçà de la réalité.



Bornée à l'Ouest par la Tunisie, à l'Est par l'Égypte, la Tripolitaine offre une superficie d'environ 1 033,400 kilomètres carrés, et sa population peut être évaluée à 1 million d'habitants.

Le climat tempéré dans le Nord, devient brusquement Saharien dans le Sud et à part les oasis de Ghadamés de Rhat et de Koufra, la plateau de Borkah dans la Cyrenaïque, le pays n'offre qu'une médiocre végétation et se compose de steppes immenses dont celles de la Syrte sont le type principal.

Pas de fleuves, de simples oueds à peine suffisants pour alimenter les contrées sablonneuses, et deux villes importantes qui seules méritent d'être citées Tripoli et Benghazi, telle est la Tripolitaine au point de vue purement géographique.

On pourra vous dire également que les mines de soufre y sont communes, qu'on y récolte de l'alfa, de l'orge, des dattes, des olives, qu'on y élève des quantités de moutons, et que la pêche des éponges s'y pratique avec quelque succès, ce ne seront certainement pas là des considérations

suffisantes pour vous faire désirer une visite à Tripoli.

Il faut, comme je l'ai fait moi-même, avoir visité la grande cité Mauresque, l'avoir parcourue en tous sens, en avoir déniché les trésors inconnus, l'avoir contemplée pendant longtemps sous ses différents aspects pour subir le charme intense qui se dégage de cette ville africaine, que le gouvernement Turc n'a jamais su apprécier à sa juste valeur.

Toute blanche dans ses hautes murailles, construites en croissant sur une grève de sable fin, dominée par des tours, des créneaux, des coupoles, des minarets d'une blancheur éclatante. Tripoli, vue du large, produit une singulière impression. A vrai dire, elle se modifie un peu à l'approche, mais son originalité subsiste et ne se dément pas.

A peine a-t-il mis pied à terre que le voyageur est frappé par l'architecture spéciale des édifices. la conformation des rues, leur exiguité, la blancheur immaculée des murailles passées à la chaux, et surtout le peu d'ouvertures extérieures que présentent les constructions mauresques.

Cette dernière particularité surtout, s'impose à l'attention de l'étranger, conséquence au début des coutumes et des moeurs, elle apparaît aujourd'hui comme une cause essentielle de la survie de ces mêmes moeurs, de ces mêmes coutumes.

Il faut bien déclarer que la vie de famille dans tout l'orient, reste soigneusement cachée aux yeux de l'étranger. Le domicile privé est une sorte de sanctuaire que personne ne viole, et où le maître, seul commande. Suivant en cela les principes du Coran, le Mahométan défend avec jalousie, l'entrée de sa demeure aux étrangers, voire même à ses coreligionnaires s'ils ne font pas partie de la famille.

La maison arabe en général se compose d'une vaste cour centrale à ciel ouvert ou surmontée d'un vitrage suivant la saison et aussi la richesse du propriétaire.

Cette sorte de cour intérieure, vulgairement désignée sous le nom de "patio", n'est en somme qu'un immense vestibule dans lequel prennent jour les portes et fenêtres des appartements privés. C'est dans le patio que vit la femme entourée de ses enfants, c'est là aussi que couché sur de moelleux tapis le maître de céans s'installe pour lire, prier ou fumer.

Il ne faut pas croire que cette réclu-



Tripoli. Un coin du marché.

sion soit pénible pour les femmes orientales, au contraire. Surtout dans la classe moyennt l'orientale à l'horreur instinctive de la rue. Elle se trouve beaucoup plus à son aise dans sa maison qu'à l'extérieur, et si par hasard, poussé par la curiosité elle jette un coup d'oeil au dehors, elle éprouve aussitôt le besoin de retrouver son logis familial.

Il faut ajouter cependant que parmi les membres de la haute société turque, un sérieux effort féminin a été fait dans le but d'assimiler la femme orientale à sa congénère Européenne. Pierre Loti, dans

une de ses oeuvres merveilleuses, a dépeint dans les "Désenchantées", la vie de la femme musulmane, et s'est plu à la montrer en lutte constante avec les coutumes ancestrales. Il est exact qu'un mouvement sérieux se dessine, et que dans une certaine classe lettrée, on cherche à solutionner ce problème, mais il est avéré que cette évolution n'est pas mûre, et que pendant longtemps encore la femme Turque restera claustrée et ne cherchera pas pas à se révolter contre une coutume à laquelle elle est non seulement habituée, mais qui encore lui est dictée par les versets du Coran.

Ce qui frappe également à Tripoli c'est le cosmopolitisme des habitants. Le touriste y coudoie naturellement des Italiens, des Grecs, des Maltais, des Français, des Arabes, des nègres, et tout ce grouillement de population n'est là que dans un but unique, faire du commerce.

Tripoli est en effet atteint de la fièvre des affaires, chacun va, vient, se démène, pour essayer de réaliser de gros bénéfices, l'argent est le grand stimulant de la population de cette contrée.

Je me souviens parfaitement de mon arrivée à Tripoli et de la cruelle déception à laquelle je fus sujet, dès que j'eus mis le pied sur le quai du port. Harcelé, bousculé par une foule de gens en haillons qui tous sollicitaient "le basehich" (aumône), je crus vraiment que je ne pourrais jamais arriver à me débarrasser de cette tourbe pouilleuse et grouillante.

C'était d'ailleurs, je dois le dire, avant les incidents Italo-Turques, et il est probable que que la police Italienne a dû mettre bon ordre à cette invasion peu agréable.

Après avoir lutté contre la populace, je tombai entre les mains de la Douane Turque. Que Dieu vous protège de jamais en-

trer en relations avec ces mécréants. Une invasion de sauterelles sur un champ d'orge, est moins néfaste que les doigts argiles de ces fonctionnaires, lorsqu'ils farfouillent dans vos bagages.

Tout leur semble bon à taxer, et aussi à conserver et le malheureux voyageur n'a pas assez de ses deux yeux largement ouverts, pour surveiller les manipulations rapides et habiles de ces escamoteurs émérites. Il est vrai qu'un pourboire donné au moment voulu et suffisamment généreux, est le meilleur dérivatif à cette odieuse perquisition.

Enfin dégagé des formalités administratives, je cherchai un gîte et je suivis un portefaix au burnous lamentable qui me conduisait dans un hôtel.

Je tombais décidément de Charybde en Scylla, car l'attitude du Maltais possesseur de l'établissement si pompeusement dénommé, ne tarda pas à me faire comprendre que je m'étais fourvoyé dans un véritable repaire de bandits. Je savais que généralement le Maltais est exploiteur mais je ne pouvais m'imaginer qu'il éleva l'escroquerie à la hauteur d'une institution. Heureusement je pus sortir à temps de ses griffes, car avec l'appétit formidable dont il semblait doué, il y avait des chances pour qu'il me dévora tout vif.

Or donc, le lendemain, je finis par dénicher un petit pavillon meublé dans lequel je m'installai et où je passai quelques semaines extrêmement agréables.

Dès le lendemain j'entrai en contact avec la ville et au cours de mes promenades, je ne tardai pas à me créer quelques relations qui me firent non seulement oublier mes avatars du début, mais encore, me permirent de me mettre rapidement au courant des moeurs et des coutumes de la localité.

J'appris très vite à connaître la diffé-

rence qui existe entre les quatre grandes races qui peuplent ce coin de terre, les Berbères, descendants des premiers habitants du sol, les Arabes qui ont fait la conquête de la Tripolitaine, les Juifs dont on trouve des spécimens sur tous les points du globe, et enfin les nègres. Ces derniers proviennent pour la plupart du Sud de l'Afrique et leur présence à Tripoli s'explique par le fait que la ville fut pendant plusieurs siècles le centre du commerce des esclaves.

rette, dégustent voluptueusement leurs tasses minuscules de café et attendent le client.

Bientôt l'acheteur arrive, regarde la marchandise, la palpe, la replace, l'examine à fond pendant que le marchand de son côté ne cesse de considérer son client. Et le but de cet examen ne porte pas, comme on pourrait le supposer, sur l'air plus ou moins cossu du personnage, mais bien sur sa physionomie extérieure. Il s'agit de savoir si ce premier client est de



Tripoli.—Le village nègre près de la pal meraie.

La vie commerciale commence avec le jour à Tripoli sur les places à l'abri de petites tentes ou sous des baraquements, toute cette population bariolée installe sa marchandise à grand renfort de cris, de "Salamalecks" et de gestes désordonnés. C'est que le concurrent est là et qu'il s'agit de paraître plus avantage, mieux fourni que lui. Puis l'étalage terminé les marchands s'accroupissent sur leurs nattes, allument une eiga-

ceux qui portent la chance, ou si on se trouve en face d'un "jettatore", susceptible de jeter le "mauvais oeil", et par là même d'exercer une influence néfaste sur la vente journalière.

Au centre de la place du marché, sous une tente soutenue par quatre pieux fichés en terre, s'installe un café Maure, où les promeneurs iront s'abriter du soleil et déguster la "gazouze" (limonade), la citronnade, ou le "kahoua" (café.)

Il y a deux marchés par semaine à Tripoli, l'un qui se tient dans l'est de la ville, l'autre dans l'oasis.

L'"oasis", combien de fois j'y ai traîné la langueur de mes rêves, combien de fois me suis-je complu à considérer les prestigieux effets du soleil couchant, à l'ombre de ses hautes palmeraies, dans le silence du soir, simplement troublé par le grincement de la "noria" (puits arabe).

L'oasis et la palmeraie, forment un coin

pauvres illuminés du fanatisme musulman, marchant à la mort pour leurs convictions, et ne sachant que murmurer sous la grêle des balles "Mektoub! Allah! Méhemmed Allah!" (C'était écrit, Allah est grand et Mahomet est son prophète.)

Non loin de la palmeraie et de l'oasis s'élevait autrefois le curieux village nègre dont les huttes faites de roseaux et de bambous et recouvertes d'écorces représentent assez bien nos constructions



Le transport de l'eau dans les rues de Tripoli.

idéal de Tripoli, avec la fraîcheur de ses sources et le frissonnement de ses palmes géantes. Pauvres oasis, que de balles ont fauché depuis les tiges tendres et vertes des dattiers, que de sang a rougi les minces filets d'eau claire s'échappent de la vasque primitive qui en forme le centre! Car c'est là, à l'abri de ce rideau protecteur que l'armée Turque a concentré son dernier effort contre les envahisseurs, et là aussi que sont tombés nombreux, les

Indiennes de l'ouest. Toute une population de moricauds s'entassait dans des cabanes et se livrait à des travaux de vanerie qu'ils venaient vendre sur le marché de l'Oasis ou de Tripoli.

Un des curieux spectacle de la rue à Tripoli est le transport de l'eau à dos de chameau. L'eau est une denrée très rare en Tripolitaine, elle se vend au même titre que les légumes ou les provisions de première nécessité. A part quelques fon-

taines parcimonieuses, ouvertes au public simplement à de certaines heures du jour, il est impossible de se procurer de l'eau à moins d'avoir recours au Chamelier. Aussi dans les rues rencontre-t-on, marchant de son pas grave et cadencé le "vaisseau du désert", dont l'échine est ornée d'un cacolet qui sert de support aux tonneaux rempli du précieux et indispensable liquide.

C'est toujours un spectacle intéressant pour le touriste, que de voir s'agenouiller les chameaux devant les fontaines publiques pour renouveler leur provision épuisée. La nouvelle administration Tripolitaine s'est surtout inquiétée de cet état de choses et s'est attachée à développer l'irrigation dans les rues de sa capitale, Tripoli y perdra peut-être en pittoresque mais y gagnera en propreté.

Voilà le grand mot lâché, "la propreté" je me demande parfois comment les fonctionnaires Italiens parviendront à faire adopter les mesures d'hygiène dans une ville, où les chiens seuls suffisaient au nettoyage municipal! Et quel nettoyage, grand Dieu! à l'instar de Constantinople, Tripoli entretenait une bande considérable de chiens de rue, qui dévoraient la nuit, les immondices domestiques, se livraient des batailles acharnées et faisaient retentir de leurs aboiements sinistres, les ruelles et les porches antiques des vieux quartiers juifs et arabes. Sans doute ces pauvres bêtes ont-elles été aussi victimes de l'invasion! mais je me figure mal Tripoli sans ces chiens, et mon sommeil ne serait plus celui d'autrefois, si je ne percevais plus maintenant leurs clameurs nocturnes!

Il m'a paru intéressant de faire revivre un peu aux yeux des lecteurs le Tripoli d'avant la conquête, car il est bien certain que la civilisation changera par la

suite nombre des coutumes que l'inertie de l'administration Turque avait nonchalamment laissé subsister.

D'ailleurs il faut bien le dire, la Tripolitaine n'a jamais été sous le joug Turc qu'une éponge violemment exprimée par les mains crochues d'une administration famélique.

Pressurer, faire rendre à outrance, telle a toujours été la devise de ces pouvoirs dirigeants qui ne se sont jamais occupés d'apporter une amélioration dans la situation précaire de leurs administrés. Grevés d'impôts qui devaient servir à alimenter les caisses municipales, en vue de leur procurer un bien-être relatif, taxés et retaxés, les malheureux sujets Tripolitains n'ont jamais su que fournir au gouvernement Turc l'argent indispensable aux goûts dispendieux des fonctionnaires de la métropole.

Il y a beaucoup à faire à Tripoli, j'allais dire, tout est à faire, pour lui permettre d'arriver à rivaliser avec les capitales des possessions voisines.

Dans ce pays si longtemps abandonné à lui-même, les vices musulmans se sont développés au pro rata de la difficulté matérielle de l'existence. Le vol qui est la tare indélébile de l'oriental y fleurit à son aise et toutes les nuits, les terrasses des maisons mauresques servent ou du moins servirent de champ d'action aux oiseaux de nuit à la serre rapace aux yeux brillants.

Que de fois dans mes promenades nocturnes ai-je vu des ombres silencieuses se glisser le long des murailles blanches des terrasses, à l'affût du bon coup à exécuter. Le Tripolitain est resté l'homme des temps anciens sur lequel n'ont eu de prises ni les lois, ni les règlements. Seule la religion a pu l'arrêter quelquefois, et encore son astuce orientale lui a bien sou-

vent permis d'interpréter à sa guise les versets du Coran, et de concilier ainsi à la fois sa conscience et son désir de cupidité.

Malgré toutes ses tares, en dépit de ses défauts, j'ai conservé de Tripoli un souvenir charmant, car c'est là plus que partout ailleurs qu'il m'a été permis de vivre de la véritable existence musulmane.

Au travers de ses rues mal entretenues dans le grouillement cosmopolite de ses habitants j'ai découvert le véritable tempérament de l'Arabe. Il m'a été donné d'examiner là seulement, le véritable type du "Fils du désert", dans son tempérament sauvage et que n'a pas pollué le contact du monde civilisé.

En quittant Tripoli, j'ai emporté au fond de mes prunelles le souvenir vivant de son ciel immuablement bleu, de ses créneaux, de ses tourelles, de ses minarets sveltes et légers, de ses vouîtes sombres et sonores. Mon oreille perçoit encore nettement les cris gutturaux des chameliers, le brouhaha des marchés, et les longs aboiements des chiens dans la paix du soir. Tout cela revit devant moi dans son intensité, dans son cadre unique au monde, et ce n'est pas sans un frisson de regret que j'évoque les scènes de carnage de l'année dernière.

Reverrai-je Tripoli? je ne le suppose pas, mais peut-être éprouverai-je si ce plaisir m'est dévolu, une certaine déception en retrouvant une ville policée, affectant des allures européennes, et regretterai-je le pittoresque paysage d'antan.

Il me semblera retrouver grotesques et étriqués sous le vêtement européen un



Un rôdeur de nuit sur les terrasses

de ces splendides cavaliers arabes que j'admirais tant naguère, drapé dans les plis majestueux de son burnous immaculé.



UN PEU DE TOURISME

Jos Traveller.

EN GRANDE-BRETAGNE

Il y a des tombeaux de bien des façons mais peu assurément atteignent à la hauteur de celui-ci.

C'est en Angleterre qu'il a été érigé, pour son propre usage, par un nommé John Peterson, ancien planteur de thé aussi riche qu'original.

La construction de ce singulier monument a coûté plusieurs milliers de livres



(la livre anglaise vaut environ 5 dollars); il est fait de béton armé et, par conséquent très solide.

LE TRANSFORMATEUR JAPONAIS

(Triple Procédé scientifique)

Intéresse toutes les femmes et toutes les jeunes filles

Cette merveilleuse découverte d'une savante japonaise Mlle SANYODA UENO de Yedo (Japon)

a été acquise à grands frais par le Spécialiste Henri Rivod qui a décidé d'en faire bénéficier le plus grand nombre possible.

Hygiénique, Rationnel et Infaillible

TRANSFORMATEUR JAPONAIS

(Triple Procédé scientifique)

fera de vous, comme son nom l'indique, une toute autre femme, il vous donnera les charmes que la nature vous a peut être refusés ou les améliorera d'une façon splendide et durable.

Voyez ce que le

LE TRANSFORMATEUR JAPONAIS

a accompli après 34 jours seulement.

Désirez-vous qu'il agisse de même pour vous? Oui, sans doute: écrivez alors au

Spécialiste HENRI RIVOD, Tiroir postal No 2105, Montréal, Qué.

et joignez \$2.00 pour le Transformateur Japonais et instructions complètes.

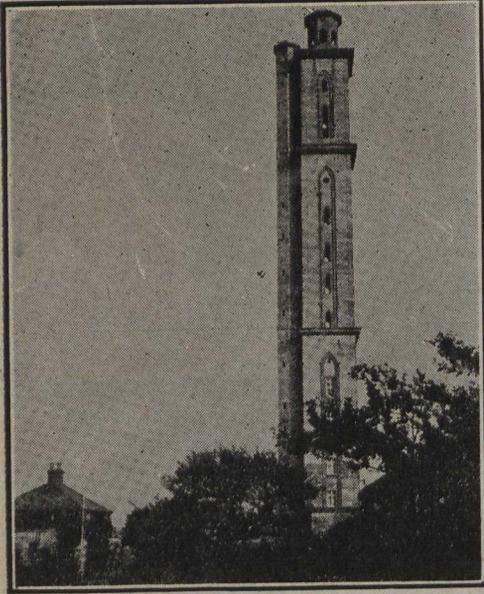
Si avant de vous décider à acquérir le Transformateur Japonais, vous désirez de plus longues explications, envoyez 10c pour couvrir tous frais postaux et vous recevrez une réponse sous pli cacheté.

La correspondance est confidentielle.



Résultat obtenu après 34 jours de traitement par le TRANSFORMATEUR JAPONAIS (Procédé scientifique)

Cette espèce de tour ne constitue pas le tombeau de Peterson par elle-même; elle n'en est que le principal ornement. Le



tombeau consiste en une très petite chapelle adjacente et que l'on aperçoit à peine au pied de la tour.

John Peterson aurait désiré qu'une lumière fut allumée en permanence au sommet de son original monument; ce dernier vœu n'a pu être réalisé à cause des dangers qu'il présentait: le tombeau de Peterson est en effet situé non loin de la mer et une lumière eut pu le faire prendre pour un phare.

On comprend alors que nombre de navires faussement guidés par cette lumière n'eussent pas manqué de se briser sur les récifs de la côte.

— o —

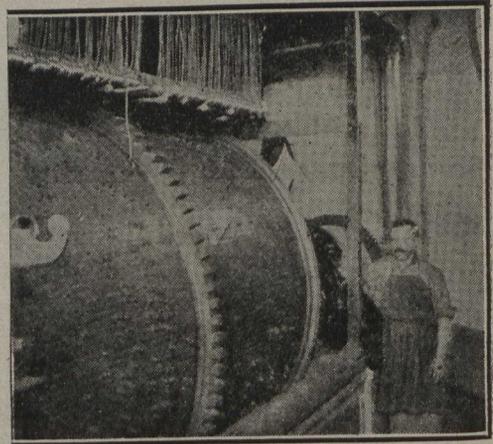
LE CARILLON DE BRUGES

La Belgique est le pays des carillons magnifiques et la ville de Bruges, entre autres, peut s'enorgueillir de posséder un des plus beaux.

Ce carillon comprend plus de cent cloches qui égrenent dans l'espace les airs les plus variés, gais ou tristes selon les circonstances.

On se doute bien que ce carillon n'est pas actionné à la main; il faudrait une équipe d'hommes trop nombreuse et presque impossible à conduire; le carillon fonctionne mécaniquement, un peu à la façon des pianos automatiques que tout le monde connaît.

Un gigantesque tambour actionne les leviers reliés aux marteaux frappant sur les cloches; ce tambour à lui seul constitue une véritable attraction et visiter la ville de Bruges sans aller lui accorder un



coup d'oeil serait faire une excursion incomplète.

Il ne pèse pas moins de 2000 livres et comporte environ 30,000 chevilles pour

actionner les leviers.

Ce carillon peu banal est situé dans un beffroi haut de 250 pieds faisant partie de l'Hôtel de Ville reconstruit en l'an 1376.

Nos lecteurs peuvent facilement juger des dimensions du tambour que nous leur signalons par la comparaison avec l'artiste mécanicien chargé de son entretien.

DANS L'ARIZONA

Les voyages sont rapides lorsqu'on les effectue en pensée et, se transporter à des milliers de milles en un clin d'oeil n'est qu'un jeu... pour le lecteur.



C'est ainsi qu'après avoir suivi Jos Traveller en Europe, vous le retrouvez maintenant à l'extrême ouest du continent américain dans cet Arizona encore à moitié sauvage aujourd'hui et où le touriste amateur des beautés de la nature trouve à foison.

Attelages de Printemps

N'achetez pas d'attelage avant d'avoir vu nos splendides modèles d'été.



Solidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

Samontagne Limitée.

— BLOC BALMORAL —

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. Can

Quoi de plus saisissant, par exemple, que le saut prodigieux que chacun peut faire au-dessus d'un précipice de mille pieds de profondeur, à condition, bien entendu, d'en avoir le courage!

Une des grandes vallées de l'Arizona comporte un passage étroit formé par deux énormes rochers dont le sommet présente un intervalle de cinq pieds seulement de largeur.

Si vous êtes sûr de vos nerfs, essayez de franchir d'un bond cet étroit passage; la sensation est extraordinaire mais, gare à la chute, elle serait irréparable. Si le pied venait à vous manquer, ce serait assurément votre dernier voyage.

— o —

LE TRUQUAGE DES CHEVAUX DE COURSE

Les courses de chevaux sont actuellement la plus excellente façon de sélectionner les meilleures qualités de sang, d'énergie, d'endurance qu'on puisse demander à un cheval.

Aussi, les propriétaires-éleveurs ont acquis progressivement une science très étendue de la préparation de leurs produits, tant par l'entraînement que par l'alimentation.

Autrefois on cherchait, dans la composition des aliments du cheval de course, à

Richelieu & Ontario Nav. Co.

Du Niagara à la Mer.

Excursions de Vacances

En établissant le projet de vos promenades cette année, comprenez-y un voyage sur un de nos magnifiques vapeurs modernes.

Visitez les chutes du Niagara, Toronto, les Mille-Iles, Québec, et la merveilleuse rivière Saguenay qui coule au coeur des Laurentides.



Vue du Cap Trinité prise à bord d'un vapeur sur la rivière Saguenay

HOTELS

'Manoir Richelieu'
Murray Bay, Qué.

"Hôtel Tadousac"
Tadousac, Qué.
Plages populaires
comme lieux de
rendez-vous.

Aucune crainte
de fièvre des
foies ou de mala-
ria.

Pour brochures
et plus amples dé-
tails, s'adresser à
M. Foster Chaffe
Passenger Traffic
Manager
Montréal.

y faire entrer les denrées les plus aptes à hâter son développement pour lui permettre de satisfaire aux épreuves réclamées sur l'hippodrome. La ration classique se compose, d'une manière uniforme, d'avoine, de foin, de paille et de mashes, comprenant du son, de la farine d'orge, de sel marin, etc.

Ces pratiques ont pour but de faire graduellement passer, par une pente insensible, le jeune cheval de l'état naturel à la condition artificielle de cheval de course, la seule où il puisse démontrer la somme de puissance que lui a donnée la nature.

Lorsque l'entraînement préalable s'achève, que le travail sérieux subit une progression toujours croissante, bientôt le jeune cheval est ce qu'on appelle "prêt", c'est-à-dire dans la meilleure condition pour défendre ses chances de victoire. On reconnaît le "fini de sa préparation lorsqu'en l'arrêtant après un galop sa respiration est libre, son flanc à peine agité, la sueur limpide et non mousseuse, l'oeil clair, animé, sans cependant être injecté. Quelques minutes lui suffisent pour s'ébrouer et paraître prêt à recommencer. A l'écurie, il doit avoir le poil fin, soyeux, la peau fraîche et roulant sous la main, les jambes froides, les reins et les articulations souples.

Voilà, résumés très succinctement, les résultats normaux qu'amène l'entraînement physiologique du cheval de course. Mais on ne devait pas se contenter de cette situation, qui, cependant, demande de la part de l'entraîneur une intelligence spéciale, un goût particulier, une grande instruction professionnelle et une somme de connaissances fort rare à rencontrer chez le même homme.

Quelques entraîneurs ont imaginé de stimuler artificiellement la puissance ner-

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANES

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

GRAND DIEU! QUELLE AFFLICTION



Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement jusque dans leur racine, sans douleur, sans rougeur, sans irritation de la peau qui devient au même instant blanche, souple et veloutée.

Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents, pour frais de poste en emballage, adresser:

COOPER & Co.,

Dept. 7,

No 203 des Commissaires, - Montréal.

Prix du traitement complet, \$1.00.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

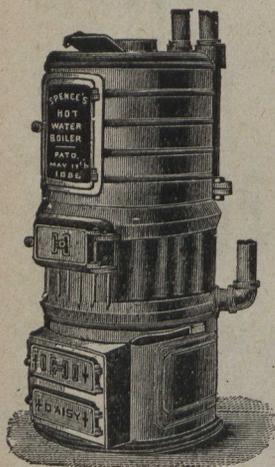
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bel St-Louis
4109
MONTREAL



veuse de leurs chevaux, en leur faisant absorber, au moment même de la course, des produits propres à les rendre capables d'un effort anormal et très court, mais suffisant pour augmenter leurs chances de succès.

C'est ce qu'on appelle le "doping", qui a tant préoccupé les commissaires de toutes les sociétés de courses. Il est bien évident que l'emploi des stimulants constitue un danger de nature tendant tant à fausser la sincérité des épreuves qu'à introduire un germe d'appauvrissement dans la production chevaline.

Autrefois, on employait assez fréquemment du vin de champagne et des alcools pour obtenir une excitation temporaire, mais, peu à peu, les procédés se perfec-



tionnèrent et la chimie fit son apparition sur le turf.

Ainsi, par exemple, on donna beaucoup d'arséniate de strychnine; or, l'arséniate de strychnine, qui est l'excitant vital par excellence, agit non seulement en tenant la vitalité à hauteur, mais il l'excite quand elle s'affaiblit et la relève quand elle tombe. Ce sont des effluves de chaleur et d'électricité animales qui constituent la vie dans ce qu'elle a de plus manifeste pour le cheval. Malheureusement, nous ne faisons qu'épuiser la vitalité, et, comme un sol qu'on fait produire outre mesure, un jour vient où tout végétarien périt.

CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

En plus de l'arséniat de strychnine, parmi les substances utilisées dans la pratique du doping, les plus efficaces et, par suite, les plus importantes sont certains alcaloïdes d'origine végétale: cocaïne, morphine, héroïne, caféine, théobromine.

Leur administration est faite, peu avant l'épreuve sportive, soit par la bouche, soit par le rectum, soit par injection sous-cutanée ou intra-musculaire.

En 1910, un chimiste russe, du nom de Bukowski, présenta une méthode qui permettait de reconnaître avec certitude la présence des alcaloïdes dans la salive recueillie sur des chevaux dopés.

Le comité autrichien envoya à ce chimiste un échantillon de salive de tous les chevaux qui avaient pris part, le 10 septembre 1910, au Graf Nicolaüs Esterhazy Memorial, l'une des épreuves sportives les plus importantes.

M. Bukowski appliqua sa méthode d'analyse et obtint des résultats si nettement démonstratifs que le comité du Jockey Club autrichien le fit venir à Vienne. Mais, les essais terminés, M. Bukowski rentra en Russie, sans divulguer sa méthode.

C'est alors que le Jockey Club autrichien eut recours au professeur de physiologie Fraenkel.

Au bout de deux années de recherches et d'essais nombreux, M. Fraenkel trouva le moyen de déceler d'une manière précise et scientifique si le cheval avait ab-

FILLES ET FEMMES MAIGRES

Peu Favorisées de la Nature

C'est pour vous qu'a été inventé le **BUSTINOL** du Dr **SIMON** de PARIS, FRANCE.



Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille n'est jamais fashionable, et se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le **BUSTINOL** est toute une révélation. Il transforme rapidement les poitrines plates, fait grossir les seins peu ou pas du tout développés, raffermir et remonte ceux qui sont atrophiés ou flétris par l'allaitement ou la maladie et assure à toutes une apparence superbe, une beauté

parfaite tout en améliorant la santé en générale.

Pour vous en convaincre il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de Poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez **Dr SIMON, DEPT. 7, No 203 rue des Commissaires, Montréal.**

Toute correspondance et communication quelconque, trictement confidentielle. Les commandes, paquets ou lettres sont toujours expédiés de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu.



**L'ONGUENT EXTIRPATEUR
DES CORS GARANTI
L. DE LIMBOURG,
(de Paris)
Pédicure Spécialiste.**

Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

291 rue St-Denis 291. Phone Est 2109
Dépôt Générale pour l'Onguent Extirpateur des Cors
Garanti,

QUENNEVILLE & GUERIN,
90 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Le Spécialiste **BEAUMIER**

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Atelier moderne défiant toute
compétition.

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,

**MONUMENTS FUNERAIRES EN TOUS
GENRES D'UN TRAVAIL ARTIS-
TIQUE IRREPARABLE.**

Constructions de Granit diverses
Gros et détail. • Tel. Up. 1466

Renseignements et estimations sur
demande aux offices et ateliers.

675 Chemin de la Côte des Neiges
Montréal.

sorbé un des produits interdits et nocifs.
Sa méthode consiste à faire l'analyse de
la salive.

Ses analyses portèrent sur 168 chevaux
pendant l'année sportive 1911, à Vienne
et à Budapest, et la démonstration fut
tellement éclatante qu'elle permit de re-
connaître les chevaux soumis à cette into-
xication, lesquels, à l'arrivée, sont dans
un état tout à fait anormal, blancs d'é-
cume. On constate, en les observant de
plus près une dilatation pupillaire exagé-
rée, une émission de salive qui ne répond
pas à l'effort donné.

Ainsi donc, avoir une bonne méthode
scientifique permettant de déterminer
sans erreur possible les chevaux qui ont
été dopés, voilà ce que possède désormais
le Jockey Club autrichien.



Nos DENTS sont très
belles naturelles, garan-
ties. Institut Dentaire,
Franco-Américain (Incor-
poré).

162, St-Denis, Montréal.

SAUVEZ VOS CHEVEUX

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les che-
velures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur pri-
mitive et ne présente aucun danger; mais
ce ne sont pas les seules qualités de ce fil-
tre régénérateur de beauté, il donne encore
à la chevelure le brillant, l'abondance et
la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

LA COMPAGNIE R. J. DEVINS, Ltée.
en est de représentant général au Canada
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

—§—
En écrivant mentionnez la Revue Popu-
laire.



PEDICURE

Cors enlevés sans dou-
leur. Traitement des oi-
gnons et ongles incar-
nés.

M. E. Ratelle
163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

Maison fondée en 1852. Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MU-
SIQUE et MUSIQUE EN FEUILLE

Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres,
Ang., Pelisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids,
Mich.

35, Boul. St-Laurent, - - - Montréal

LE CAR ENGER 1913

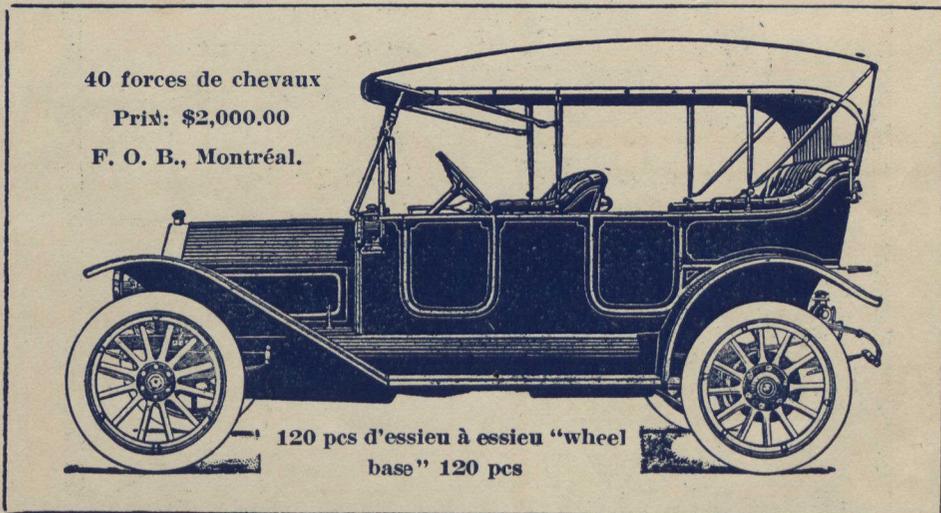
Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

“Enger Motor Car”

de Cincinnati (Ohio).



40 forces de chevaux

Prix: \$2,000.00

F. O. B., Montréal.

120 pcs d'essieu à essieu "wheel
base" 120 pcs

Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui combine la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le CAR ENGER.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

Ferd. Poirier, Jr., 200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

